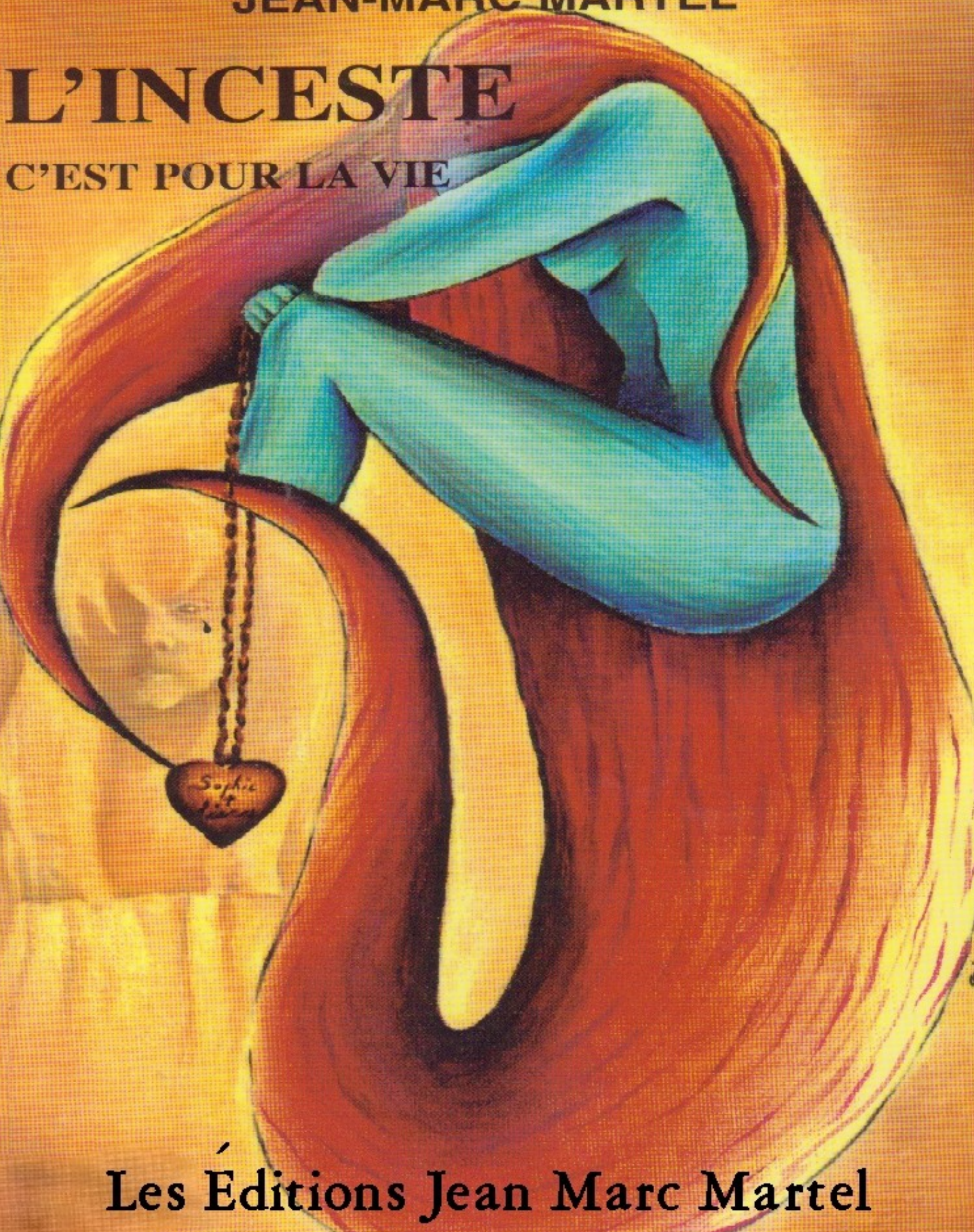


JEAN-MARC MARTEL

L'INCESTE

C'EST POUR LA VIE



Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière, CARBO, en 15 volumes : Un ex-policier devient enquêteur privé...)

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier (Roman policier : Un policier veut changer la Justice) © 1995

Élen (Saga familiale bouleversante) 1997 ©

Justice Maudite (Roman policier : Une victime n’accepte pas la Justice)
©2000

Que l’on continue... Julie (Prostitution juvénile, histoire vécue) © 2003

Journalisme d’enquête sur la construction © 2011

Opération Cobra (Roman policier sur la traite des blanches) © 2011

Le Québec Noir (Roman d’aventure sur le Québec futur) ©2011

Série érotique :

Myriam © 2011

Marie Lou © 2011

Mireille © 2011

Katrine © 2011

Je me hais... Je m’aime © 2011

Lina © 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-28-9**

Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d’auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l’auteur.
Toute reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l’autorisation de l’auteur.**

jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Il fait froid dans le lit de Sophie qu'elle partage avec sa petite sœur Nadia, de deux ans sa cadette. Elles se serrent l'une contre l'autre pour en retirer un peu de chaleur. Sophie a quatre ans et elle est l'aînée de la famille Lajoie. Enfants désirées ou non, elles sont là?

Sophie a les cheveux châtain clair, mi longs, coupés au carré et ils coiffent un visage où brillent des yeux d'un bleu étincelant. Ses joues, constamment irritées, sont rouges comme de petites pommettes et lui donnent l'allure d'une poupée trop fardée.

L'enfant sort très peu. Sa peau fragile supporte aussi mal la chaleur que la froidure de l'hiver. Sans être turbulente, elle aime rire et s'entend à merveille avec sa petite sœur. Son corps, pourtant frêle, est rempli de vie. Autour d'elle, il n'y a que ses parents et Nadia, la seule qui partage ses jeux. Peu de personnes viennent les visiter, surtout en cet hiver très froid.

Comme tous les enfants, elle a besoin de se sentir aimée. Les parents ne sont-ils pas ceux qui transmettent par leur exemple, les valeurs d'une vie qui commence à peine?

L'hiver, la petite famille est presque isolée du village de Saint-Joseph. Leur maison, vieille de trente ans, est mal chauffée. Le gros poêle à bois répand inégalement sa chaleur et ne parvient pas à réchauffer la chambre des enfants. Par contre, la cuisine, le salon et les chambres du haut bénéficient d'une chaleur presque insupportable parfois.

S'élevant sur deux étages, la demeure a été achetée par Stanislas Lajoie et financée par son père Ozias Lajoie, en cachette de sa famille. Elle appartenait au curé du village qui l'avait reçue en héritage du frère d'Ozias. Le patrimoine ne devait pas sortir de la famille. C'était l'une des règles du régime patriarcal fortement implanté dans les traditions québécoises.

La famille Lajoie avait été surprise et déçue d'apprendre que le curé était le seul héritier de la maison et des biens d'Archibald Lajoie. Avant même qu'un conseil de famille ne soit demandé, Ozias était intervenu auprès du curé, afin que son fils Stanislas puisse acquérir la maison et son contenu. Lors de l'achat, Stanislas, surnommé Stan, n'avait effectué aucune réparation, il n'en avait d'ailleurs pas les moyens financiers.

Au rez-de-chaussée, la cuisine et le salon occupent plus de la moitié de l'espace. Le plancher de ces deux pièces est recouvert d'un prélat usé à la corde, ne laissant apparaître que de rares fleurs intactes. Les

murs sont recouverts de peinture autrefois blanche, mais jaunie par le temps, la fumée de cigarette, la boucane de pipe et du poêle. Les murs étaient divisés en deux parties, le haut de la peinture et le bas un tiers en bois vernis devenus avec le temps très foncé. Le plafond, tout aussi jauni que les murs, est recouvert d'un crépi de plâtre, éclairé par deux ampoules fixées à des blocs de porcelaines.

La table de la cuisine est très longue et vernie d'un brun foncé qui reluit sous la clarté du jour et de la lumière des ampoules. Autour, huit chaises droites à dossier haut sont désassorties. Près des deux seules fenêtres simples, deux berçantes en bois avec coussins tissés au métier. Au centre de l'un des murs, le gros poêle à bois, datant d'une cinquantaine d'années, étend son long tuyau noir mat jusqu'à la cheminée.

Au salon, un petit lustre sans éclat projette un éclairage tenu. Une lampe, dont l'abat-jour tient en place par miracle, est déposée sur une table de coin en bois brun verni comme la table de la cuisine. Un énorme mobilier de salon en velours, jadis bleu royal, prend presque tout l'espace. Une vieille radio des années trente est tout près de la seule fenêtre du salon où pendent des rideaux défraîchis par le temps, la poussière et le soleil. Stan n'avait acheté aucun meuble, ceux de l'oncle Archibald étant, selon l'avis d'Ozias, encore très beaux, confortables et solides.

Une petite pièce sombre, accessible en traversant le salon, sert de chambre à Sophie et Nadia. Une ampoule quarante watts, pendue à

un fil électrique y fourni l'éclairage en cas de besoin. Au-dessus du lit de trente-neuf pouces, trois vieux cadres sont accrochés au mur. Une photographie d'oncle Archibald, entourée de celles des grands-parents et arrière-grands-parents, constitue l'unique décoration. Il n'y a pas de fenêtre à cette pièce sombre et c'est la plus froide, étant la plus éloignée du poêle.

L'escalier menant au deuxième étage, tout comme celui menant à la cave au plancher de terre, longe l'un des murs. La salle de bains est située entre ces deux escaliers et ne possède qu'une cuvette et un petit lavabo au-dessus duquel un petit miroir carré défraîchit est accroché.

Au second plancher, on trouve quatre pièces, dont la chambre des maîtres, la seule qui a été peinte lors de la prise de possession. Dans cette chambre une trappe en métal carrelé de douze pouces, permet à la chaleur de monter. Quant aux deux autres pièces, elles servent de débarras en attendant que la famille s'agrandisse. La dernière pièce, très petite sert de passage à la cheminée, mais aussi de grenier.

Quant à la cave, avec son sol en terre battue, elle dégage une forte humidité et sert à entreposer le bois de chauffage.

Les deux fillettes ne vont pas encore à l'école, elles demeurent à la maison où elles se retrouvent complètement isolées durant la saison hivernale. Bien sûr, durant la période des fêtes, la parenté vient faire sa visite annuelle, l'espace de quelques heures et le temps de prendre quelques verres de caribou et fumer une pipée. C'est à peu près le

seul contact qu'ils ont avec l'extérieur, sauf lorsque les parents décident de les amener avec eux au village. Ces sorties, toujours trop courtes, leur permettent de voir et d'admirer toutes sortes de belles choses comme ces magnifiques poupées aux couleurs attrayantes qui se transformeront en rêve d'enfants. Pour elles, le magasin général est féérique.

La famille de Stanislas Lajoie n'a donc pas de vie sociale. Yvonne sort rarement, sauf pour aller visiter sa famille en bordure du village en été. À Saint-Joseph, les activités sont plutôt rares. Il y a bien une patinoire extérieure près de l'école, mais Sophie et Nadia sont encore trop petites et surtout, n'ont pas accès à des patins. Une fois par mois, un film est présenté à la salle paroissiale qui habite aussi deux allées de quilles défraîchies. Cette salle sert de rassemblement aux dames de Sainte-Anne, aux Chevaliers de Colomb, à la JOC et aux élections. Lorsqu'elle était jeune fille, Yvonne s'y rendait parfois, mais depuis son mariage, c'est chose du passé, car Stan n'est pas sorteur avec sa famille, préférant le faire seul.

Stan Lajoie se rend seul au village afin de consommer quelques bouteilles de bière ou quelques verres de gros gin avec ses amis. L'antichambre du magasin général et du restaurant servent uniquement aux hommes, les femmes n'y sont pas admises, sauf la femme de propriétaire qui fait le service. Commère du village, elle ne manque pas de raconter à ses amies tout ce qu'elle y entend.

Monsieur le curé y passe régulièrement pour jeter un coup d'œil, sous prétexte que l'endroit doit être très bien tenu. Il en profite pour ramasser un peu d'argent pour son église, mais aussi pour se glisser quelques verres de bagosse derrière la soutane, breuvages offerts par ses brebis. Il avale d'un trait la boisson à 94 % et ne peut retenir le sifflement habituel de satisfaction. Les hommes présents rient de bon cœur en lui voyant faire la grimace. Offrir un verre au curé, l'homme le plus influent du village, c'était comme recevoir son approbation quant à sa présence en ces lieux.

Stan Lajoie est devenu de plus en plus un client assidu. Une bonne partie de ce qu'il gagne passe dans l'alcool. Chaque fois qu'il rentre à la maison les jambes un peu molles, Yvonne ne manque pas de lui faire des reproches.

Un certain vendredi soir, alors que neuf heures vient à peine de sonner sur la grosse horloge grand-père, Stan entre dans un état lamentable. Son haleine et sa chemise dégagent une odeur insoutenable d'alcool et de vomissure. Yvonne n'en avait pas besoin d'autant pour déclencher une violente colère. Les reproches fusent comme des boulets de canon sur la tête de Stan.

Et vlan ! Elle reçoit une violente claque en plein visage, ce qui met fin à son envolée verbale. Sous la force du coup, elle recule de quelques pas, trébuche et s'étend de tout son long sur le poêle. Malgré son état d'ivresse avancée, Stan la relève et lui applique une série de coups de

plus en plus violents. C'est toujours ainsi qu'il met fin aux reproches de sa femme.

Puis, il s'étend sur le fauteuil du salon et s'endort aussitôt. Yvonne en profite pour coucher les fillettes qui ont assisté impuissantes à cette scène dramatique pour elles. Tant bien que mal, comme un animal blessé, Yvonne se réfugie dans la salle de bain et soigne ses blessures. Et en essayant de ne pas faire de bruit dans l'escalier qui craque sous son poids, elle monte à la chambre. Elle sait ce qui l'attend lorsque son mari se réveillera et la rejoindra. Tremblante, incapable de fermer l'œil, elle épie le moindre bruit en sachant que dès qu'il s'allongera sur le lit, il la violera brutalement. C'est d'ailleurs de cette façon que Sophie et Nadia ont été conçues.



Yvonne se revoit dans les débuts de son mariage, plus précisément lors de son voyage de noces, auquel elle avait rêvé pendant des mois, se voyant déjà dans un début de vie empreint de romantisme et d'amour.

Elle allait enfin partir pour Québec avec son prince charmant pendant une semaine. Rien que d'y penser, elle frissonne encore. C'est d'ailleurs les seuls frissons qu'elle en aura retirés.

Le premier soir, ils avaient soupé et dansé, s'amusant comme des enfants qu'ils étaient encore à dix-sept et dix-neuf ans. Se retrouvant

dans la chambre, les yeux et le cœur remplis de promesses et de rêves, elle passe à la salle de bain de grand luxe et s'installe dans un bain chaud rempli de mousse parfumée aux fleurs de printemps. Elle doit se faire belle pour son mari qui l'attend avec impatience. En s'essuyant, elle regarde son corps devant le grand miroir. Il n'est pas parfait, peut-être légèrement grassouillet, mais Stan a toujours dit qu'il aimait les femmes bien portantes.

Revêtant sa jaquette de coton imprimé qu'elle avait elle-même confectionnée, elle s'avance vers lui. Il est assis tout croche dans un fauteuil, un dix onces de gros gin entre les mains. Elle renonce aussitôt à ses rêves, préférant s'enfiler sous les couvertures du grand lit. Stan se lève et d'une gorgée il avale le reste de son gin, laissant retomber la bouteille sur le tapis.

Il retire ses vêtements qui rejoignent aussitôt le flacon vide et s'allonge contre sa femme. Sans préliminaire romantique, il relève sa jaquette et grimpe sur elle comme un animal. Ses deux mains sur les seins qu'il tripote avec maladresse, il la pénètre sauvagement.

En quelques secondes, les rêves d'Yvonne s'écroulent, comme son mari. Il s'endort aussitôt, ronflant sur sa cuvée de boisson. Pendant ce temps, elle se lève et s'enferme dans la salle de bain pour pleurer sa déception et la douleur qu'elle ressent dans tout son corps. Même après si longtemps, la plaie ouverte ce jour-là ne s'est jamais refermée, subissant à chaque relation un autre viol et un autre déchirement.



La froideur de la nuit a provoqué chez Sophie l'envie de faire pipi. Elle se lève à la noirceur et marche jusqu'à la toilette. Tout le monde dort dans la maison. Le vent d'hiver siffle à travers les fenêtres et fait craquer la maison. Elle a peur et longe le mur du salon, traverse en grande partie la cuisine et pendant un long moment, elle s'arrête près du gros poêle à bois. Elle ressent aussitôt une bienfaisante chaleur, mais elle ne peut plus attendre, c'est trop pressant. Elle contourne l'escalier du deuxième étage et poursuit sa course vers la toilette. La porte est entrebâillée. Un jet de lumière éclaire le plancher. Elle continue d'avancer et tire la porte vers elle. Son père est debout près de la toilette et pose des gestes qu'elle n'a jamais vu. Il est à moitié nu et son sous-vêtement est baissé jusqu'aux genoux. Il le remonte rapidement. Son visage est dur, comme lorsqu'il est fâché. Sophie se met à trembler et à pleurer, ne pouvant retenir ses larmes tout comme son pipi qui coule en traversant sa petite culotte et descend maintenant sur ses cuisses jusqu'à ses pieds.

– Cé qu'tu fais là, petite sotte? hurle Stan.

Sophie ne répond pas. Elle est paralysée, glacée par la peur, le visage caché entre ses mains, osant à peine à respirer. Ses pieds trempent dans son pipi sans qu'elle puisse faire le moindre geste, incapable de réagir à la colère de son père.

– P'tite cochonne, t'as pissé par terre. Approche que je te lave les fesses, lui crie-t-il en hurlant.

Il saisit sa fillette et l'assoit brutalement sur le rebord de la vanité. Après avoir enlevé la petite jaquette en coton et la petite culotte, il entreprend de nettoyer sa fille à l'aide d'une débarbouillette d'eau froide. L'enfant ne bouge pas, toujours sous l'emprise de la peur. Il lui essuie les pieds, les jambes et le sexe. Un frémissement traverse son corps lorsqu'il touche pour la première fois la vulve de la fillette. Une envie folle de se masturber l'envahit, son érection l'ayant repris. L'enfant dans la pénombre ne voit pas la main droite de son père, mais plutôt sa main gauche qui est restée à l'endroit où elle fait pipi, cette fois sans la débarbouillette. Des larmes coulent sur ses joues en même temps que la morve de son nez. Elle craint la colère de son père si elle bouge. Puis, elle entend un grognement lorsqu'il se tourne rapidement vers la cuvette. Elle l'observe sans comprendre et tremble toujours, attendant sa punition.

– Si tu parles à ta mère ou aux autres de ce que tu as vu, je leur dirai que tu as fait pipi sur le plancher. Ta mère te donnera une bonne volée et te privera de dessert. As-tu compris?

Sans répondre, Sophie fait un léger signe de tête, trop heureuse d'avoir évité la fessée. Son père la dépose sur le plancher froid et l'aide à remettre sa jaquette. Il lui fait signe de sortir et lui donne une légère tape sur les fesses.

– Maintenant, va te coucher et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

L'enfant retourne vers sa chambre, se couche et se rendort. Stan regagne sa chambre au deuxième plancher et y retrouve sa femme.

– Qu'est-ce que tu fais? demande Yvonne, d'une voix endormie.

– J'avais envie, cé pas sorcier. Rendors toé.

~

Il est cinq heures trente lorsque Stan Lajoie est réveillé par le son du vieux cadran *Westlock*. Après quelques instants, il interrompt la sonnerie, s'étire et se lève.

Dans la cuisine, il remplit la cafetière et la dépose sur un rond du poêle, après avoir placé quelques bûches. Pendant qu'il enfile ses vêtements de travail, un bruit inhabituel attire son attention. Sophie l'observe, encore toute endormie.

– Cé que tu fais là, toé? Va te coucher, il est trop tôt.

L'enfant tourne des talons et regagne son lit, mais ne se rendort pas. Inquiète et curieuse, elle écoute les bruits que fait son père. Après un long moment, elle entend la porte de la maison qui s'ouvre et se referme. Rassurée, elle se rendort.

~

– Allez les enfants! Debout, crie la mère. Pliez votre jaquette et placez-la sous votre oreiller. Le déjeuner va être prêt dans quelques minutes.

Sophie est assise à table devant son plat de gruau fumant et regarde fixement le dessin formé par la cassonade qui fond sur le dessus en traçant un sillon brun foncé. Contrairement à son habitude, elle n'a pas faim.

– Allez! Mange. Tu doué manger si tu veux grandir, dit la mère. Regarde ta petite sœur comme elle a faim.

Sophie pignoche dans son plat, indifférente aux paroles de sa mère et aux gestes de sa sœur. Elle avale quelques cuillérées, surtout la cassonade. De temps à autre, elle regarde le visage de sa mère quand elle ne la voit pas. Son œil est enflé et très rouge et sa lèvre inférieure est fendue.

– Si tu manges pas, sors de table. On joue pas avec la nourriture du Bon Dieu.

Sophie obéit.

– Va dans ta chambre. Si tu manges pas, tu joues pas non plus.

C'est la routine de tous les matins. Yvonne Lajoie fume cigarette sur cigarette, installée devant le téléviseur noir et blanc, hypnotisée par ses émissions. Cela lui permet de rêver à ce qu'elle aurait dû être et avoir, si la chance l'avait favorisée, si elle n'était pas mariée à un vaurien, si elle n'avait pas eu d'enfants.

La chaleur et la beauté d'un foyer agréable, des meubles luxueux, des voyages de riches qui dépensent sans compter pour se procurer de puissantes automobiles et de belles grandes maisons. L'amour romantique entre un homme et une femme, tout ça n'a jamais existé dans sa vie, seulement à la télé et dans son imagination. Au lieu de ça, elle et son mari tirent le diable par la queue.

Elle débute son ménage vers onze heures, non sans prêter une oreille et un œil attentifs au petit écran qui joue à tue-tête. Son mari avait fait preuve d'une grande générosité en achetant ce téléviseur, un des premiers à faire son apparition à Saint-Joseph. Maintenant, elle ne se sent plus jamais seule, elle peut voir le monde entier sans avoir besoin de sortir. Sa télé remplace tout, même son bonheur et son malheur. Les filles ont vite appris qu'il ne faut jamais déranger maman lorsqu'elle écoute ses émissions, sinon elles seront punies.



Il est cinq heures trente lorsque Stan rentre de son travail. Il s'approche de sa femme pour lui donner un baiser sur la joue, mais elle l'évite. Il sourit d'un air narquois et prend Nadia dans ses bras tout en jetant un œil à Sophie. L'enfant, installée devant le téléviseur, regarde un dessin animé de la souris Miquette. Il s'avance vers elle, et après avoir déposé Nadia par terre, il prend place à ses côtés à même le plancher. Doucement, il pose sa main sur la cuisse de l'enfant, se penche vers elle et lui chuchote quelque chose à l'oreille...

– Regarde ce que papa t'a apporté.

Il sort un petit sac de la poche de sa chemise.

– C'est parce que tu es gentille ; chaque fois que tu seras gentille, papa te donnera des bonbons. Ce sera notre secret ; et un secret on ne le raconte à personne, même pas à maman. D'accord?

Sophie saisit le petit sac brun et le dissimule aussitôt sous son gilet de laine. Stan pose ses lèvres sur la tête de l'enfant et quitte le salon. Son geste n'a pas échappé au regard curieux de Nadia. Elle s'empresse de rejoindre sa sœur et tire sur son gilet avec insistance.

– Moi aussi, moi aussi...

Stan s'informe auprès de sa femme comment s'est déroulée sa journée.

– Ben, pis toé? répond-elle sèchement.

– Toujours la même marde pis la même saleté.

– Le souper va être prêt dans deux trois minutes.

Stan s'ouvre une bière et prend place dans sa berceuse. Nadia, qui n'a rien eu de sa sœur, s'approche de son père et tire son pantalon...

– Moi aussi, moi aussi...

Déception, il la repousse sans rien lui donner. Elle retourne à nouveau auprès de sa sœur qui dissimule son petit sac de bonbons dès qu'elle la voit arriver.

Quelques minutes plus tard, la petite famille est installée à table. Chacun mange avec appétit, sauf Sophie qui pignoché encore une fois.

– Sophie, si tu manges pas tout c'qui y a dans ton assiette, tu vas aller au lit, lance la mère, irritée par le comportement de l'enfant.

– Laisse-la tranquille, elle a peut-être pas faim après tout, reprend aussitôt son père. Viens là ma chérie, nous allons manger ensemble. Tu aimes ça de la saucisse de porc avec des patates pilées? Regarde les belles carottes, elles sont délicieuses, tu sais.

Stan prend l'enfant et l'assoit sur ses genoux.

– Une bouchée pour papa et une bouchée pour sa petite fille chérie.

Sophie finit par avaler les quelques bouchées que son père dépose dans sa bouche. Yvonne regarde, surprise de cette attitude toute nouvelle de Stan qui normalement ne s'occupe jamais des enfants.

– Si tu continues comme ça, tu vas me la gâter et je ne pourrai plus rien faire avec elle. Veux-tu ben m'dire quelle mouche t'a piquée?

– Les enfants ont le droit de pas filer eux autres aussi. Toé, quand t'as pas faim, tu manges pas, hein?

– Cé toujours pareil avec toé, tu veux toujours avoir raison. Fais donc comme tu veux, chu fatiguée.

– Cé ça, y a rien que toé qui a le droit d'être fatiguée.

– On vas-tu encore s'égueuler, pour une fois que tu rentres à jeun?

– J'prendrai de la bière comme j'veux, pis quand je l'veux. Cé pas à toé de me dicter ma conduite. Y a assez que tu me donnes pas de cul, tu vas certainement pas m'empêcher de prendre de la bière de temps en temps.

– Bon! Cé r'parti, des reproches, toujours des reproches. T'es pas capable de comprendre que depuis que j'ai accouché de Nadia, tu me fais mal. Tu peux pas comprendre ça? Cé pourtant facile.

– Ça fait deux ans de ça. Té pas la seule femme à avoir eu un accouchement difficile...

Yvonne repousse son assiette et s'allume une cigarette.

– Cé ça, fume. Cé bon pour la santé.

– Te mêle pas de ma santé. Occupe toé de la tienne. T'en as assez comme ça.

Stan dépose Sophie et se sert une autre bière. Après l'avoir décapsulé, il lance le bouchon dans l'évier et en buvant une gorgée, regarde sa femme d'un air méprisant.

– Cé ça saoule toé la gueule, ajoute Yvonne, rouge de colère.

Il s'approche d'elle et lui plaque une main sur l'épaule en exerçant une forte pression du bout des doigts. Yvonne tente de s'échapper, mais la douleur est trop forte. C'est la première fois qu'il agit de la sorte à jeun. Elle ne comprend pas. Les filles les observent sans vraiment réaliser ce qui se passe entre leurs parents.

– Pourquoi tu te fâches comme ça, Yvonne? C'est pas bon pour ton cœur. Allez, fais-moi un sourire et dis-moi que tu n'es plus fâchée.

– Ça va aller, laisse-moi tranquille. Tu l'as quand tu es fatiguée... j'ai pu le contrôle de mes nerfs. Amène les enfants au salon pendant que je ramasse la vaisselle.

Stan dépose sa bouteille de bière sur la petite table près de son fauteuil et fait grimper les deux fillettes sur ses genoux.



Plusieurs jours ont passé depuis que Stan a posé certains gestes à l'endroit de sa fille. En aucun moment sa femme ne lui a parlé de quoi que soit à ce propos. Il est maintenant rassuré ; Sophie a gardé le secret.

Un vendredi soir, alors qu'il rentre tard du travail :

– Stan, t'es pas raisonnable. Tu as encore chauffé ton char à moitié saoul. Tu vas finir par tuer quelqu'un à force de prendre des risques. Même quand même que j'te parle, ça change rien.

Stan ne lui répond pas. Il marche jusqu'au salon et se laisse choir sur son fauteuil. La boisson et la chaleur de la maison font de plus en plus d'effet sur lui. Finalement, il s'endort. Pendant ce temps, Yvonne prépare les enfants pour la nuit. Elle range la maison et va rejoindre Stan au salon. Il ronfle. Elle parvient malgré tout à écouter son film.

Il est passé dix heures lorsqu'elle va se coucher, laissant Stan cuver son vin dans sa chaise. Il viendra la rejoindre plus tard. Elle n'ose pas le réveiller craignant qu'il lui demande du sexe. Lorsqu'il est dans cet état et qu'elle refuse, il devient violent et ne se gêne pas pour la frapper.

Stan se réveille au milieu de la nuit les idées confuses. Il s'étire en retirant ses vêtements. Au pied de l'escalier, il regarde vers la chambre des filles et décide d'aller y jeter un œil. Il ouvre la porte et s'éclaire avec la lampe du salon. Les fillettes sont paisiblement endormies. Il referme la lampe et s'avance dans la chambre près du lit. Il hésite, mais finalement, il se met à genoux. Il soulève les couvertures, glisse sa main et effleure les cuisses de Sophie. Déjà, l'excitation sexuelle monte en lui. Il résiste quelques instants, mais l'envie est trop forte. La peau délicate de l'enfant, si douce, si chaude, l'attire et le fascine. Il succombe et se masturbe en caressant les fesses de sa fille qui ne bouge toujours pas. Il entre sa main dans la petite culotte, traîne le bout de ses doigts sur la vulve et, en même temps, atteint une jouissance qui fait remonter en lui un lointain souvenir.

Stan avait déjà vécu cette expérience avec sa sœur, il y a bien des années.

« Une nuit, un bruit bizarre provenant de la chambre de ses parents le réveilla. Poussé par la curiosité, il s'est levé en marchant sur la pointe des pieds pour tenter d'en découvrir l'origine. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sa sœur, d'un an son aînée, les yeux rivés dans

l'entrebâillement de la porte de ses parents. L'ayant entendu marcher, elle s'est retournée vers lui, l'index posé sur les lèvres. Il s'est approché plus doucement pour regarder à son tour. Tout comme sa sœur, il a observé son père et sa mère nus, à faire l'amour. Quelque chose s'est réveillée en lui une drôle de sensation. Nerveux, il a cessé de regarder, préférant retourner se coucher. Élise, qui le suivait de près, est entrée dans sa chambre avec lui.

– Où tu vas ? demande-t-il à voix basse.

– Tu as ça, toi aussi, une affaire comme papa? Veux-tu me montrer?

– Ben... je sé pas...

Sans attendre, Élise avance sa main et lui touche le bas du corps.

– Papa, c'est bien plus gros que toé.

– Comment ça tu sais ça?

– Si je te dis un secret, tu jures que tu vas le garder pour toi tout seul?

– Ben oui, cé promis.

– Papa, il me fait toucher à son zizi quand il est gros.

– J'te cré pas. Cé des histoires que tu me racontes là.

– Tu veux que je te montre comment il fait?

Stan ne répond pas. Élise avance sa main, baisse le pantalon du pyjama, pose sa bouche sur le pénis et bouge comme son père lui a montré. Stan y prend rapidement plaisir. Elle lui prend la main et lui

place sous sa jaquette, entre ses cuisses. Après quelques minutes, elle s'arrête.

– Peux-tu faire couler ton zizi comme papa? demande Élise.

– Ben... non...

– Oui il coule aussi, regarde, je va te montrer.

De ses doigts, elle masturbe son frère qui ne tarde à éjaculer un liquide transparent et collant qu'il regarde avec surprise.

– Tu voé, cé comme ça que papa fait. Cé pour ça que papa me donne des cadeaux. Il dit que grand-papa l'a faite à maman et qu'il ne faut jamais le dire à personne, sinon le diable va venir nous chercher la nuit.

Et l'habitude s'est perpétuée avec sa sœur qui, à partir de cette nuit-là, partagea ses bonbons avec son frère. Ils se retrouvèrent souvent et la relation dura jusqu'à ce qu'elle quitte la maison pour aller étudier à Québec chez les sœurs.



Les visites nocturnes à sa fille sont maintenant devenues une habitude pour Stan. Yvonne ne s'aperçoit de rien. Du moment qu'il ne la touche pas, elle est bien heureuse.

Sophie s'éveille dès qu'elle entend ouvrir la porte de sa chambre. Elle sait que son père approche dans le noir et elle se colle contre sa sœur

pour lui faire une place. Dès le lendemain, elle recevra son sac de bonbons ! C'est un secret entre elle et lui. Maintenant, il ne lui remet plus de cadeau devant Nadia, prétextant qu'elle n'est pas gentille avec lui.

L'habitude s'est implantée avec le temps. Elle aime ce moment particulier qu'elle partage avec son père. C'est le seul moment où il s'approche vraiment d'elle, où il est tout à elle. Il la serre contre lui, embrasse ses cheveux et lui dit qu'il l'aime plus que sa sœur et sa mère. Plus personne ne lui fera du mal, il sera toujours là pour la protéger.



Sophie a maintenant début l'école et s'est faite des amies chez qui elle se rend jouer à l'occasion. Quelquefois, elle les amène à la maison et partage avec elles ses bonbons qu'elle accumule et cache soigneusement dans sa chambre. Elle est tout heureuse de leur montrer les jolis dessins qu'elle a faits d'elle et son père, convaincue d'être la seule à recevoir de l'affection.

Partie deux

Deux années ont passé. Chaque fois qu'il en a l'occasion, Stan poursuit ses abus sexuels sur son enfant. Et chaque fois qu'il est en boisson, il en abuse cyniquement, sous prétexte de lui faire des chatouilles.

Sophie ne proteste pas, elle semble même l'apprécier. Son besoin sexuel a grandi rapidement et elle en retire une sensation qu'elle recherche de plus en plus. Parfois, seule dans sa chambre, elle se touche comme le fait son père, mais, ce n'est pas pareil, il n'y a jamais de cadeau.

Un soir qu'il a bu plus que de raison, Stan rentre du travail et trouve sa femme en sanglots. Sans ménagement et sans joie, elle lui annonce qu'elle est enceinte.

– Toé pis le sexe, tu voé ce que ça fait...

Il se laisse tomber sur son fauteuil sans lui répondre et s'endort presque aussitôt. Yvonne continue de pleurer son découragement et sa désillusion.



Sophie a presque sept ans. Elle continue de recevoir de petits cadeaux de son père. C'est pourquoi elle répond à toutes ses attentes. L'habitude est bien implantée, mais toutes ces petites gâteries envers Sophie, attisent la colère et la jalousie de la mère.

Stan devient de plus en plus indifférent avec sa femme et ne se gêne pas pour la blesser, autant psychologiquement que physiquement. Les raclées qu'il lui donne se multiplient et ne se comptent plus.

Il fait régulièrement des visites dans le lit de ses filles et s'adonne à ses attouchements pendant que Nadia dort paisiblement à côté. Il oblige Sophie à le toucher, tant avec ses mains qu'avec sa bouche, mais il hésite encore à faire pénétrer son doigt, craignant sa réaction ou un refus.

Sophie s'habitue de plus en plus à ces visites nocturnes. L'affection qu'elle en retire comble presque tous ses désirs d'être aimée. Elle se sent en sécurité auprès de son père. Quand sa mère la dispute, elle n'a qu'à la menacer de tout raconter à son père et que ce sera elle qui sera battue. Chaque fois que Stan frappe Yvonne, Sophie en retire

une certaine satisfaction. Elle est fière de son pouvoir parce qu'elle perçoit maintenant sa mère comme une ennemie.

Un jour, suite à une nouvelle menace de la part de sa mère, Sophie lui répond de but en blanc :

– Si tu me fais encore mal, papa ne couchera plus avec toé. Il va toujours coucher avec moi.

Yvonne est surprise. Elle ne semble pas réagir, mais reste soucieuse aux paroles de sa fille. Cependant, son attention est aussitôt détournée par le roman-feuilleton qui débute à la télé.



Cette nuit-là, Stan continue impunément ses gestes incestueux. Il ne peut plus s'en priver. Une force incontrôlable le pousse à aller de plus en plus loin. Il a trouvé auprès de son enfant, une excuse pour ne plus obliger sa femme à participer à ses exigences sexuelles. Allongé près de sa fille, il se fait masturber.

Soudain, la porte s'ouvre et la lumière éclaire la petite chambre. Incapable de s'arrêter, Stan parvient à l'éjaculation sous les yeux de sa femme horrifiée par le spectacle. Il se lève lentement et remonte son sous-vêtement. Yvonne ne bouge toujours pas. Il passe près d'elle sans dire un mot et monte à sa chambre. Des larmes coulent sur les joues d'Yvonne. Elle rejoint Stan et claque violemment la porte derrière elle.

– As-tu perdu la tête ou quoi ?

– Je prends mon plaisir où je le trouve. Je ne fais pas de mal, je ne fais que la toucher. Tu veux jamais rien me faire, ben comme ça, j'te laisse en paix.

– C'est incroyable, crie Yvonne d'une voix enragée. Tu couches avec ta propre fille. Tu me dégoûtes. Espèce de salaud, je vais te dénoncer. Tout le monde va savoir ce que tu fais aux enfants.

– Tu fermes ta gueule ou je te donne une raclée comme t'en as jamais eu et tu t'en souviendras longtemps. T'as pas à être scandalisée, ma sœur l'a faite avec moé et le père le faisait avec elle. Je suppose que chez vous, vous étiez des saintes nitouches. Cé pour ça que le cul te répugne à ce point? Personne t'a rien montré.

– Chez nous on était du monde normal, pas des obsédés sexuels. Je refuse que tu touches à mes filles, tu n'as pas le droit, tu es leur père. Je ne tolérerai pas ça.

Stan l'empoigne au cou et serre les doigts.

– Qu'est-ce que tu vas faire? te sauver avec elles, le ventre plein. Te donne pas la peine. Cé moé qui va partir, tu t'arrangeras comme tu voudras. J'te voué raconter ça au curé Pincourt. Je te voué lui dire que tu donnes pas de cul à ton mari, l'homme qui te fait vivre et fait vivre tes enfants. Vas-y, gêne toé pas. De toute manière, j'va partir demain. Chu écoeuré de coucher avec une glacière comme toé. Tu me fais lever le cœur. R'garde ton gros cul, aussi large que la table, pis té gros

tetons mous pendant. T'as même pas le cœur de t'entretenir, grosse charogne.

– Cé toé l'écœurant et la grosse charogne, hurle Yvonne. Cé rien que des excuses à tes saloperies. Grosse ou maigre, tu trouveras encore le moyen de tripoter tes filles, té propres filles, j'en r'viens pas.

Vlan! Une violente claque atteint Yvonne en plein visage, faisant gicler le sang de son nez. Elle recule et se retrouve adossée contre le mur de la chambre. Stan place une main sur sa gorge et serre lentement les doigts. Le visage d'Yvonne devient rouge foncé.

– J'viens de te dire que cé moé qui paie ta nourriture, tes vêtements et la maison. Je peux te faire vivre comme je peux te faire mourir. J'ai rien qu'à serrer un p'tit peu plus. À ta place, je réfléchirais avant de parler parce que té dans ma maison. Cé icite que tu vis, t'a rien à toé à part ton gros cul. T'as rien à décider icite. Si j'veux, cé dans la rue que tu vas te ramasser, cé la misère qui t'attend avec les enfants.

Yvonne est en larmes. Elle voit la haine que son mari a dans les yeux. Il va me tuer, pense-t-elle. Stan relâche la pression sur son cou. Elle pleure à chaudes larmes, se frottant le cou et essuyant le sang qui continue à couler de son nez. À plusieurs endroits, le pyjama de flanelle est taché de sang.

Stan s'est calmé...

– Je fais pas ça à ma fille, comme tu dis. Cé pas à ma fille que je touche, cé à sa peau, à son sexe. Je r'garde pas le visage, je prends

simplement du sexe. Je touche pas à son cœur ni à son âme, mé à sa peau. Quand je touche à ton sexe, j'viens en érection, cé la même chose avec elle, mé tu comprends rien à toute ça.

– Y a rien à comprendre. Cé des excuses que tu te donnes, se risque de répondre Yvonne, morte de peur. Elle s'allonge sur son lit pour freiner le sang qui n'arrête pas de couler. Chu fatigué, j'ai besoin de dormir, dit-elle à voix basse.

Un petit sourire de satisfaction se dessine sur les lèvres de Stan. Il se couche à son tour et remonte les couvertures. Il se tourne vers sa femme. Il a maintenant le champ libre et rassuré, il se masturbe en tripotant les seins de sa femme. Satisfait de lui, il s'endort.

~

Moins d'une semaine plus tard, Stanislas Lajoie, confiant de sa supériorité sur sa famille entière, passe à une autre étape. Selon lui, Nadia qui a cinq ans doit elle aussi participer à la satisfaction sexuelle de son père. Elle aussi doit se soumettre à son autorité et à sa volonté.

Yvonne se couche tôt, fatiguée par sa grossesse. Ses journées sont de plus en plus difficiles à vivre. Déchirée entre la violence et les menaces de Stan, elle doit aussi composer avec l'arrogance grandissante de Sophie qui semble la défier constamment.

Stan entre dans la chambre des filles. Nadia dort, alors que Sophie le regarde avec un sourire. Pour la première fois, il s'allonge entre ses

filles et commence aussitôt à faire à Nadia ce qu'il fait avec Sophie. Il se tripote en faisant des attouchements sur sa nouvelle conquête. La petite main de Sophie se pose sur la sienne. Il arrête, surpris par ce geste, il retire sa main, heureux de l'initiative de l'enfant. En quelques secondes à peine, il atteint l'éjaculation.

Satisfait, il quitte la chambre, rejoint Yvonne et s'endort aussitôt.



Le lendemain, la vie reprend son cours dans la famille Lajoie. C'est la période des congés scolaires pour la période des fêtes.

Sophie est de plus en plus agressive à l'endroit de Nadia, allant même jusqu'à la frapper. Jamais elle ne s'était comportée de la sorte avec sa petite sœur. Sa mère doit la punir. Sophie a beau la menacer et lui dire que son père la battra à son tour en rentrant, rien n'y fait. Elle reçoit quand même une bonne fessée.

Les deux filles continuent de se chamailler, ne laissant aucun répit à leur mère qui s'en plaint à son mari dès qu'il met les pieds dans la maison. Stan s'en fout et installe les deux fillettes sur lui pendant qu'il prend sa bière.

– Papa, as-tu apporté mon sac de bonbons? demande Sophie, en jetant un regard de défi vers sa mère et sa jeune sœur.

– Non ma chérie, papa a oublié. Demain!

Déçue, le visage triste, Sophie va prendre place sur un autre fauteuil. Elle boude, sa mère l'a battue et son père a oublié ses bonbons.

– Papa, maman m'a battu aujourd'hui, lance Sophie en le regardant fixement.

– Tu l'avais surement mérité, cé ben faite pour toé. À l'avenir, écoute ta mère lorsqu'elle parle.

Ces paroles n'ont pas échappé à Yvonne qui regarde avec un air de défi sa fille, certaine que dorénavant, Stan ne prendra plus sa défense contre elle. C'est un soulagement pour elle.

– Papa, t'avais dit que maman me toucherait pu jamais. Té un menteur, tu m'as conté des menteries. J't'aime pu.

– Viens icite, ordonne le père d'une voix colérique.

L'enfant s'approche...

– Tu as compris ce que papa t'a dit? Tu écoutes maman, sinon c'est à moé que tu vas avoir affaire.

Stan sait maintenant qu'il n'aura plus à payer pour se satisfaire.

Après le souper, les deux fillettes se retrouvent sur les genoux de Stan. Il est à peine huit heures lorsqu'Yvonne décide de les coucher, n'en pouvant plus de les supporter plus longtemps.

Pendant qu'elle lave Sophie, l'enfant bouge sans cesse et v'lan... une solide claque l'atteint au visage. En pleurant, elle regarde son père qui ne bouge pas, mine de rien, comme si son attention était retenue

par le téléviseur. Quelques minutes plus tard, les deux fillettes sont au lit.

– Je ne sais ce qu'elles avaient dans le derrière aujourd'hui, elles n'ont pas cessé de se chicaner. Si elles continuent comme ça, elles n'auront pas de cadeau à Noël.

– Laisse-les donc bouger un peu. Il fait trop frette dehors, elles peuvent pas sortir.

– On voué ben que cé pas toé qui passe les journées avec elles. Je me demande ce que je vais faire avec un troisième enfant.

– Comme tu fais avec deux, tu vas les endurer.

– Moé qui voulais pas d'enfant...

– T'avais qu'à faire une sœur au lieu de courir après moé.

– Arrête de dire des niaiseries, j'ai jamais couru après toé.

– Quoi... Les sœurs ont pas d'enfant à moins que le Saint-Esprit s'en charge.

– Cé un sacrilège ce que tu dis là. Si monsieur le curé t'entendait, tu serais excommunié sur-le-champ.

– J'm'en criss du curé...

– Ce matin, j'ai été obligé de donner la fessée à Sophie pour qu'elle laisse sa sœur tranquille. Je me demande ben de qui elle tient c't'enfant là.

– Vas-y mollo avec elle. Est encore si petite...

– Tu peux ben parler toé avec tes grandes claques. Protège-la ta p'tite fille. Elle te fait si bien l'amour.

– Yvonne, tu vas finir par avoir une bonne claque su la gueule si tu cesses pas de te plaindre. Je suis fatigué moé aussi, laisse faire ta jalousie. T'aurais pas à l'être si tu faisais ton devoir d'épouse. Laisse moé écouter mon programme tranquille. On en reparlera en fin de semaine.

– Ouais ! Si té pas encore saoul...

– Tu te fermes la trappe ou ben tu vas en manger une maudite. Cé tu clair ça?

Préférant ne pas en rajouter, Yvonne monte se coucher.



Au fil des jours du long congé scolaire, les deux fillettes sont souvent en conflit. Sophie refuse de laisser prendre sa place par sa sœur auprès de son père. De son côté, Yvonne relie les chicanes des fillettes au fait qu'elle a eu des enfants difficiles, indisciplinés et trop gâtés par leur père.

Les relations sexuelles du couple sont de moins en moins fréquentes depuis qu'il utilise impunément ses filles et Yvonne ne s'en plaint pas. Qui voudrait d'une femme comme elle? lui avait dit Stan, se donnant ainsi une excuse facilitant sa perversion. Enfin, elle peut dormir en paix et sans se faire brutaliser, surtout quand il rentre

saoul. Elle ne consent au sexe que par la peur, se résignant en de rares fois à surmonter son vif dégoût pour cet homme.



Dans les mois suivants, la jalousie entre les deux fillettes avait fini par s'estomper. Elles s'amuse de nouveau ensemble, même si Sophie s'arrange pour toujours garder le haut du pavé sur sa sœur cadette, jouant d'autorité dès que l'occasion se présente. Dans le lit avec leur père, c'est toujours Sophie qui dirige et elle est fière de son pouvoir. Stan n'a qu'à se laisser faire. Il n'a plus rien à leur apprendre, elles connaissent leur rôle à la perfection.

Les mois passent et Yvonne accouche d'un garçon. On a dû procéder à une autre césarienne pour l'aider. Lamentations et plaintes de toutes sortes se succèdent et n'en finissent plus. Lorsqu'il lui rend visite à l'hôpital, il ne manque pas de lui souligner qu'elle est encore à part des autres femmes incapable d'accoucher normalement. Chaque fois, c'est la même chose, elle coûte plus cher pour accoucher.

Durant l'absence de son épouse, Stan doit s'accommoder de la présence de sa belle-mère et par le fait même, se priver de sexe avec ses deux enfants. Il ne faut surtout pas que cette dernière se rende compte de ses agissements. Non pas qu'il se sente coupable, la culpabilité est un sentiment qu'il ne connaît pas. Elle ne doit pas

savoir, un point c'est tout. Les secrets de familles doivent rester dans la famille ; c'est ce que lui a appris son père.

Stan avait bien pris soin d'avertir les deux filles que ses visites nocturnes étaient un secret. Elles ne devaient en parler à personne, même pas à leur grand-mère. Sinon, il les abandonnerait pour toujours. Elles seraient envoyées dans un orphelinat où les enfants sont battus, mal nourris et torturés. Le message avait été compris, elles ne commirent aucune indiscretion.



Yvonne est de retour à la maison après un difficile accouchement. N'étant pas complètement rétablie, sa mère reste une semaine de plus afin de l'aider à se relever.

– J'ai trouvé que tes filles étaient difficiles à élever, dit-elle, même que parfois, j'ai eu envie de leur donner une fessée. Pourtant, toé t'étais si docile et sage. Ces deux enfants ne tiennent pas toé à coup sûr. Tu ne me refusais rien. J'm'en souviens encore. Comment as-tu pu changer à ce point-là? En plus, depuis ton retour de l'hôpital, t'arrêtes pas de te lamenter. Tu n'aurais pas faite la vie que j'ai faite. Dans notre temps les femmes se plaignaient pas, elles travaillaient et souffraient en silence. J'en suis rendu à plaindre ton mari, mais Fernande Doiron ne pouvait pas mettre toute la faute sur sa fille, étant elle aussi soumise au patriarcat.

Le nouveau-né est baptisé Yvon, le diminutif du prénom de sa mère.

– Elle mérite ben ça avec les souffrances qu'elle a endurées, avait dit Stanislas à sa belle-mère.

~

Stan continue à soulager ses instincts sexuels avec ses deux filles. Sophie a maintenant neuf ans et de petits seins commencent à pointer sur sa poitrine. Nadia a sept ans et Yvon vient d'avoir deux ans. Au cours de ces années, Stan réussit toujours par la force à obtenir de rares relations avec sa femme. Il ne ressent plus d'attirance pour elle et encore moins de l'amour. Seule la pénétration le satisfait. Bientôt, il pourra s'en remettre à ses filles et plus jamais il ne la touchera. Un soir, il rentre plus tôt du travail et trouve Yvonne en pleurs. Il n'y prête aucune attention, ses états d'âme ne l'intéressent pas.

– Stan, chu encore enceinte, pleure Yvonne.

– Merde ! crie Stan. Comment tu peux devenir enceinte alors que je te fourre pas. On s'est mis une ou deux fois en deux ans, crie-t-il.

– Tu m'avais dit que t'avais pas coulé dans moé.

– Je comprends pas. Cé le Saint-Esprit ou ben t'as un chum. Au moins avec les filles ça arrivera pas, se contente-t-il de répondre en désignant ses filles.

– T'as pas l'intention de les pénétrer? Tu m'avais promis que...

– Ça ma vieille, cé pas de tes affaires.

Yvonne jette un regard de reproches vers son mari et de jalousie envers ses deux filles. Elle en est rendue là, jalouse de l'attention qu'il porte à ses filles.

Les mois passent et le même cauchemar que la grossesse précédente recommence. Stan dort maintenant avec les filles. Il a même changé le lit, s'y trouvant trop à l'étroit pour ses ébats.

Il est encore plus violent avec sa femme, il la frappe lâchement, sans tenir compte de son état. Yvonne est devenue son souffre-douleur.

Depuis quelque temps, Sophie se désintéresse de la relation avec son père. Elle a commencé à ressentir de la honte. L'enseignement du petit catéchisme lui apprend que toucher son corps et en retirer du plaisir est un péché mortel et que le péché est puni par Dieu, monsieur le curé l'a dit. Elle perçoit maintenant son père comme un démon. Mais, on lui a aussi dit qu'elle commet un péché si elle n'aime pas son père et sa mère. Tout s'embrouille dans sa tête. Comment peut-elle détester le démon qui la touche la nuit et aimer le père qui la gâte le jour? Dans son cœur d'enfant, déchirée entre le péché et l'amour, elle a mal et souffre de cette situation. Sa conscience s'éveille et fait son chemin. Progressivement, elle laisse plus de place à sa sœur, Nadia ayant largement pris la relève.

Recroquevillée dans son lit, elle a la vision du démon et de son père. Lorsqu'elle entend s'ouvrir la porte de sa chambre, son sœur se met à battre rapidement. Elle ne veut plus continuer, mais ne sait pas

comment le dire à son père. C'est la peur qui l'assaille, car elle l'a si souvent vu battre sa mère, elle refuse de subir le même sort.

Aussitôt qu'il la touche, elle se crispe si fort que même après qu'il s'est endormi, elle n'arrive pas à desserrer les jambes. Elle demeure des heures sans dormir et sans bouger, se surveillant constamment pour ne pas être frôlée par lui. Elle confond la peur et la honte qui troublent ses nuits.



À l'école, ses résultats scolaires baissent constamment. Son professeur ne cesse de la harceler et va parfois, jusqu'à la traiter d'idiote et d'attardée mentale. Les coups de règles viennent appuyer les reproches qui lui font aussi mal que les coups, tout comme les moqueries de ses compagnes de classe. En effet, elle les avait questionnées, racontant qu'elle avait vu un monsieur faire des affaires avec des petites filles. Elles s'étaient toutes moquées de son imagination fertile.

Comme sa mère à la maison, elle est devenue un souffre-douleur à l'école. Ses amies se détachent d'elle et la rejettent. La cour de l'école est un endroit de cauchemar. Le midi, lorsqu'elle doit manger à l'école, personne ne vient plus s'asseoir à ses côtés. Elle se renferme et s'isole, ne parvenant plus à suivre les autres. Ses peurs la perturbent et nuisent à ses études. C'est la solitude pour elle, la cruelle solitude.



Un soir, alors que Stan se couche avec ses filles, après quelques minutes, il retire brusquement sa main d'entre les cuisses de Sophie.

– Merde! T'es toute collée.

Il se lève et ouvre la lumière malgré les protestations de Sophie. Il regarde sa main.

– Du sang ! Il y a du sang sur mes doigts, crie Stan.

Sophie le regarde et pleure.

Sans attendre, Stan monte à la chambre de sa femme et la réveille.

– Lève toé, ta fille a ses règles. Elle est en train de tout beurrer les draps.

– Cé pas possible, elle a à peine dix ans.

– Où tu penses que j'ai pris ce sang, dit-il en lui montrant sa main.

– Laisse-la dormir comme ça, je suis trop fatigué. Je laverai le linge demain matin. T'as qu'à coucher icite pour à soir.

Stan est enragé. Il redescend dans la chambre de ses filles et s'allonge aux côtés de Nadia. Sophie pleure toujours, recroquevillée sur le bord du lit. Elle a peur. Peur du sang qu'elle croit être une punition de Dieu. Peur de son père qui est fâché contre elle. Maintenant, elle craint de saigner à chaque fois qu'il la touchera. « S'il ne veut plus de

moi comme sa fille, qu'il m'abandonne, qu'il me jette dehors. », pense l'enfant traumatisée.

– Tu vas la fermer pis arrêter de pleurer. Ta mère va s'occuper de toi demain matin. Dors, lui cri Stan d'une voix colérique.

Nadia a pris la relève et il parvient à se concentrer, pour finalement, éjaculer.

– Merci mon bébé, dit-il en l'embrassant sur le front.

À côté d'eux, Sophie a peine à respirer. Paralysée par la peur, elle n'arrive pas à s'endormir, convaincue qu'elle va mourir. Ses cuisses tremblent, elle retient sa jaquette repliée et très serrée, croyant pouvoir ainsi éviter de trop saigner. « Pourquoi ce sang? Pourquoi mon père me fait-il saigner? Est-ce la punition de Dieu pour tous mes péchés? Non, je ne veux plus jamais que mon père me touche, plus jamais. Comment lui dire? Que va-t-il me faire? Va-t-il me haïr maintenant? Va-t-il me battre comme il bat maman? Non! Surtout pas ça, il est le seul à m'aimer. Je suis encore sa princesse. »

~

Le lendemain matin, Yvonne arrache les draps brusquement, sous le regard apeuré de Sophie.

– T'aurais pu le dire que t'avais tes règles au lieu de toute salir mon lit. Tu vois toute l'ouvrage que tu me donnes. Comme si j'en avais pas assez comme ça de t'endurer.

Sophie reste silencieuse et pleure.

– Maintenant tu vas m'écouter. Tu vas saigner comme ça tous les mois. Aujourd'hui, on est le vingt et un. Tu vas compter vingt-huit jours et tes prochaines règles vont arriver. Tu as appris à compter à l'école? Tu m'as bien compris? Tous les vingt-huit jours, la même chose va t'arriver. Tu es maintenant grande fille. La prochaine fois que tu tacheras les draps, cé toé qui va les laver. J'ai pas juste toé à m'occuper. Maintenant, habille toé pour l'école, tu mangeras juste au diner, tu vas être en retard. Grouille toé, tu vas être en retard à l'école.

Sophie retourne dans sa chambre pour s'habiller. Yvonne entre pendant qu'elle peigne ses longs cheveux qui atteignent maintenant le creux de ses reins.

– Tiens, tu mets ça dans ta petite culotte pour pas tout tacher ta robe. Tu t'en mettras un autre après que tu te seras lavé à soir, dit-elle en lui lançant deux morceaux de guenilles, une vieille serviette à mains coupée en pièces.

La mère quitte la chambre sans rien ajouter.

Plusieurs nuits passent avant que Stan ne retourne dans la chambre des filles. Puis, il reprend sa routine. Allongé entre ses deux filles, il pose la main sur le ventre de Sophie et remonte lentement, sous la jaquette vers sa poitrine.

– Non, papa! J'ai mal, ne me touche pas.

Étonné, il se retourne vers Nadia. Il prend son plaisir pendant que Sophie se recroqueville sur le bord du lit et pleure en silence pour ne pas déranger son père.



Sophie a changé. Elle est plus sage, moins jalouse de Nadia avec qui elle s'entend mieux. À l'école, ses notes ne sont ni pires ni meilleures. Elle s'est fait une amie, Claudine, la seule qui lui offre un peu d'amitié. Celle-ci vient parfois à la maison pour faire ses devoirs et ses leçons avec elle. La jeune adolescente ne reste jamais bien longtemps. En dehors de l'école, les deux amies se fréquentent occasionnellement et Claudine l'invite quelques fois chez elle.

Sophie observe beaucoup cette famille. Claudine, ses frères et ses sœurs s'amusent souvent avec leur père qui rit de bon cœur avec eux. Leur mère chantonne et raconte des histoires aux enfants. Tout semble si beau dans cette famille! Sophie envie son amie d'avoir de si bons parents. Pas d'engueulade, pas de boisson... Des larmes montent à ses yeux lorsque la maman de Claudine l'embrasse tendrement sur le front avant qu'elle ne reparte pour son enfer.



Une semaine s'est écoulée depuis son premier refus de se laisser toucher. Son père ne s'était pas fâché. Maintenant, quand il s'allonge

sur le lit, elle se pousse vers le bord et serre les fesses et les cuisses si fort et si longtemps qu'elle a de la difficulté à se lever le matin.

– Qu'est-ce que tu as? demande Stan.

– Je ne veux plus que tu me touches, papa. J'ai peur.

– Tu as peur de quoi? Tu ne veux plus me faire plaisir? Tu ne veux plus que ton papa soit content de sa petite princesse? dit-il en lui serrant le poignet.

– J'ai peur, papa, dit Sophie en pleurant et en suppliant.

– Tu n'as aucune raison d'avoir peur, papa ne va pas te faire de mal. Tu sais, l'autre soir, quand tu as saigné, c'est normal pour une femme. Maman aussi saigne comme ça chaque mois. Toutes les femmes sont comme ça, c'est normal ma chérie. Tas pas à avoir peur.

– Mais papa, tu me fais mal avec ton doigt, je ne veux plus.

– Papa te promet qu'il va faire attention, il t'aime. Est-ce je t'ai déjà donné une fessée? Non! Papa ne t'a jamais battue. Mais là, tu deviens trop gâtée. Il va falloir que je te donne une bonne leçon. Sans attendre, il la frappe à deux reprises au visage. Elle reste figée par les coups et la douleur, étouffée par le chagrin. Nadia observe la scène en silence.

– Tu vois, papa peut être très être méchant.

Pendant qu'il parle, Stan fait une autre tentative sur le corps de Sophie qui tremble encore. Sentant la peur sous ses doigts, cela l'excite davantage. Sophie refuse toujours d'ouvrir les jambes. Il

n'insiste pas, préférant se concentrer sur la poitrine de l'enfant. Il en retire un plaisir vicieux et s'endort finalement en serrant ses filles contre lui.

Sophie étouffe dans ce lit, trop étroit pour trois. Dès que son père est endormi, elle s'éloigne, incapable de sentir l'odeur de la sueur et de la boisson qui lui donne mal au cœur. Sans faire de bruit, elle se rend à la salle de bain pour vomir. Aussitôt soulagée, elle s'allonge sur le divan et se roule en forme de fœtus. « Qu'est-ce que papa va encore me faire? Qui va me protéger? Je suis si seule. Pourquoi j'aimais ça, avant? Pourquoi j'ai si peur, maman? »

Elle ne comprend plus rien. Tout son monde a basculé sans qu'elle puisse se l'expliquer, renfermée dans sa naïveté.

Il est cinq heures quarante-cinq lorsque son père se lève au son du cadran, qu'il avait pris soin d'apporter dans la chambre des filles. En entendant la sonnerie, Sophie se tourne vers l'intérieur du gros sofa, tremblante de peur. Le plancher craque sous les pas de son père, il s'approche, il va lui toucher. Elle serre les fesses et les cuisses et de ses poings serrés, elle retient la couverture autour d'elle pour se protéger.

– Qu'est-ce que tu fais là? Va dormir dans ton lit, se contente-t-il de dire.

Sophie obéit et court vers sa chambre. Son père a quitté la maison. Elle s'endort aussitôt, épuisée par cette nuit à pleurer et à craindre qu'il s'aperçoive qu'elle n'est plus là.

Le temps est devenu insupportable, les jours et les nuits lui paraissent des semaines. De plus en plus renfermée, elle souffre en silence. À l'école, elle ne fonctionne qu'à demi, alors qu'à la maison, elle craint l'arrivée de son père. Après ses cours, elle désobéit souvent en allant chez Claudine. Ces désobéissances lui attirent des claques et les remontrances de sa mère.

Un soir, lorsque son père rentre du travail, il tient une boîte sous son bras et s'agenouille sur le plancher. Elle se met à trembler, sachant que sa mère va encore s'empresse de raconter ses désobéissances.

– Où est mon petit oiseau?

Nadia se rend aussi tôt devant lui. Sophie ne bouge pas, paralysée par la peur.

– Sophie vient ici. J'ai une surprise pour toi.

Elle avance timidement vers lui, ne sachant à quoi s'attendre, surveillée de près par sa mère. Le regard d'Yvonne est agressif. Stan ouvre la boîte et sourit sans remarquer le visage apeuré de sa fille.

– Regarde ce que j'ai apporté à ma petite princesse.

Un chiot gémit et tente de sortir de la boîte.

– Ah non! T'as pas acheté un maudit chien. Tu trouves pas que j'ai assez d'ouvrage à ramasser les enfants, lance Yvonne, d'un air découragé.

– Papa, c'est pour moi? demande Sophie en tremblant.

– Oui! C'est pour toi toute seule. Tu seras sa maîtresse. Es-tu contente?

– Oui papa, crie Sophie heureuse de ce cadeau de princesse. Enfin un compagnon, pense-t-elle.

Au souper, Sophie ne peut terminer son repas, trop heureuse pour la première fois depuis longtemps. Elle aide sa sœur et sa mère à faire la vaisselle et à terminer le ménage de la maison. Tout doit reluire, car demain, c'est le baptême du quatrième enfant, un autre garçon qui s'appellera Denis.

Quand c'est l'heure d'aller se coucher, Sophie amène son petit caniche noir, qu'elle a baptisé Titus. L'animal est couché près d'elle et son excitation l'empêche de fermer l'œil.

Mais, ce qu'elle appréhendait se produit. Les craquements du plancher lui indiquent la progression des pas de son père. Elle reconnaît ces bruits, car chacun résonne dans sa tête et dans son cœur. Il va toucher la poignée de la porte. Il l'ouvre. Que va-t-il exiger d'elle en échange de Titus? Elle sait déjà qu'elle devra payer le prix de ce cadeau. C'est la règle chez les Lajoie.

La porte de la chambre s'ouvre. Elle ferme les yeux pendant que Titus les ouvre. Elle reconnaît les pas, l'odeur et la respiration haletante de son père. À genoux près du lit, il a déjà enlevé son sous-vêtement. Il caresse le chien, puis passe sa main sous les couvertures. Sophie serre les jambes et les fesses de toutes ses forces. Sa

respiration s'étrangle, elle étouffe. Son père tente de la toucher, mais elle recule, entraînant Titus dans ses bras.

– Si tu veux pas que je touche, donne-moi ce chien.

Sans attendre, Stan agrippe sauvagement le chiot inoffensif, qui hurle de douleur et de peur. Il le lance au fond de la chambre.

– Non, papa, ne fais pas ça, ne lui fait pas de mal, je t'en supplie.

Stan ramasse le chiot qui pleure et le place sur le lit, hors d'atteinte. Elle relâche ses bras et tente de reprendre son chien. Des larmes coulent sur ses joues pendant que son père balade déjà une main sous sa jaquette, serrant ses doigts sur les petits mamelons de l'adolescente. Sa respiration devient de plus en plus rapide. Elle retient son souffle, la torture achève, ses pleurs s'étouffent. Que tout se termine au plus vite. Il descend la main sur ses cuisses et la touche par-dessus sa petite culotte.

Sauvée! C'est presque fini. Depuis si longtemps que tout cela dure, elle reconnaît les moindres gestes, les moindres réactions de son père. La respiration de son père lui confirme la fin. Il crache son venin et disparaît pour la nuit. Lorsqu'il quitte la chambre, elle reprend son souffle et cesse de trembler. Il ne reviendra pas cette nuit. Elle caresse Titus pour le rassurer, l'embrasse sur la tête et il s'endort avec elle.

– Non...on...on...on, crie Sophie en se réveillant brusquement. Sa sœur à demi-endormie la regarde avec surprise.

Stan entre dans la chambre en coup de vent.

– Qu'est-ce qu'il y a?

Sophie ne répond pas.

– Rendors-toi, tu as dû faire un mauvais rêve, dit son père en la recouvrant.

Sophie ne veut plus dormir, terrifiée par ce qu'elle a vu dans son cauchemar. Ses nuits sont de plus en plus courtes, elle ne s'endort souvent que lorsque le jour se pointe à l'horizon, au départ de son père pour le travail.

~

À l'école, on a préparé les élèves pour la communion solennelle. « Il faudra vous confesser de tous vos péchés afin de recevoir Dieu dans votre cœur », avait dit monsieur le curé, lors de sa visite préparatoire. Sophie a peur de la confession, elle sait qu'elle devra mentir chaque fois, persuadée que si elle meurt, elle ira droit en enfer. C'est ce que le catéchisme lui a appris.

Depuis un certain temps, durant ses cours, elle lutte désespérément contre le sommeil et cogne des clous sur son pupitre. Son professeur se décide enfin à téléphoner à ses parents.

Après l'école, sa mère l'apostrophe dès qu'elle met les pieds dans la maison.

– Tu vas te coucher après souper, dit la mère. Ta maîtresse a appelé pour se plaindre que tu dormais à l'école. À partir de ce soir, cette saleté de chien va coucher sur le tapis devant la porte, c'est lui qui t'empêche de dormir. Tu m'as compris? ordonne la mère rouge de colère.

– Oui, maman!

– Aide-moi à préparer le souper, ton père va arriver.

– Oui maman, répond Sophie, regardant Titus qui patiemment, attend une caresse de sa part.

Après le repas, Sophie est confinée à sa chambre. Épuisée, elle s'endort aussitôt. Au milieu de la nuit, elle se réveille en sursaut. Craintivement, elle se lève et ouvre la porte sans doute fermée par sa mère pour empêcher Titus de la rejoindre. Dès que l'espace est suffisant, le petit caniche se faufile et saute sur le lit. Bien couché près de l'oreiller, il ferme les yeux et ne bouge plus. Sophie le rejoint et le visage appuyé contre lui, rassurée elle se rendort. Elle sait que deux ou trois jours vont s'écouler avant que son père revienne lui rendre visite. Il ne couche plus avec elles, mais revient à intervalles leur rendre visite. Sera-t-elle plus chanceuse la prochaine fois, peut-être s'en prendra-t-il seulement à Nadia?

Lorsque Stan se lève, il cherche le chien et le retrouve dans le lit des filles. Seul le bout de son nez dépasse des couvertures. Il est satisfait, sa fille aime l'animal de tout son cœur. Il a encore gagné : « elle ne pourra plus se séparer de ce chien » pense-t-il.

Partie trois

Plusieurs années se sont écoulées dans le petit village de Saint-Joseph. Sophie est devenue est très belle jeune fille de quinze ans. Nadia et ses trois frères ont aussi grandi.

L'animal est dorloté plus que de raison par sa jeune maîtresse. Chaque matin, en plus de caresses, il reçoit son toilettage. Il adore se faire gratter le corps par des brosses à poils durs. Le soir au coucher, Titus devient le confident muet de Sophie. Jamais il ne lui fait de mal ou ne lui répond par des paroles blessantes. Il reste paisible, fixant Sophie dans les yeux, comme s'il cherchait à la comprendre. Elle a tant de choses à lui confier, tant d'affection à lui donner.

À la fin de l'année scolaire, Yvonne retire Sophie de l'école. Selon elle, l'adolescente a trop de difficulté à étudier. Elle n'arrivera jamais à rien, contrairement à Nadia qui est toujours première de classe et qui ne s'en laisse imposer par qui que ce soit.

Les deux jeunes filles ont maintenant chacune leur chambre au sous-sol. Stanislas avait effectué les travaux nécessaires dans le seul but de

pouvoir continuer à visiter ses filles, mais individuellement. Il n'a plus à se partager les deux filles en même temps et entend bien se servir d'elles et en profiter davantage. Sophie doit maintenant subir, malgré elle et souvent par la force, l'acte sexuel complet. Nadia y échappe encore. Il ne faut surtout pas que cette dernière puisse voir ce qu'il fait endurer cruellement à sa sœur.

Yvonne avait compris les raisons qui le poussaient à effectuer les réparations. Elle avait faiblement argumenté que l'argent serait peut-être mieux placé dans d'autres réparations ou dans des aménagements plus utiles, mais un simple regard de son mari lui avait vite fait comprendre, qu'elle n'avait pas à donner son opinion lorsqu'il s'agissait des filles.

– Fiche-moi la paix, ça ne te regarde pas. Contente-toi de faire ton ménage et d'élever les garçons. Occupe-toi de tes chaudrons et fiche-moi la paix. Cé moé qui gagne et je dépense comme je veux. Que je n'aie plus à le redire.

– Je disais ça comme ça.

– Laisse faire, rétorque Stan, en décapsulant sa bouteille de bière.

Yvonne était retournée vers l'évier, poursuivant la préparation de son souper, refoulant encore une fois ses larmes. Elle ne doit jamais pleurer devant lui, sinon il prend un malin plaisir à la rabaisser et à s'en moquer. Les choses se sont gâtées encore depuis qu'elle a accouchée du petit dernier, Charles. Il ne couche avec elle que pour une seule raison, éviter que les garçons se rendent compte de ses

agissements. Il la traite comme une esclave. Pour le reste... les filles passent toujours avant elle, ne lui laissant que les coups.

Stan Lajoie boit de plus en plus et sa réputation de robineux est plus qu'établie au village. Quant à ses filles, elles sont des objets que l'on peut prendre et rejeter à volonté. Sa volonté!

Il doit cependant être vigilant, car les garçons sont curieux et il ne veut pas partager son plaisir. Ses filles resteront toujours son exclusivité.

Malgré toutes ses précautions, l'une des visites nocturnes n'a pas échappé à l'œil d'Yvon. Le garçon de onze ans est éveillé pour son âge et recherche les occasions de voir de la chair de femme et assouvir ses pulsions sexuelles.

Depuis qu'il a vu son père entrer dans la chambre de Sophie, il s'en est fait un fantasme, un rêve, un but et une occasion de masturbation, il attend sa chance pour agir. Chaque soir, il tarde à s'endormir pour écouter les bruits qui parviennent du sous-sol.

Finalement, un soir où tout est calme, Yvon s'installe en haut de l'escalier. Il sait que son père s'est endormi dans le fauteuil du salon. Soudain, il entend le plancher craquer, le garçon ne peut retenir un sourire de satisfaction. Il descend au rez-de-chaussée et avance vers l'escalier du sous-sol. De là, il cherche à localiser son père. Une petite lampe est allumée dans la chambre de Nadia et la porte n'est pas entièrement fermée. Il s'approche de l'entrebâillement, mais ne parvient pas à voir ce qu'il s'y passe. Les bruits insolites piquent sa

curiosité. Il ne peut résister à l'envie de se masturber et il éjacule dans un morceau de linge volé dans la cuisine, qu'il cachera soigneusement dans sa chambre. Ayant obtenu son plaisir, il quitte aussitôt les lieux avant d'être surpris par son père. Ce serait la fin pour lui et il le sait. Il remonte aussitôt à sa chambre où Denis dort paisiblement. De retour dans son lit, il n'arrive pas à trouver le sommeil, tourmenté par ses désirs. Il se donne encore une fois du plaisir en revivant pour la énième fois l'occasion où il avait surpris sa mère au sortir du bain.

Les choses n'allaient pas en rester là. Il lui fallait voir, mais surtout toucher l'attirante chair féminine. Sa première victime serait donc, Nadia. Plus jeune, plus faible physiquement, il pourra la forcer plus facilement, mais il lui faut attendre le moment propice, l'absence de ses parents.

Plusieurs semaines s'écoulaient avant que l'occasion ne se présente pour l'adolescent. Un frère de Stan était mort dans un accident de la ferme.

Sophie a été désignée gardienne et doit avoir l'œil sur tous les enfants. Vers neuf heures, Denis et Charles sont couchés alors que Nadia est dans sa chambre. De l'extérieur, Yvon a aperçu de la lumière par la fenêtre du sous-sol, alors que Sophie se berce sur la galerie d'en avant. Il entre prudemment par la porte arrière et descend. Il ne s'est pas trompé, Nadia est bien là et seule. Elle est en pyjama, étendue sur son lit à lire ou à étudier. Il hésite, sa respiration

s'accentue et l'envie sexuelle animale monte en lui. Il avait bien imaginé plusieurs manières d'agir, mis son désir vicieux l'empêche de se concentrer.

– Salut! Qu'est-ce que tu fais? demande Yvon.

– Tu ne vois pas que je lis. Et puis à part ça, tu sais que tu n'as pas le droit de venir ici. Papa t'a interdit d'approcher de nos chambres.

– Je t'ai vu l'autre soir avec papa. J'ai vu ce que tu lui faisais. Qu'est-ce que tu dirais si je racontais à tes amies que tu fais l'amour avec ton père? Hein! Qu'est-ce que tu dirais?

– Papa va te tuer si tu racontes ça. Il t'aime pas d'avance. À ta place, je fermerais ma gueule avec ça. Pis, fiche-moi la paix.

– Si tu penses que ça me fait peur. Si maman savait ça, hein!

– Elle le sait, papa m'a dit qu'elle voulait.

Yvon ne sait plus quel argument employer pour parvenir à ses fins. Il regarde sa sœur et salive comme une bête. Il avance et sans hésiter, exhibe son pénis en érection devant les yeux de sa sœur.

– Tu vas me faire la même chose qu'à papa, sinon tu vas en manger une maudite.

Il montre son poing et le lève au-dessus du visage de sa sœur. De son autre main, il saisit le bras de Nadia et la force à le toucher.

– Arrête, tu me fais mal.

– Fais-le ou...

Pour lui faire comprendre qu'il ne plaisante pas, il lui prend les cheveux et renverse sa tête vers l'arrière. Nadia ne peut résister à la douleur et s'exécute sans qu'il ne lâche prise.

– Arrête de me tirer les cheveux, tu me fais mal, crie Nadia.

Yvon relâche la prise, mais n'abandonne pas complètement.

– Laisse-moi toucher tes tétons, exige-t-il en avançant sa main libre. Sans attendre, il passe sa main dans l'encolure du pyjama et la tripote maladroitement. L'effet se fait sentir rapidement, il parvient à une jouissance et éjacule. Du même coup, il tire violemment les cheveux de sa sœur.

– Nadia, es-tu là? crie Sophie.

Sans hésiter, Yvon plaque sa main sur la bouche de Nadia et à cheval sur elle, lui fait sentir la menace de son poing avant de la relâcher.

– Je suis dans ma chambre, lui répond Nadia.

– Il est bientôt dix heures, tu devrais te laver et te coucher. Papa ne tardera pas à arriver. As-tu vu Yvon?

– Attends, je monte te rejoindre. Sans hésiter, son frère ouvre la petite fenêtre et sort. Avant que Nadia ne soit arrivée sur la galerie, il est déjà debout à côté de Sophie, les mains dans les poches.

– Où est-ce que tu étais? Je t'ai crié, lance Sophie.

– Avec mes amis, je viens d'arriver.

– Va te laver papa s'en vient, le salon funéraire ferme bientôt. Yvon entre dans la maison et pince le bras de Nadia en passant à côté d'elle.

– Aie! crie la jeune fille.

– Yvon, je vais le dire à papa si tu n'arrêtes pas de lui faire mal. Laisse-la tranquille, elle ne t'a rien fait.

Nadia sait très bien que son jeune frère ne la lâchera plus. Maintenant, elle en aura deux à satisfaire.



Sophie est une très jolie adolescente, encore frêle et très renfermée. Elle a maintenant un emploi et doit ramener de l'argent à la maison. L'épicier du village, le père de Claudine, l'a engagée pour faire du ménage, déballer la marchandise et installer les produits sur les tablettes. Eugène Couture est pleinement satisfait de son travail.

Un jour, alors qu'il est seul avec Sophie à l'épicerie, Eugène lui donne une petite claque sur les fesses en passant derrière elle. Complètement paniquée, elle se met à pleurer. Son patron devient très mal à l'aise et s'avance vers elle.

– Eh! Sophie, qu'est-ce qui t'arrive?

– Touchez-moé pas.

– Excuse-moi. Je ne pensais pas que ça te blesserait, je pensais que... Je te demande pardon pour cette familiarité, je ne le ferai plus. Allez, sèche tes yeux et on oublie ça, tu veux bien?

Sophie fait un léger signe de tête. Son patron lui sourit aimablement et s'éloigne. Pour elle, l'incident est clos.

L'épicier n'arrive pas à comprendre pourquoi la jeune fille a eu si peur de lui. Pourtant, ce n'était qu'un geste affectueux. Il discute de l'incident avec son épouse qui le rassure, en lui disant que Sophie est une fille très timide et que son père ne lui a probablement pas donné ce genre d'affection.

Sophie aime son travail. La maison la répugne de plus en plus et elle se sent bien lorsqu'elle en est éloignée. Elle déteste particulièrement la période de temps qui s'écoule entre le repas du soir et le coucher. Son père l'épie sans arrêt. La plupart du temps, elle attend qu'il se couche pour y aller à son tour. Tout en souhaitant qu'il ne vienne pas la rejoindre même si, la plupart du temps, c'est Nadia qui subit.



Stan Lajoie manifeste une brutalité grandissante. Sophie en porte d'ailleurs les marques sur son cuir chevelu. Un soir où elle ne mettait pas assez d'ardeur à lui faire une fellation, il l'avait prise par les cheveux en l'engueulant. Dans un geste imprécis et brutal, il lui a frappé la tête sur le coin de la table de nuit. Une profonde entaille en

résultat sans même qu'il en prenne conscience parce qu'il était trop ivre. Elle avait dû poursuivre en pleurant cet acte dégoûtant au plus haut point, alors que du sang coulait de sa blessure.

Les humiliations et les trahisons que subissent les deux sœurs se poursuivent au vu et au su de leur mère, trop démolie et soumise pour leur venir en aide. Le voulait-elle vraiment?

Nadia a toujours mieux tolérer la perversité de son père. Inconsciemment, elle est aussi détruite psychologiquement que sa sœur. Ses études commencent à en souffrir. De plus en plus fréquemment, elle semble absente d'esprit et son corps est souvent secoué de tremblements.

Un matin, Sophie est réveillée par sa sœur, qui se tient debout à côté d'elle, le visage tuméfié, du sang séché au coin de la bouche, la jaquette déchirée, avec une large tache de sang au niveau du bas-ventre.

– Qu'est-ce qui s'est passé? lui demande Sophie, complètement apeurée.

– À cause de mes règles, j'ai refusé qu'il me touche.

– Il t'a battue?

– Oui, finit par dire Nadia en pleurant.

– Espèce de salaud. Un jour, je vais le tuer.

– Sophie, il m'a tellement fait mal que j'ai cru mourir.

– Je ne veux pas le dire, c'est trop horrible. Nadia cache son visage entre ses mains et pleure.

– Il t'a pénétré?

– Oui... ça faisait mal. Il a placé sa main sur ma bouche, j'étouffais. Pourquoi il nous fait ça, Sophie?

– Parce que nous quand on était petites, on aimait ça être gentille avec lui. Eh bien! Aujourd'hui on en paie le prix et ce n'est pas terminé. On va devoir le supporter encore plusieurs années, jusqu'à sa mort peut-être!

– Pourquoi maman le laisse faire?

– Parce qu'elle est lâche. Son mari se sert de nous pour se vider. Comme ça, elle est tranquille. Je suis certaine qu'elle nous déteste. Elle se fait croire qu'on lui a enlevé son mari et comme ça, elle n'est pas coupable. C'est nous les coupables. Attention, elle est levée. Va te nettoyer. Il ne faut pas qu'elle nous entende.

Sophie hait son père pour ce qu'il fait et déteste sa mère pour ce qu'elle ne fait pas. Nadia, plus renfermée, ne réagit pas de la même manière. Elle se montre plus forte, mais au fond...

Le lendemain et les jours suivants, Nadia reste à la maison, le temps que les marques disparaissent. Personne ne doit savoir.



Yvon a récidivé plusieurs fois avec Nadia, qui doit maintenant composer avec la perversité de son frère qui n'a pas renoncé pour autant à regarder sa sœur Sophie. Il ne cesse de l'observer en catimini et voudrait bien tâter sa poitrine. Quand il s'amuse avec Nadia, il ne se gêne pas pour rire de façon méprisante de ses seins menus et pour faire la comparaison avec ceux de Sophie.

Une nuit, Sophie sent la présence de quelqu'un dans son lit. Une main s'avance et touche sa poitrine par-dessus son pyjama. Elle ouvre les yeux, croyant que c'était son père. Dans la pénombre, elle reconnaît aussitôt la silhouette de son frère. Nadia avait bien essayé de l'avertir, elle ne l'avait pas crue. Elle le repousse brutalement, mais il lui assène un violent coup de poing au ventre, tout en lui fermant la bouche de son autre main.

– Farme-toé ou je frappe encore. Tu vas me faire la même chose qu'au père. Grouille-toé, pis arrête de pleurer.

Sophie n'a pas le choix. Elle en connaît déjà le prix. Elle procède rapidement, croyant se débarrasser de lui. Yvon lui tripote brutalement les seins sans trop se préoccuper de la douleur qu'il lui fait subir. Soudain, il retire la main de Sophie.

– Arrête, tu vas trop vite.

Il arrache les couvertures pour les descendre jusqu'aux genoux de Sophie et sans hésiter, il pénètre la main dans la culotte de son pyjama.

– Mets-la dans ta bouche comme tu fais avec papa. Je sais que tu le fais, je t'ai vue.

Sophie se demande pourquoi elle doit subir toutes ces saletés. Ses deux autres frères vont-ils exiger les mêmes cochonneries? Un liquide âcre coule dans sa bouche. Elle se retire rapidement avec l'envie de vomir et recrache sur son frère.

Mal lui en prit. Il lui serre le cou avec ses deux mains en l'étouffant. Elle ne peut plus respirer.

– Yvon, qu'est-ce que tu fais? crie Nadia qui a été réveillée par le bruit.

Surpris l'adolescent lâche prise et s'empresse de remonter sa culotte. Sophie a peine à respirer, l'air ne passe presque plus dans sa gorge. Recroquevillée sur elle-même, elle cherche à reprendre son souffle.

– Es-tu fou? Tu aurais pu la tuer! reprend Nadia.

– La prochaine fois, vous aurez juste à faire ce que je demande.

Avant de quitter la chambre, Yvon lui a lancé ce message clair, message qu'elle a aussitôt gravé dans sa mémoire.

– Si jamais tu parles à papa ou à maman, je te tue. As-tu compris? D'ailleurs, jamais ils ne te croiraient, tu es bien trop sottre. T'es comme la mère, tu te plains tout le temps.

~

Yvon harcèle Sophie depuis plusieurs mois. Chaque fois qu'il lui rend visite, il la force à satisfaire son appétit vicieux. Costaud comme son père, il n'accepte aucun refus et n'hésite pas à frapper durement quand il n'aime pas.

Chaque fois qu'il vient dans sa chambre, elle repense aux menaces qu'il lui a faites la première fois. Ce souvenir la terrifie et elle succombe malgré elle. Yvon se plaît à la tripoter, à lui mordiller le bout des seins, parfois jusqu'au sang. La plupart du temps, il ne s'en prend qu'à ses seins. Elle pleure et ses larmes encouragent la rage animale et perverse de son frère.

Un soir que ses parents sont absents, Sophie est paniquée en apercevant Yvon accompagné de son frère Denis. Il veut l'initier et lui montrer comment s'amuser avec le corps de sa sœur. Sophie passe une nuit d'enfer. Les deux frères se sont adonnés aux gestes les plus bas et les plus horribles, tout ce que l'homme a de plus vil au fond de lui.

Sophie doit maintenant satisfaire trois hommes pervers qu'elle craint de tout son être à cause de leurs menaces et des coups qu'elle reçoit. Pour eux, elle n'est qu'un torchon qu'ils ont souillé à jamais.

Elle se sent de plus en plus sale à l'intérieur. Chaque fois, elle se lève et va se laver. Ils ont violé son corps à qui mieux mieux, la laissant seule avec ses peurs et ses angoisses. Quand ils en ont fini avec Sophie, c'est Nadia qui sert de guenilles à sperme. Elles peuvent bien

trembler, transpirer, étouffer et pleurer, rien ne les arrête. Ils s'acharnent sur elles comme des chiens enragés sur un os.

Les deux sœurs sont paralysées par la honte et la culpabilité, mais comment arrêter tout ça? Sophie déteste ce corps et ces organes que les hommes recherchent avec tant de fureur, de vulgarité et désire souvent être née homme. Elle se hait et se méprise, allant jusqu'à douter des desseins de Dieu envers elle.

« J'aimerais tant que mon père me donne de l'affection, qu'il s'occupe de moi comme un vrai père! Qu'il me parle doucement, avec compréhension, qu'il m'écoute et me démontre un autre genre d'intérêt, qu'il m'encourage et me console. Je voudrais qu'il caresse mes cheveux, pas mes seins, qu'il me serre contre lui quand j'ai envie de pleurer ma peine! »

Elle vit seule ses peurs, ses craintes et ses nuits cauchemardesques, elle refoule au fond d'elle-même les images d'horreur qui l'envahissent sans relâche. Son cœur détruit est vide et sans rêve, marqué d'innombrables cicatrices des blessures quotidiennes. Souvent, elle désire la mort. Lorsqu'elle s'endort, elle espère ne plus se réveiller pour éviter d'être blessée, abusée et détruite.

Un soir, alors qu'elle a atteint la limite du désespoir, dans la salle de bain, elle ramasse une lame de rasoir oubliée par son père sur le rebord de l'évier. Elle n'aurait qu'à l'appuyer sur son poignet et c'en serait fini pour elle, mais sa peur la fait renoncer. Elle a conservé cette lame plusieurs jours, espérant trouver le courage de se rendre

jusqu'au bout et de quitter cette terre pour une vie meilleure. Sophie fait encore quelques tentatives, mais finalement, c'est sa foi en Dieu qui la sauve. Elle jette la lame, incapable de franchir la barrière qui sépare la vie de la mort.



Les mois et les années passent. Un jour, alors que Sophie est à son travail, un jeune homme se présente à l'épicerie. Son patron est dans l'entrepôt, elle doit donc répondre à ce client. Leurs regards se croisent. Gênée, elle rougit et baisse les yeux. Le garçon lui fait un joli sourire qu'elle lui rend timidement. Son corps se met à trembler. « Attention, se dit-elle, c'est un homme, il veut du cul ». Après mille efforts pour se concentrer, elle parvient à le servir. Il repart discrètement, mais non sans l'avoir dévisagée avec insistance. Elle reste émue par cette troublante rencontre.

Le soir, en quittant le magasin, le jeune homme est assis sur les marches de l'épicerie. Elle passe rapidement près de lui et s'empresse de rentrer chez elle. « Qui est ce garçon? C'est la première fois que je le vois au village. » Apeurée, elle court vers la maison et y arrive à bout de souffle.

Elle entre en coup de vent et se dirige aussitôt vers sa chambre, sans toutefois pouvoir chasser l'image du jeune homme. Son visage est

bon, pas comme celui de son père et de ses frères. Elle est troublée et attirée en même temps.

Deux semaines s'écoulaient sans qu'il ne revienne. Et, un après-midi, lorsqu'il réapparaît, Sophie ressent la même angoisse, le même frisson intérieur que la première fois. Son cœur bat la chamade, ses mains tremblent. « Il est peut-être revenu pour moi », se dit-elle. Lorsqu'il lui adresse la parole, elle entend une voix douce et rassurante qui diminue sa peur de cet homme, alors qu'une chaleur gênante colore son visage qui doit sûrement être aussi rouge que les pommes près d'elle. Elle est incapable de parler et doit s'appuyer au comptoir pour se donner de l'assurance.

– On ne se connaît pas, lui dit-il. Je demeure dans la maison des Dufresne. Mon père vient de l'acheter.

Sophie ne répond pas.

– Tu fais quoi ce soir après ton travail?

– Rien...

– On pourrait se promener un peu, suggère-t-il.

– Je ne sais pas.

– Je m'appelle Pierre. Toi, c'est quoi ton nom?

– Sophie.

– On peut pas dire que t'es jasante.

– Je suis comme ça.

– Bon, si tu veux pas me parler...

Pierre tourne le dos et se dirige vers la porte. Elle tente un geste de la main pour le retenir, mais y renonce. Son cœur se serre. L'espace d'une seconde, elle entrevoit le visage de son père et de ses deux frères au-dessus d'elle. La peur l'envahit et tout son corps se met à trembler. Elle doit vite retrouver son calme. Maladroitement, elle déplace les pommes dans la petite manne d'osier, mais les renverse sur le comptoir.

– Qu'est-ce qui t'arrive, lui demande l'épicier? Laisse faire, je vais les ramasser. Occupe-toi de placer les marchandises que j'ai ramenées d'en bas.

Jamais son patron ne l'a vue dans pareil état. Nerveuse, maladroite, elle échappe tout. Elle voudrait raconter ce qui lui arrive et demander conseil, mais à qui en parler? Elle n'a personne à qui se confier. Peut-être Claudine, sa seule amie! Mais depuis qu'elle fréquente les garçons, elle s'est beaucoup éloignée d'elle. Tout à coup, Sophie prend conscience de sa solitude et de l'isolement autour d'elle. Elle est confinée à ses trois agresseurs et à sa famille.



Dans les semaines qui suivent cet incident, Pierre vient plusieurs fois à l'épicerie. Sophie se montre toujours aussi timide. Pourtant, après ces visites, elle consent à se laisser raccompagner jusqu'à la maison. À

leur arrivée, Yvon et Denis sont sur la galerie. Les deux adolescents la regardent sans rien dire. Pierre n'est pas dérangé par la présence de ces derniers.

Dès qu'ils en ont la chance, les deux garçons vont rejoindre Sophie dans sa chambre.

– Qui c'était ce gars? demande Yvon.

– Un ami, répond sèchement Sophie.

– Si tu penses qu'il va prendre notre place, tu te trompes. On va s'occuper de lui, tu peux me croire. Maintenant, si tu me flattais un peu, j'en ai envie. Pis toé, Denis?

– Ouais, moé aussi.

Sophie a peur de perdre son premier ami de garçon. Elle se soumet encore une fois à leurs exigences, avec l'espoir qu'ils oublieront Pierre. « Je veux le revoir, pense-t-elle, il est gentil! Il n'a pas osé me prendre la main, ni même la frôler. » Ses frères, satisfaits, quittent sa chambre. Elle finit par s'endormir et de plonger dans un magnifique rêve éphémère.

Pendant une semaine interminable, c'est le vide. Pierre ne donne aucun signe de vie. « Qu'est-ce qui lui arrive? Mes salauds de frères l'ont certainement battu sauvagement! » Elle quitte son travail le cœur lourd, mais une agréable surprise l'attend à la maison. Sa mère est occupée à nettoyer une large coupure à la lèvre inférieure de son fils Yvon. Denis lui apprend que son ami Pierre les a sauvagement

battus. Elle surveille la scène du coin de l'œil en réchauffant son souper. « C'est bien fait pour eux », se dit-elle. Elle ressent une douce satisfaction. Pour la première fois, quelqu'un a pris sa défense.

– Qu'est-ce que c'est cette histoire de chum? s'enquiert sa mère.

– Cé pas mon chum, se défend rapidement Sophie.

– Que j'te voueille pas avec un garçon, sinon tu vas avoir affaire à ton père!

– J'ai rien fait, maman. Il est juste venu une seule fois me reconduire devant la maison.

– J'veux rien savoir. Pis si j'entends des racontars sur toé, tu vas le payer.



La raclée de ses frères a suffi pour que Sophie ait la paix durant quelques jours. Un vendredi, alors qu'elle rentre comme d'habitude à la maison, Pierre surgit tout à coup devant elle. Elle laisse échapper un petit cri de surprise, accompagné d'un sourire timide. Il sourit à son tour, encouragé par cette réaction.

– Bonjour Sophie, comment vas-tu?

– Je ne peux pas te parler, mes frères ne veulent pas.

– Tes frères ne me font pas peur. De toute manière, j'en ai dompté un et je peux dompter celui qui sé sauvé.

– Je ne veux pas savoir ce que tu as fait.

– Bon! Comme tu voudras. Cé lui qui m'a attaqué.

Ils font un long bout de chemin ensemble et Pierre est le seul à parler.

– T'as l'air d'avoir peur de moé, lui dit-il, intrigué par le silence de la jeune fille.

– J'ai peur. Ma mère dit que je suis trop jeune pour sortir avec un garçon.

– Quel âge tu as?

– Dix-sept...

– T'as pensé à ce que tu veux faire plus tard?

– Non, je suis encore trop jeune.

– Veux-tu qu'on se revoie de temps en temps?

– Je sais pas, j'ai peur.

– Bon, quand tu le sauras, je t'ai écrit mon numéro de téléphone sur ce papier. T'auras qu'à me téléphoner.

– Tu travailles par icite?

– Non, je suis apprenti électricien en ville. C'est un travail passionnant.

– Je ne connais pas ça.

– Ah non!

Aussitôt intéressé, Pierre pour l'épater lui explique son travail. Il parle de ses cours, précisant toutefois qu'il lui reste moins d'une année d'étude à compléter.

– Bon, c'est plaisant, mais je dois rentrer, sinon maman va me chicaner.

– OK! Téléphone-moi.

Sophie rentre, heureuse d'avoir revu Pierre, sans pouvoir expliquer avec des mots ce qu'elle ressent. En sa présence, plus rien n'est pareil. Pourtant, c'est un homme et jusqu'à maintenant, les hommes ont abusé et souillé son corps, cette saleté de corps.

Dans son lit, incapable de trouver le sommeil, elle réfléchit. Comment dormir quand on est harcelé par la peur? Ses yeux sont lourds, mais elle lutte pour les garder ouverts. Depuis sa plus tendre enfance, aussi loin qu'elle se souvienne, la peur lui tord les tripes et amplifie sa douleur. Elle a tellement serré les fesses et ses cuisses qu'elle a toujours refoulé ses besoins naturels. Chaque fois qu'elle est assise sur la toilette, elle a des serremments au bas du ventre qui l'empêchent de faire ses sels et même d'uriner. Elle doit se placer une main sur la bouche pour ne pas hurler sa douleur. Elle préfère attendre la nuit, quand tout le monde dort, parce que le jour, quelqu'un pourrait ouvrir la porte et la surprendre.

« Maman, dis-moi pourquoi je dois souffrir autant? Maman, dis-le-moi? » Mais les réponses ne viennent pas. Elles ne viendront jamais d'ailleurs. Sa mère ne l'a jamais aidée. Elle l'a livré pieds et poings

liés à son mari. Elle se souvient encore de la conversation avec Claudine qui lui avait raconté sa première aventure sexuelle...

– C'est la première fois que cette chose-là t'arrive?

– Oui, avait répondu Claudine. Tu penses ! Je ne connaissais pas ça avant. Maman ne m'en avait jamais parlé.

Sophie ne peut retenir une autre question...

– Et... C'était comment?

– Absolument agréable. Je n'aurais jamais imaginé qu'un homme était fait comme ça. J'en avais vu dans le dictionnaire, mais pas plus, renchérit-elle.

Sophie baisse la tête en entendant cette réponse. Claudine n'a donc jamais subi des relations sexuelles avec son père ou avec ses frères? Sophie avait toujours pensé que c'était chose courante dans toutes les familles. Son sentiment de culpabilité l'avait davantage envahi.

Et à partir de cette confidence, le conflit mère-fille continua de s'aggraver. Sophie est convaincue que sa mère avait le pouvoir de faire cesser ces souffrances, mais qu'elle n'en avait rien fait.

Révoltée, Sophie provoque sa mère et lui rejette sa colère en plein visage. Elle en récolte des coups, toujours des coups. Et sa haine grandit, même si elle voudrait pouvoir l'aimer. L'Église lui a enseigné qu'elle doit aimer et respecter ses parents. C'est la loi de Dieu. « Les enfants doivent leur vie à leurs parents qui les ont conçus avec la permission de Dieu dans l'amour d'un couple. » Cette phrase est bien

ancrée dans sa mémoire, comme une loi impossible à transgresser, avec l'obligation de les respecter, sinon elle perdrait son âme. Pourquoi j'aime encore mes parents, malgré la haine que j'éprouve envers eux? Comment l'amour d'un enfant peut-il résister à toute cette haine qui déchire son cœur? Est-ce que je sortirai un jour du trou dans lequel on m'a jeté, ou si je resterai une éternelle prisonnière? Les murs de ma prison sont trop hauts pour être franchis.

Dans son lit, recouverte jusqu'au cou, les poings serrés, le visage en larmes, les questions se bousculent dans sa tête. Elle pense en devenir folle.

Un bruit! Elle se crispe aussitôt. Non, elle ne veut plus que personne ne vienne.

Plusieurs heures s'écoulent encore à penser. Épuisée, elle finit par s'endormir, mais se réveille en sursaut, allume la lampe de chevet, regarde partout, referme la lumière et se rendort.

Titus ne la protège pas, il est trop petit. Il est comme sa maîtresse, nerveux, peureux. Il s'écrase au moindre haussement de ton. Les autres membres de la famille le trouvent embarrassant, le bousculent et le brutalisent. Il se réfugie toujours sur Sophie pour être protégé.

~

Le samedi suivant, Sophie se promène dans le petit parc du village où plusieurs personnes profitent des rayons du soleil. Elle se sent en sécurité. Ici, rien ne peut lui arriver. Assise à même le sol au pied d'un arbre, Titus à ses côtés, elle observe quelques canards à la fois gracieux et élégants qui tracent des dessins sur l'eau. Elle s'amuse de leurs moindres mouvements et envie surtout leur liberté. Les petits suivent leur mère à la trace, elle s'occupe d'eux au moindre danger. Sans répit, elle les surveille, les protège et les aime, tout ce que Sophie n'a jamais eu. En les observant, des larmes coulent sur ses joues, toutes ces attentions lui ont tellement manqué et lui manquent encore.

Les oiseaux et les écureuils la fascinent aussi. Elle envie les écureuils pour leur souplesse et l'agilité à courir sur le sol et sur les branches des arbres. Ils ramassent leur nourriture et s'empressent d'aller la remettre à leurs petits dissimulés, bien à l'abri dans les arbres. Elle les suit d'arbre en arbre, épatée par les hautes voltiges qu'ils exécutent avec tant de facilité, profitant pleinement de ce que la nature leur a donné. Sophie voudrait pouvoir s'extérioriser et mettre en valeur ses propres possibilités, parvenir un jour à ne vivre que pour elle.

Elle admire les fleurs et les abeilles qui butinent autour. Certains promeneurs en arrachent quelques-unes, uniquement pour les sentir, au lieu de se pencher, puis les jettent au sol où elles seront piétinées par d'autres passants inconscients de cette nature. Chaque fois qu'elle observe cette scène, c'est un peu comme si on lui arrachait à chaque

fois une partie d'elle. Elle transpose ces blessures de la nature sur elle-même. Chaque fois que son père ou ses frères abusent d'elle, une partie d'elle-même se détruit, on lui arrache sa vie, morceau par morceau. Son cœur est divisé en deux parties. L'une renferme la haine, l'autre l'amour. Comme une fleur, on se sert d'elle et on la rejette, on la piétine sans se préoccuper de son agonie. On la prend pour satisfaire ses plaisirs, abusant de sa beauté et de son parfum, pour finalement la laisser choir et la fouler aux pieds. « Pourquoi ne me laisse-t-on pas vivre ma vie? »

Un bruit la tire de sa triste solitude...

– Alors, t'as pas osé me téléphoner? demande soudainement une voix derrière elle.

Sophie sursaute et s'essuie rapidement les yeux.

– Non! Je n'en vaut pas la peine, je ne voulais pas te déranger.

– Tu n'as donc pas compris? Si je t'ai donné mon numéro, c'est que je m'attendais à ce que tu me téléphone. Au moins, ça aurait démontré que tu t'intéressais un peu à moi.

– Non, dis pas ça. Je m'intéresse à toi, mais...

– Mais quoi?

– J'ai peur... de toi.

– Je ne comprends pas. Peux-tu m'expliquer?

– C'est que...

- Laisse faire... si tu veux pas m'en parler, tu es libre.
 - Ça te fâche pas?
 - Pourquoi je me fâcherais? Regarde, j'ai quelque chose pour toi. J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Tiens.
 - Je ne peux pas...
 - Tu me dépasses, Sophie. Je veux simplement t'offrir ce petit cadeau en souvenir, c'est tout.
 - Es-tu certain que tu n'as rien à me demander en retour? Quand les hommes offrent un cadeau, c'est qu'ils veulent quelque chose.
 - Je te le jure, je ne veux rien d'autre que tu fasses attention à moi un tout petit peu. Prends-le, ça me fait plaisir.
 - Bon, si tu me demandes rien en retour, je veux bien.
- Sophie ouvre la petite boîte en carton rose et reste bouche bée. Elle y trouve une chaînette en or à laquelle est attaché un minuscule cœur sur lequel le nom de Pierre est gravé derrière. Bouleversée, mal à l'aise, elle le regarde, ne sachant quoi dire.
- Merci, c'est gentil. C'est le premier vrai cadeau que je reçois...
 - Approche, je vais t'aider à...
 - Non, s'objecte aussitôt Sophie en reculant de quelques pas, soudain méfiante et nerveuse.
 - T'as pas à avoir peur, Sophie.
 - J'aime mieux l'attacher seule. Je ne veux pas qu'on me touche.

– Je ne voulais pas te toucher. Je voulais simplement t'aider.

– Voilà, c'est fait. Je suis très heureuse, tu sais. Merci!

– Si on se promenait un peu...

– OK!

– Le jeune couple marche lentement dans le parc, longeant les allées tracées à même la pelouse foulée par les promeneurs. Pierre parle de son travail, des problèmes qu'il y rencontre, mais qu'il parvient toujours à solutionner. Il achètera bientôt une automobile, dès qu'il aura suffisamment d'argent.

Sophie se contente de l'écouter. Que peut-elle lui raconter de sa vie? Elle n'a pas eu de vraie vie, ni de rêve, ni même d'agréables souvenirs.

Il lui raconte aussi qu'il rêve de se marier et d'avoir des enfants. En entendant ces paroles, Sophie est troublée, envahie d'un profond chagrin. Elle se sent si sale et indigne pour Pierre.

« Je vais le perdre. Jamais je ne mettrai un enfant au monde. Dieu ne me le permettra pas. Jamais un enfant naîtra de mon ventre et ne vivra ce que j'ai vécu. Je refuse d'engendrer la haine. »

Pierre continue à parler. Finalement, il lui avoue qu'il aimerait bien partager sa vie avec elle... comme s'il avait entendu ses pensées.

– Aimerais-tu avoir des enfants? demande-t-il à Sophie.

– Pourquoi tu me demandes ça?

– Ben! Toutes les femmes veulent avoir des enfants. Moi, j'aimerais bien que ma femme en ait.

– Moi je n'en veux pas. De toute façon, je peux pas en avoir.

– Pourquoi tu dis ça? Tu peux pas le savoir.

– Puisque je te dis que je ne peux pas avoir d'enfant. Pourquoi tu ne me crois pas? crie-t-elle en s'enfuyant à toutes jambes.

Pierre reste planté là, sans réagir. « Pourquoi est-elle fâchée contre moi? » se dit-il. Pendant qu'il cherche une réponse, Sophie est déjà loin. Elle rentre chez elle, descend à sa chambre et se jette sur son lit en pleurant toutes les larmes de son corps.

Elle a tellement pleuré que sa tête veut éclater. Elle voudrait Pierre auprès d'elle et se confier à lui, mais personne ne doit savoir les secrets de la famille. Elle ne s'appartient pas.



Malheureusement, Sophie est encore le jouet de son père et de ses frères, mais l'alcoolisme de Stan a diminué son appétit sexuel. Comme elle refuse de participer, il se masturbe sur elle, les fois qu'il peut atteindre l'érection. Le diabète lui a coupé bien des envies. Il tente parfois de la pénétrer, mais il n'y parvient pas toujours, rejetant la faute sur le manque d'intérêt de Sophie à le servir. Chaque fois qu'il abuse d'elle, elle ne peut s'empêcher de se rendre aussitôt à la salle de bain pour vomir sa honte et sa haine. Dégoutée par cette

saleté, obsédée par la propreté, elle se lave avec insistance tous les endroits souillés. Si elle le pouvait, elle ferait pénétrer ses mains jusque dans ses entrailles pour en extirper la saloperie laissée dans son corps par ses agresseurs. Chaque fois qu'elle se lave, elle insiste tellement, qu'elle en a mal durant des jours.

Un soir, Nadia vient rejoindre Sophie dans sa chambre.

– Est-ce que je peux te parler?

– Pourquoi pas.

– J'ai quelque chose à te demander.

– Je t'écoute...

– Sophie, sais-tu pourquoi papa et nos frères nous font ça?

– Ma chère petite sœur, j'aimerais tellement ça pouvoir te le dire, mais je n'ai pas encore trouvé de réponse. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'on est les seules à subir ça.

– Je n'en peux plus. Hier, Yvon et Denis sont venus tous les deux. Quand j'ai refusé de leur obéir, ils m'ont frappé à coups de poing. Regarde. J'ai des marques sur la poitrine, sur le ventre et sur les bras.

Joignant le geste à la parole, Nadia ouvre son pyjama et montre les traces bleutées sur son corps marqué à plusieurs endroits. Denis a poussé la cruauté jusqu'à lui appliquer une cigarette sur le bout d'un sein.

– Qu'est-ce qu'il faut que je fasse? J'en veux pu de ça.

- Je ne le sais pas, ma pauvre Nadia.
- Si on en parlait à maman?
- Ne fais jamais ça. Elle va faire une telle colère que tu vas recevoir une raclée comme jamais t'en a eu. Elle va te faire retirer tes paroles de force. Tu ne t'es jamais rendu compte de sa complicité?
- Pourquoi? Elle est notre mère après tout. Comment une mère peut-elle être aussi cruelle envers ses enfants? Je ne veux plus qu'ils me touchent, j'ai peur. Ils me font mal.
- Je ne sais pas quoi te dire. Moi, j'ai essayé de résister et ils m'ont frappé aussi. Depuis quelque temps, c'est moins fréquent, mais c'est encore trop. Un jour, je quitterai la maison et ce sera terminé. Je me marierai peut-être, mais je n'aurai pas d'enfant.
- Pourquoi tu disais que c'est juste à nous que ça, arrive?
- Parce que j'ai écouté mes amies et aucune ne parlait de ça, elles aimaient le sexe. Et, si tu regardes les autres familles, il y a juste chez nous que les enfants se font battre comme ça.
- Tu sais Sophie, je regrette tout ce que je t'ai fait depuis qu'on était petite. Je n'ai jamais été vraiment une sœur pour toi. Je sais que tu as été battue plus souvent qu'à ton tour à cause de moi.
- Ça ne fait rien Nadia, c'est oublié. Tu voulais que papa s'occupe de toi et c'était normal. Tu ne connaissais pas le danger qui te guettait alors que moi...
- Tu crois que toutes les deux, on peut leur faire face?

- Non, ils vont nous tuer...
- Tu penses qu'ils iraient jusque-là?
- Souviens-toi de ce que Denis m'a fait quand tu m'as sauvé au moment où il m'étouffait.
- Mon Dieu! Qu'est-ce qu'on va devenir?
- Je ne sais pas. Je suis incapable de t'aider même si je le voulais.
- J'ai tellement peur la nuit quand j'entends craquer les marches de l'escalier. À chaque fois que j'entends craquer les marches le soir, j'espère que c'est dans ta chambre qu'ils vont aller, mais, le plus souvent, c'est sur moi qu'ils tombent et qu'ils viennent se soulager. J'en peux plus, Sophie...
- Pauvre petite sœur, j'ai essayé de te protéger quand nous étions jeunes, mais tu as refusé mon aide. Tu voulais posséder papa pour avoir des gâteries. Tu sais, nous sommes toutes les deux à plaindre.
- C'est vrai que je voulais les cadeaux, mais je ne savais pas pourquoi. J'étais jalouse de l'attention qu'il te portait, les petits sacs de bonbons, Titus, et tout. Si j'avais su tout le mal qu'il voulait me faire...
- Au début, j'aimais ça me faire gâter par papa, tout comme toi. J'avais du plaisir à rendre maman jalouse. Lorsqu'il est allé plus loin, il était trop tard. Comme toi, je paie très cher et je ne sais pas comment m'en sortir. Je ne dors presque plus, je suis nerveuse et

angoissée, presque folle parfois. Je n'ai confiance en personne, même pas maman. Elle nous a abandonné.

– Moi, je ne lui en veux pas, reprend Nadia. J'ai tellement souvent vu papa la battre, que j'aurais voulu qu'il me frappe à sa place. Comme nous, elle a vécu un enfer. C'est papa le coupable, c'est lui qui abuse de nous. C'est lui qui couche avec nous et nous tripote. C'est à cause de lui que Denis et Yvon font la même chose. Je le déteste. C'est lui le grand coupable.

– Je ne pense pas comme toi, dit Sophie. C'était à maman de nous protéger et elle ne l'a pas fait. Je lui en veux terriblement pour ça. Au fond de moi, il se livre une lutte difficile. Je l'aime et je la déteste en même temps. Parfois, je voudrais la voir mourir pour cette lâcheté.

– Arrête Sophie! Je ne veux pas que tu dises ça de maman. Je suis certaine qu'elle nous aime. Elle pense qu'on lui a volé son mari. C'est uniquement pour ça qu'elle semble nous détester, mais pas nous haïr, tu te trompes.

– J'en doute. Tu vois où j'en suis, je doute de l'amour de maman et de papa. Pendant toutes ces années, papa nous a montées l'une contre l'autre pour mieux nous posséder. Le salaud! Pour ce qui est de mes frères, je les déteste pour les tuer. J'en ai assez de toute cette horreur. C'est toute la famille que je voudrais voir mourir, mais...

– Qu'est-ce que tu vas faire? demande Nadia.

– Je ne sais pas, peut-être...

– J'espère que tu penses pas à te suicider... Abandonne-moi pas, laisse-moi pas toute seule avec eux. T'as pas le droit, Sophie je suis ta petite sœur.

– J'ai déjà essayé de me tuer, mais j'ai hérité de la lâcheté de mon père et de ma mère. Je n'ai pas pu aller jusqu'au bout.

– Ouf! Tu m'as fait peur.

– Non, inquiète-toi pas. J'ai repris le dessus maintenant. On aurait dû se parler plus souvent, mais il y avait une barrière entre nous, un mur de jalousie impossible à franchir.

– Moi aussi, j'aurais voulu te parler. J'avais peur de ta réaction, je croyais que tu me détestais. Je t'aime beaucoup, Sophie, même si je t'ai donné l'impression du contraire. Tu te rends compte? C'est la première fois qu'on parle ensemble toute les deux.

– Moi aussi, je t'aime Nadia. Pardonne-moi, mais je ne peux pas t'aider. J'arrive à peine à m'aider moi-même.



Dans les mois qui suivent, malgré son attachement pour Pierre, Sophie réalise que sa relation ne la mène nulle part. Elle doit prendre une décision et fuit aussi loin qu'elle le peut.

Depuis quelque temps, elle avait amassé de l'argent qu'elle cachait dans la cave. Elle a bien réfléchi, c'est maintenant ou jamais qu'elle

doit partir. Elle sort la petite valise jetée aux vidanges par une voisine et qu'elle avait récupérée en cachette de sa mère. Elle y place quelques vêtements et prend son argent. Elle serre Titus contre elle et dépose un baiser sur sa tête. Tendrement, pour la dernière fois, elle le couche sous ses draps, la tête appuyée sur son oreiller. En pleurant, elle ferme la porte de la chambre pour éviter qu'il ne la suive. S'il se met à aboyer, il va réveiller toute la maisonnée. L'aube se pointe à l'horizon. Elle doit partir avant que ne sonne le cadran de son père. Elle monte à la cuisine et pose sur la table une enveloppe contenant une courte lettre pour sa mère.

Avec précaution, elle referme la porte de la maison derrière elle. Enfin, elle quitte cette famille qu'elle haït de tout son être! Pour elle, le seul moyen de survivre est de laisser derrière elle toutes les souffrances, les peines et les saloperies accumulées au cours de sa jeune vie.

Sophie n'a pu s'empêcher de placer une photo de ses parents avec Nadia dans sa petite valise. En passant devant la maison où habite Pierre, elle dépose une enveloppe dans la boîte aux lettres près de la clôture.

Partie quatre

Sophie marche depuis plus d'une heure lorsqu'une voiture s'arrête à sa hauteur.

– Il est bien tôt jeune fille pour faire une promenade. Où vas-tu comme ça, demande une femme après avoir baissée la vitre de la portière?

– Je... je vais à la gare de Saint-Marcel.

– Monte, je vais t'y conduire, dit l'homme. Tu ne peux quand même pas aller jusque-là à pied.

Sophie s'empresse de monter dans la voiture.

– Alors, tu pars en voyage?

– Oui, je me rends chez ma tante à Québec. La voiture papa n'a pas démarré.

Moins de dix minutes plus tard, l'automobile s'arrête devant la gare d'autobus.

– Merci madame, vous êtes gentille, dit Sophie en refermant la portière sans oublier de reprendre sa valise.

Elle achète un billet aller-simple pour Québec. Elle devra attendre près d'une heure avant le premier départ. Installée sur l'un des trois bancs extérieurs, elle scrute l'horizon. Inquiète et nerveuse, elle écoute tous les bruits, craignant voir surgir son père.

L'autobus presque vide quitte le village de Saint-Marcel, emportant avec lui une jeune fille déchirée par la douleur et la peine. Au cours du voyage, elle songe aux confidences de sa jeune sœur et regrette de l'avoir abandonnée.

Assise seule sur la banquette, elle regarde s'éloigner son passé. Vêtue comme une enfant pauvre, sous son petit manteau de gabardine bleu, elle porte une robe de coton jaune imprimée, celle qu'elle réservait pour les dimanches, des souliers de toile blanche sans talon et des bas courts de couleur jaune agencés à sa robe. Elle a attaché ses longs cheveux qui descendent jusqu'aux hanches en une tresse serrée retenue par un élastique et une petite barrette jaune et blanche. Elle aime le jaune, ça la calme. Pour elle, c'est une couleur de paix et de tendresse.

Le paysage défile par la vitre sale de l'autobus qui a parcouru des chemins de gravier. Elle pense à son parc...et à Pierre.

Au début de l'été, elle y avait sans se lasser, observé des milliers de pissenlits qui fleurissaient. Elle y passait tout son temps libre, parfois même sous la pluie, dans son oasis de paix. Elle prenait toujours

place sur le même banc, sous le même arbre, revivant ainsi sa douleur passée, présente et à venir.

Elle se parlait souvent à haute voix en essayant de se convaincre de ne plus supporter ces souffrances et son chagrin. Pour elle, le bonheur ne pouvait exister et n'existerait jamais. Elle percevait son avenir comme une nuit sans étoiles.

Ce parc est l'endroit où Pierre lui donna son premier vrai cadeau sans demander en retour. Ce qu'elle ressent pour lui l'effraie. Elle refuse de s'engager avec lui et se sent coupable. Et comme dans un mirage, elle revoit son visage rassurant et paisible. « J'aurais dû lui dire ce qui se cache dans mon cœur ».

Son parc gardera à jamais ses secrets, sa mare aux canards, les oiseaux qui venaient y tremper leur bec, nettoyer leur plumage, gazouiller leurs doux chants à ses oreilles. Les branches de son arbre préféré enveloppent de douceur, de tendresse et d'amour toute cette affection qu'elle a tant désirée. Ce parc était son seul ami, jamais il ne trahira ses secrets, ses larmes et ses rêves.

À quelques occasions, des gens qui passaient disaient à voix basse : « C'est la fille de Stan le robineux, une arriérée mentale ». Comme elle aurait voulu leur crier sa souffrance, mais les mots qui se formaient dans sa tête restaient coincés dans sa gorge, étouffés par la gêne et la peur, ses sentiments et ses émotions étaient réprimés et bâillonnés. Elle ne parlait qu'avec elle-même, avec sa solitude. La méchanceté vécue dans sa famille l'avait plongée et enfermée dans sa terreur. Les

coups reçus au cœur et au corps lui avaient lié la langue, ne lui laissant ni le droit de se plaindre, ni le droit de se défendre.

Elle n'était qu'un objet de plaisir qu'on rejette après usage. On se servait d'elle et on l'abandonnait. Personne ne réparait ses blessures.



Les arbres défilent toujours par la petite fenêtre de l'autobus, la ramenant sans cesse à son parc, là où elle avait pris la décision de quitter ses parents et de s'enfuir.

Elle rêve d'être un oiseau et de s'envoler de tous ses tourments ou d'être un arbre grand et fort pour résister aux tempêtes de la vie.

« Pierre a-t-il déjà lu ma lettre? » Elle porte rapidement la main à son cou. « Ma chaînette! Ouf! Elle est là. » Des larmes montent à ses yeux. Elle sent lâche de n'avoir pas eu le courage de lui parler de son départ. Elle a fui en le laissant seul.

Elle avait pourtant eu l'occasion de lui en parler. Le jour où elle avait pris sa décision, il l'avait rejointe au parc. Elle aurait voulu tout lui raconter, lui dire qu'elle devait fuir, mais son père lui interdisait de trahir le secret de la famille. Ce soir-là, lorsqu'il avait touché sa main pour la première fois, elle avait failli flancher. Il caressait le bout de ses doigts, il les trouvait beaux. Pourtant, par peur, elle lui avait retiré. Aurait-il voulu aller plus loin? Non, pas Pierre, il est tellement

doux, tellement respectueux. Trop tard, elle avait rompu le charme. Il ne devait pas toucher une main qui servait à faire le mal, le péché.

Son cœur bat à se rompre, elle transpire, comme si le mal lui sortait par les pores de la peau. Elle cache sa main en la recouvrant de l'autre, comme pour protéger la douceur de Pierre... beau, fier, rêveur, fort et solide... Mais c'est un homme.

Parfois, lorsqu'ils marchaient dans le parc, enveloppés de silence, il feignait une maladresse et la frôlait. Ces images étaient enfouies bien à l'abri dans son cœur de peur qu'elles ne soient corrompues.

Un soir, il lui avait demandé pourquoi son visage était toujours triste. Incapable de lui répondre, elle s'était contentée d'un petit sourire. C'était lors de leur huitième rencontre, quelques semaines après qu'il eut tabassé son frère Yvon. Elle aurait voulu tout lui dire, se confier, mais les hommes ne comprennent pas. Une seule chose les intéresse, le sexe.

Une nuit, elle avait rêvé qu'elle lui racontait tout. Il avait ri aux éclats, se moquant d'elle, lui courant après pour assouvir ses besoins sexuels. Acculée à un mur infranchissable, elle voyait ses mains d'homme déchirer ses vêtements. Elle s'était réveillée en sueur, bouleversée. Elle s'était mise à pleurer. Titus la regardait d'un air penaud. Elle n'avait pas fermé l'œil du reste de la nuit. En se promenant dans le village, elle avait essayé de localiser ce mur infranchissable, sans jamais y parvenir.

Parfois, elle rêvait qu'il s'enfuyait avant elle, qu'il l'enlevait pour la protéger! Mais quelques instants plus tard, il l'abandonnait sur la route et filait à vive allure en riant aux éclats.

L'autobus ralentit et circule maintenant dans la ville de Québec. L'euphorie la gagne en apercevant les immeubles collés les uns contre les autres. La joie fait rapidement place à la peur, ses tripes se tordent, provoquant de violentes douleurs au ventre. « Qu'est-ce qui va m'arriver? Où vais-je aller? » N'ayant jamais quitté son village, elle sent seule et complètement perdue.

Dans la gare du boulevard Charest, le monde fourmille autour d'elle. Elle hésite un instant, se demandant si elle doit retourner à la maison. Une voix insistante l'invite à s'éloigner de l'enfer, des abus et des humiliations, de cet endroit maudit où elle a perdu toute dignité, toute personnalité, où on a fait d'elle un torchon, une loque humaine.

Les voyageurs se dirigent au guichet. Elle les suit. Ses jambes tremblent, ses émotions l'étouffent. Lorsque son tour arrive, elle réussit à articuler faiblement... Montréal...

– Aller et retour? demande le préposé.

– Aller...

Elle veut aller le plus loin possible pour que ses bourreaux ne puissent la retrouver. De toute façon, personne ne la regrettera, peut-être sa sœur... Le doute et le regret l'envahissent à nouveau.

Assise sur un banc à l'intérieur de la gare, elle tourne entre ses doigts humides le billet qui la conduira vers la liberté. Elle regarde sa petite valise défraîchie, grattant le ruban gommé qu'elle y avait collé pour dissimuler une déchirure. Près d'elle, un homme fume sa pipe. L'odeur lui rappelle son père. Elle se lève et cherche un autre endroit. Ses mains tremblent de peur. Elle regarde la porte à plusieurs reprises.

« À l'heure qu'il est, ma mère a sûrement trouvé ma lettre. Pierre aussi. Qu'est-ce qu'il va penser de moi en la lisant? » Elle hésite encore lorsqu'on annonce le départ pour Montréal. Les voyageurs se lèvent et avec eux, elle se dirige vers la porte. Elle continue d'avancer dans la foule et franchit les portes en se laissant porter par la masse de gens qui l'entoure. Elle s'immobilise un instant devant les trois marches de l'autobus en se disant, « Je dois y aller, je dois y aller. »

Elle finit par monter en tenant précieusement sa petite valise. La porte se referme derrière elle. Ne pouvant plus reculer, elle prend un siège pendant que le véhicule se met en marche.

Elle colle son nez à la fenêtre et regarde les gens dans la rue. Les automobiles circulent dans un sens comme dans l'autre. Elle se laisse griser par tout ce va-et-vient et l'émerveillement l'emporte sur sa peur.

L'autobus franchit le gros pont de Québec qui surplombe le fleuve Saint-Laurent en direction de Montréal. « Qu'est-ce qui va m'arriver dans cette grande ville? Je ne sais même pas où j'irai ». Elle se sent

seule. Son visage reste rivé à la vitre tout au long du parcours. Tout est si beau qu'elle en oublie presque la raison de son départ.

Quand l'autobus s'immobilise finalement à la gare, elle descend nerveusement, transportant avec elle sa petite valise.



Au cours de la journée et pendant la nuit, elle marche dans les rues, trop timide pour entrer quelque part pour demander une chambre. De toute manière, elle n'a pas sommeil, elle a trop de choses à voir.

Affamée, épuisée, elle s'arrête devant un petit restaurant. Il est cinq heures trente du matin et les clients commencent à y entrer. Elle décide d'en faire autant. Timidement, elle prend place à une table, observant et écoutant les autres pour ne pas paraître trop idiote lorsque viendra son tour. Quelques minutes s'écoulent avant que la serveuse ne vienne prendre sa commande.

- Alors, qu'est-ce que je vous sers?
- Un café, un plat de gruau avec cassonade et un peu de lait.
- Ce sera tout?
- Peut-être deux toasts...
- Vous en voulez ou vous en voulez pas?
- Ben oui! Deux toasts.

Le restaurant est déjà rempli de clients, tous aussi pressés les uns que les autres. La serveuse se démène en criant les commandes à un gros homme qui transpire dans la cuisine. Plusieurs clients semblent se connaître, se saluant de la main, d'un signe de la tête ou d'un sourire. D'autres discutent entre eux. Personne ne se soucie d'elle.

Sophie avale son déjeuner à la vitesse de l'éclair. Elle termine son café en souriant à tous ceux qui la regardent. Pendant les deux heures qui suivent, il y circule autant de monde que dans son village pendant une semaine.

Un certain calme revient, laissant un répit à la serveuse dont les cheveux mouillés par la sueur frisent sur son front. Elle s'éponge du revers de la main avant que les gouttelettes ne coulent dans ses yeux. Cette femme au visage fatigué a probablement le même âge que sa mère.

– Alors jeune fille, encore un peu de café?

– S'il vous plaît, madame.

– C'est comme ça tous les matins. Ils vont me rendre folle, si je ne trouve pas quelqu'un pour nous aider. Avec toute cette vaisselle à laver, le cœur me manque.

Sophie se contente de sourire.

– Excusez-moi, on me fait signe.

Sophie a bien entendu ce qu'on vient de lui dire. Elle pourrait occuper ce travail et gagner suffisamment d'argent pour ne pas

entamer ses faibles économies. Elle se lève en transportant sa petite valise jusqu'au comptoir afin de régler la facture de son repas.

– Saleté de vaisselle, lance le cuisinier, l'air dégouté.

– Ce sera quatre-vingt-cinq sous, dit la serveuse.

Sophie se tourne pour fouiller dans son porte-monnaie et dépose la somme demandée dans la main de la serveuse.

– Vous êtes en voyage? demande la femme.

– Non, j'arrive à Montréal pour y demeurer.

– Vous êtes bien jeune pour voyager seule. Ah! Je vois, vous avez fui, n'est-ce pas?

– Non, madame. Mes parents... sont... morts.

– Pauvre enfant. Comment vas-tu pouvoir vivre dans cette ville de fous?

– Je... je ne sais pas encore.

– Tourne-toi et regarde juste en face. C'est à nous autres cet immeuble et on y a justement une chambre à louer. Rien de luxueux, mais au moins, tu ne dormiras pas dehors. Tu vois, juste là.

– Combien vous...

– Écoute. Tu as sans doute besoin de travailler, à moins d'avoir hérité. Je vais te faire une proposition honnête. Tu me diras ce que tu en penses. D'abord, mon nom c'est Lauretta et lui ce vieux chialeux, c'est mon mari, Eugène. Si tu travailles pour moi au restaurant, le

prix de ta chambre sera retenu sur ta paie. Tu pourras prendre tous tes repas ici, déduit aussi sur ton salaire. Il te restera quelques dollars pour tes petites dépenses. Qu'est-ce que tu en penses?

La dame avait défilé tout son baratin dans un seul souffle.

– Je serais contente de travailler pour vous.

– Alors c'est parfait. Tu commences demain matin cinq heures moins quart. Prends ta journée pour t'installer et visiter un peu le coin. Attends, je vais te chercher une clé.

Quelques secondes plus tard...

– Tiens, la voilà, c'est le numéro six, juste en haut de l'escalier à droite. Allez, on se revoit au souper, on pourra jaser un peu. Pour le moment j'ai du travail.

Le temps de traverser la rue, Sophie entre dans l'immeuble. Une affiche jaunie indique l'escalier du second étage. Les marches craquent, lui rappelant d'un seul coup l'angoisse du passé. Elle se retourne rapidement, craignant de voir son père derrière elle. Sa valise à la main, elle monte et repère le numéro six, un gros chiffre en métal couleur or. Le plancher du corridor est en bois vernis brun foncé et très propre. Deux petites lampes accrochées aux murs de chaque côté jettent un faible éclairage dans le couloir.

Elle insère la clé, tourne nerveusement la poignée et ouvre la porte lentement. Une forte odeur de tabac lui monte au nez. Il fait sombre, un faible rayon de lumière traverse les vieux rideaux qui recouvrent

la fenêtre. Elle s'avance et dépose sa valise au bord de la pièce en cherchant l'interrupteur, mais ne le trouve pas. Elle marche vers la fenêtre lorsque quelque chose frôle ses cheveux. Effrayée, elle recule et se rend compte qu'il s'agit d'une corde qui sert à allumer la lumière. D'un coup, une ampoule de quarante watts éclaire faiblement la pièce. Elle s'avance vers la fenêtre et tire les rideaux. Éclairées par la lumière du jour et les rayons du soleil, des milliers de petites particules de poussière flottent dans l'air devant elle, découvrant en même temps ce qui allait être son nouveau refuge.

Les murs sont recouverts d'un papier peint, qui jadis, avait dû être beau. Le plafond est en crépi de plâtre jauni, presque brun. Un fil électrique retient l'ampoule qu'elle vient d'allumer. Des cernes brunâtres cachent la lumière.

Après avoir retiré son manteau, elle parcourt la pièce du regard. Dans un coin, derrière la porte se trouve un placard pour y remiser ses vêtements. Un tuyau de métal sert à suspendre les cintres et un morceau de rideau retenu par quelques rares anneaux remplace la porte. Dans l'autre coin, un lavabo, dont le fond est taché de taches de rouille, dégage une forte odeur d'urine et tout à côté, une table à peine assez grande pour deux, une chaise en métal chromé recouverte de cuirette rouge et grise rapiécée à plusieurs endroits avec du ruban gommé noir. Sur le coin de la table, un petit poêle électrique avec un seul élément est recouvert de poussière. Tout près, un objet qui ressemble à une cafetière ou une théière et derrière elle,

un lit en tubulures de métal brun, comme celui qu'elle avait déjà partagé avec Nadia lorsqu'elles étaient enfants. Replié sur le lit, un matelas de plumes recouvert de tissus rayés gris et noir taché de cernes jaunis. Dessus, un oreiller tout aussi cerné. Leur couleur est aussi douteuse que l'odeur qui s'en dégage.

Elle ouvre sa valise et en retire une autre robe. Aussitôt changée, elle monte sur la chaise et décroche les rideaux. Elle les jette sur le plancher recouvert d'un prélat carrelé et terne, aux quelques fleurs encore apparentes. Elle ouvre la fenêtre et l'air frais entre aussitôt. Sophie enjambe le rebord, secoue les vieux rideaux et les place sur l'appui du garde protecteur de la petite galerie. Puis, avec de grands efforts, tout en retenant sa respiration, elle sort le matelas et l'oreiller. Il fait déjà plus clair dans la pièce.

Elle sort dans le couloir, regarde toutes les portes une à une et s'arrête devant celle qui ne peut être une chambre. Elle ouvre et y trouve tout ce dont elle a besoin, eau de javel, vadrouille à plancher, linge, une chaudière et un escabeau. Tant bien que mal, elle ramène tout cet attirail dans la chambre, non sans avoir rempli la chaudière d'eau presque chaude. Quatre heures de frotage et de grand lavage redonnent une propreté à sa chambre. Tout y a passé, du plancher jusqu'à la lumière suspendue.

Ça sent le propre! L'odeur d'urine a disparu, remplacée par celle de l'eau de Javel. Sophie préfère attendre pour rentrer le matelas et l'oreiller, ils ont besoin d'une plus grande aération. Quant aux

rideaux, ils sont à sécher. Elle regarde de l'autre côté de la rue et voit Lauretta qui la salue de la main. Elle se sent maintenant chez elle.

Après avoir rangé l'attirail de nettoyage, elle retourne au restaurant de sa nouvelle patronne.

– Alors, tu as terminé ton ménage?

– Oui, c'était pas un luxe.

– Le père Dubreuil n'a pas toujours été un exemple de propreté. Pauvre vieux, que Dieu ait son âme!

– Il est... mort?

– Oui, ça fait deux mois. Avec tout l'ouvrage que j'ai à faire ici, j'ai pas eu le temps de nettoyer la chambre. Tu as l'air de bien t'y connaître en ménage?

– J'en faisais beaucoup à la maison.

– Si tu veux en faire dans l'immeuble, tu pourrais arrondir tes fins de mois. Viens t'asseoir, on va prendre un bon café.

Lauretta revient avec deux tasses remplies à ras-bord et un gros morceau de gâteau au chocolat garni d'une boule de crème glacée.

– Si tu me parlais de ta famille?

– Sophie ne répond pas.

– Tu préfères oublier, n'est-ce pas?

La jeune fille se contente d'un petit signe de tête.

– T'en fais pas, je suis capable de comprendre. Moi, j'ai pas eu d'enfant, le Bon Dieu en a décidé autrement. Des fois, je me demande ce que j'aurais fait avec des enfants et le restaurant en plus.

– Vous avez personne qui vous aide?

– Oui, pour le souper et la soirée. Vers sept heures, on traverse à la maison et on se repose jusqu'au lendemain matin. Debout à quatre heures et couchés à neuf heures.

– C'est terrible ça.

– T'en fais pas, on s'y habitue. J'ai la couenne dure, comme disait ma mère.

– Je peux faire quelque chose pour vous aider?

– Non, pas maintenant. Si tu viens souper, tu pourras nous aider à débarrasser les tables et faire la vaisselle. Le soir, c'est beaucoup plus tranquille.

Lauretta inspire confiance à Sophie. Les deux femmes parlent encore un bon moment.

Pendant que ses patrons s'occupent du souper, Sophie ramasse un journal qui traîne sur une table. Elle le passe page par page, s'attardant sur toutes les annonces publicitaires.

Cinq heures approchent lorsqu'une femme entre dans le restaurant, et se dirige vers l'arrière-cuisine. Elle en ressort quelques minutes plus tard en attachant son tablier. Elle parle quelques instants avec Eugène et Lauretta et tous trois lui sourient.

–Tiens, je t'ai préparé une assiette. Mange avant que ça refroidisse.
Tout à l'heure, je te présenterai Lorraine.

– Merci, ça l'air très bon.

Sophie avait des gargouillis dans l'estomac. En quelques minutes, l'assiette est vide. Derrière le comptoir, Lauretta l'observe discrètement. « Cette jeune fille va me faire une très bonne employée », pense-t-elle. Dans la tristesse de ses yeux, elle a perçu la misère, mais aussi l'honnêteté.

Le calme revenu après le service du souper, Lauretta et Lorraine rejoignent Sophie. Les trois femmes parlent quelques instants, le temps de prendre un café. Lorraine est sympathique. Leur bavardage est interrompu par l'arrivée de nouveaux clients.



Il est presque neuf heures lorsqu'on frappe à la porte de Sophie. Son cœur se serre jusqu'au moment où elle reconnaît la voix de madame Lauretta.

– Sophie, c'est moi, ouvre.

Soulagée, mais encore nerveuse, elle ouvre.

– Tiens, regarde ce que je t'ai apporté. À voir ta valise, plusieurs choses doivent te manquer pour vivre avec un peu de confort. Eugène, entre! Ne reste pas planté là.

Lauretta lui remet deux beaux draps en coton blanc immaculé et fortement empesé, une catalogne tissée au métier, un couvre-oreiller, quelques serviettes, un linge à vaisselle, un couvert complet de vaisselle, des ustensiles, un chaudron, un poêlon, salière et poivrière, un petit plat de sucre, une canne de lait évaporé, un petit bocal de café, quelques tranches de pain et un carré de beurre.

– C'est pour moi, tout ça?

– Il faut bien que tu t'installas un peu. Ça comptera pour le grand ménage que tu as fait à ma place. Plus tard, Eugène viendra changer les rideaux, ceux-là sont finis. Allez, bonne nuit. Demain, tu auras une grosse journée, c'est vendredi et jour de paie pour les travailleurs.

Le couple se retire. Sophie est émue devant toute cette générosité. L'effet de surprise passé, elle s'empresse de faire son lit, respirant à grands coups la propreté des draps. Dans les choses que lui a laissées Lauretta et Eugène, elle trouve un bloc de désinfectant *Fuller*. Elle le décapsule et le promène partout dans sa chambre qui devient de plus en plus agréable.

Elle se rend à la salle de bain commune et se laisse tremper un bon moment dans l'eau presque bouillante de la baignoire sur pieds.

Depuis son arrivée, elle n'a vu personne. Dans son lit, elle ferme les yeux et cherche le sommeil. Soudain, un craquement, des bruits de pas, d'autres craquements, une porte qui s'ouvre et se referme. Sans doute un voisin... Elle tire la longue corde qu'elle a reliée à la chaîne

de l'ampoule et allume. Elle fixe la poignée de sa porte, rien ne bouge. Elle écoute quelques instants en retenant son souffle. Plus rien, c'est le silence complet.

Sa première nuit est agitée. Néanmoins, elle finit par dormir quelques heures de bon repos, même si elle se réveille à chaque bruit qu'elle entend, revivant la peur et l'angoisse de son passé.



On frappe à la porte de Sophie. Elle se réveille prise de panique.

– Sophie, c'est moi Lauretta. Il est l'heure de te lever.

– Oui, j'arrive, crie Sophie.

Elle entend de faibles craquements dans le corridor, puis plus rien. Elle s'étire et passe de l'eau froide sur son visage, replace ses cheveux, s'habille et ouvre les rideaux afin de laisser entrer la clarté du jour qui se pointe déjà sur la ville. À son arrivée au restaurant, Lauretta lui sert un café et un grand bol de gruau avec beaucoup de cassonade.

– Tiens, mange. Tu vas en avoir besoin. On est vendredi et le travail ne manquera pas aujourd'hui.

– Merci, vous êtes gentille.

C'est la première fois que Sophie se fait servir ainsi depuis bien des années.

Lauretta vaque à ses occupations et les clients commencent à entrer. La vaisselle s'accumule rapidement. Sophie mange en vitesse et se rend à l'arrière-cuisine.

~

Une semaine s'est écoulée depuis son arrivée à Montréal. Sophie aime son travail et commence à s'y faire. Lauretta et Eugène sont aux petits soins avec elle. Elle n'a pas peur de travailler et ça plaît à ses patrons. Déjà les clients la reconnaissent et la saluent avec un sourire.

Parmi ceux-là, il y a un jeune homme aux cheveux très longs, noirs et bouclés retenus derrière la tête avec un élastique. Il arbore fièrement un mouchoir bleu enroulé autour de sa tête, de petites lunettes cerclées de chrome et une petite barbiche au menton. Gilles, c'est le nom que lui donnent ses camarades, garçons et filles qui l'accompagnent parfois. Ils sont presque toujours cinq ou six et viennent manger une ou deux fois semaine. L'un d'eux, surnommé Bizou, apporte sa guitare et pour faire plaisir aux clients, chantonne des mélodies. Comme le dit madame Lauretta, ils ont un drôle d'air, mais ils sont polis et paient bien.

Les membres du groupe se sont présentés à Sophie. Elle se souvient de Bizou, de Gilles et de Denise, celle que le groupe présente comme la fiancée de Gilles. Parfois, s'ils sont encore là lorsqu'elle termine son quart de travail, elle chantonne avec eux les mélodies qu'ils

interprètent. Elle en connaît maintenant presque toutes les paroles et lorsqu'elle se retrouve seule dans sa chambre, elle se surprend à les fredonner.

Quand ils ne chantent pas, ils discutent entre eux d'un Nouveau Monde où il n'y aurait ni guerre, ni pauvreté, ni misère. Ils rêvent d'un monde où la musique aiderait les gens à mieux s'aimer, à se comprendre et à partager, afin que tous soient heureux dans l'égalité d'une vie meilleure. Sophie ne se lasse pas de les écouter.

Un soir, Gilles et Denise l'invitent pour une soirée. La jeune fille est heureuse de cette marque d'amitié. Avant Pierre, personne n'avait fait attention à elle, personne ne lui avait témoigné d'affection ou de gentillesse. Maintenant, il y a Lauretta, Eugène et le groupe de Bizou. Elle accepte avec joie.

Elle les suit, elle sera la troisième fille du groupe. Ils se rendent chez Gilles à bord d'une drôle de voiture, couverte de dessins peints à la main, des fleurs et différents éléments se rapportant à la nature.

Au cours de la soirée, Denise lui offre une cigarette aux deux bouts tortillés. Sophie voyait ça pour la première fois. À la première bouffée, elle s'étouffe et tousse à s'arracher les poumons. Il lui faut plusieurs minutes pour reprendre sa respiration normale.

– Pas comme ça, tu en prends trop. Vas-y plus doucement, lui explique Denise en lui faisant la démonstration.

Après quelques essais, elle finit par s'habituer et en ressent un étrange effet qui la rend plus légère, plus calme et plus rassurée. Ce calme lui plaît et lentement, elle sombre dans un profond sommeil, pendant que les autres poursuivent leur petite fête.

Au réveil, la première chose qu'elle regarde, ce sont ses vêtements. Personne ne semble lui avoir touché. Elle ne se souvient pas avoir déjà dormi aussi profondément. Aucun cauchemar n'est venu la hanter, personne n'a abusé d'elle. Pas un bruit, pas un craquement n'ont interrompu ou troublé son sommeil. Bizou, le guitariste, est endormi près d'elle. Elle se lève et cherche ce qu'il faut pour préparer du café. Une drôle d'odeur flotte dans la pièce, odeur qu'elle associe à ce qu'elle a fumé. C'était son premier joint de marijuana.

Après avoir siroté son café, elle rentre chez elle. C'est son jour de congé. Installée sur sa petite galerie qui surplombe le trottoir, elle regarde les gens qui passent et repassent sans s'arrêter. Elle songe à son village tranquille.

Lauretta vient de sortir du restaurant et lui fait un salut de la main. Elle s'apprête à laver la vitrine. Sophie la regarde grimper sur le vieil escabeau en bois. Elle chausse ses nouvelles espadrilles et traverse la rue en courant.

– Madame Lauretta, allez-vous reposer, je vais le faire à votre place.

– Merci ma fille, j'ai les jambes en compote avec cette chaleur humide.

En un tour de main, la vitrine et la porte d'entrée brillent comme un miroir. Sophie vide le seau dans la grille d'égout en bordure de la rue.

– Sophie, viens ici, crie Lauretta.

– Quelque chose ne va pas? s'inquiète la jeune fille.

– Non, assis-toi, je vais te servir un de ces morceaux de gâteau comme tu les aimes avec un bon verre de lait et de la crème glacée.

– C'est pas nécessaire, je l'ai pas faite pour ça.

– Fais ce que je te dis. Allez, assis toi.

Les deux femmes jasant quelques minutes, pendant que Sophie avale son gâteau. Puis Lauretta lui conseille de profiter de sa journée de congé pour se reposer.

Le reste de la journée, Sophie visite les environs, mais elle craint de se perdre. Elle admire les vitrines des magasins sans trop s'éloigner du restaurant.



Un après-midi qu'elle a presque terminé sa journée de travail, elle est seule avec Lauretta. Eugène a pris congé pour le reste de la journée, voulant rendre visite à ses amis, jouer aux cartes et prendre quelques bières.

Alors que Sophie pousse la porte de la cuisine en transportant un cabaret de vaisselle, elle reste figée, prise d'un violent tremblement. Les tasses s'entrechoquent les unes contre les autres et le cabaret bascule sur le plancher dans un bruit d'enfer. Le vacarme attire l'attention de Lauretta qui accoure aussitôt.

– Qu'est-ce que tu as? s'inquiète-t-elle.

– Mon... mon... mon... père.

– Quoi! Cet homme, ton père?

Sophie ne répond pas, incapable d'articuler un mot. Ses lèvres tremblent, son visage est blanc comme un drap, ses yeux sont exorbités.

– Sophie, calme-toi. Ce n'est pas ton père. C'est Arthur-Émile, un pensionnaire chez nous depuis dix ans. Calme-toi ma fille. Allez, viens ici.

Lauretta prend Sophie par les épaules et la serre contre elle avec douceur et affection.

– Il ressemble tellement à mon... père, dit-elle sur un ton presque inaudible.

– Pauvre chérie, il doit t'avoir fait beaucoup de mal pour te glacer à ce point. Nous en parlerons plus tard. Sèche tes yeux et viens t'assir pendant que je ramasse tout ça. Après, tu iras te reposer, tu as eu une grosse journée. Quand je rentrerai, je t'apporterai quelque chose qui te fera plaisir et on jaspera un peu.

Sophie se remet difficilement de sa peur. Pour sortir du restaurant, elle doit contourner les tables afin d'éviter cet homme. Elle ne peut pas le regarder. Lauretta l'observe le cœur gros. Mon Dieu! se dit-elle, comment peut-on avoir aussi peur de son père? Elle est maintenant certaine que Sophie s'est enfuie.

Plus tard dans la soirée, Lauretta frappe à la porte de la jeune fille.

– Sophie, c'est moi, ouvre.

La clé tourne dans la serrure et la porte s'ouvre. Sophie a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Lauretta entre avec deux tasses de thé bien chaud et deux morceaux de gâteau au chocolat, rapportés du restaurant.

Les deux femmes gardent le silence pour ne pas briser cet instant particulier. C'est Lauretta qui parle la première.

– Qu'est-ce qu'il y a entre toi et ton père? Est-ce que tu veux m'en parler?

– Non, je préfère oublier tout ça.

– Bon, je n'insiste pas. Si jamais tu en sens le besoin, je suis là. Tu sais, pour moi, tu es comme la fille que je n'ai pas eue. Maintenant, je dois aller me reposer. Eugène va rentrer bientôt.

Le cadran de Sophie marque un peu plus de dix heures lorsqu'on frappe légèrement à sa porte. Elle sursaute et enfile sa robe de chambre.

– Qui est là?

– C'est moi Eugène.

– J'arrive.

Sophie ouvre la porte et se rend vite compte que son patron est dans un état d'ébriété.

– Qu'est-ce que vous voulez?

– On pourrait peut-être...

– Je... je... je ne... comprends pas, bégaye Sophie.

– Laisse-moi entrer quelques minutes, je te paierai bien si tu...

– Allez-vous-en ou je vais le dire à madame Lauretta, hurle Sophie.

D'un geste violent, elle lui claque la porte au nez.

Sans attendre son reste, Eugène s'en va. Sophie tente de reprendre son souffle et de contrôler ses nerfs. En quelques secondes, toutes les nuits d'angoisse et de peur qu'elle avait tenté de refouler viennent de refaire surface d'un seul coup. Eugène vient de briser toute l'affection et toute la confiance qu'elle avait mise en cet homme. Tout ça s'écroule comme un château de cartes.

La haine et la peur l'envahissent de nouveau. Elle ne peut risquer de fermer l'œil. Assise au mitan de son lit, enveloppé dans un drap, elle écoute les craquements et fixe la poignée de la porte. Comme avant, elle vit une nuit de cauchemar.

Au lever du jour, comme d'habitude, elle se rend à son travail. Lorsqu'elle ouvre la porte du restaurant, Eugène garde la tête basse,

évitant le regard de Sophie. Lauretta s'occupe de préparer les tables pour la venue des premiers clients. Les deux femmes se saluent et Sophie entre dans l'arrière-cuisine.

La journée se déroule tant bien que mal. Eugène n'ose pas lui adresser la parole. Au milieu de l'après-midi, Lauretta invite Sophie à manger avec elle, mais Sophie pignoché dans son morceau de tarte au sucre, négligeant son café qui refroidit devant elle.

– Sophie, il faut que je te parle, dit Lauretta.

– Je vous écoute.

– Sophie, je suis très mal à l'aise.

Sophie ne lui répond pas. Elle tient sa fourchette en équilibre, évitant de la regarder dans les yeux.

– Je sais qu'Eugène t'a rendu visite hier soir.

– Oui... mais...

– Je sais ma chérie, tu l'as repoussé. Il m'a tout avoué. Tu me l'aurais jamais dit, n'est-ce pas?

– Non, répond Sophie d'une voix presque inaudible, en baissant la tête.

– Je te demande pardon pour lui. Il regrette, mais il ne trouve pas les mots pour te le dire. Je sais qu'il t'a fait beaucoup de mal. La maudite boisson! C'est vrai que ça rend les hommes semblables à la bête. Je peux t'assurer qu'il va le payer très cher. Je t'en donne ma parole. Tu

n'as pas à avoir honte. Si quelqu'un doit avoir honte en ce moment, c'est bien lui, crie Laretta afin d'être certaine que son mari l'entende.

– Je dois partir, dit Sophie. Je ne veux pas revivre ce cauchemar. Je n'ai pas dormi de la nuit, j'avais trop peur qu'il revienne.

Sophie se lève brusquement, laissant Laretta figée sur place.

– Tu ne vas pas partir à cause de ce vieux fou, crie Laretta. Les larmes coulent sur ses joues. Sophie, j'ai besoin de toi, tu es comme ma fille.

– Il faut que je parte. Je n'ai plus confiance en lui, j'ai trop peur.

– Je pense que je comprends maintenant. Ton père t'a violée, hein? J'ose à peine y croire. Tu peux partir mon bébé, je garderai ta chambre le temps qu'il faudra.

Laretta s'approche de Sophie et la serre très fort entre ses bras.

– Je verrai, Laretta. Je ne sais pas encore où aller.

Laretta fond en larmes et coure vers la cuisine pour cacher sa peine. Quelques minutes s'écoulent, Sophie n'a pas encore bougé.

Tête basse, Eugène se dirige vers elle. Il n'ose pas la regarder en face.

– Sophie, je suis désolé, j'ai honte de moi. Pardon!

Complètement défait, l'homme rebrousse chemin et retourne vers l'arrière du restaurant.

Bouleversée, Sophie sort et traverse la rue comme une automate. Elle monte à sa chambre, ramasse ses affaires et les place dans sa petite

valise. Les bras chargés, elle quitte l'immeuble, tête basse et marche droit devant elle. De l'autre côté de la rue, le visage collé à la vitrine, Lauretta la regarde s'éloigner et pleure son départ.

Après avoir longtemps marché, Sophie se retrouve devant l'immeuble où habitent Gilles et Denise. Elle entre dans le portique et sonne. On lui ouvre aussitôt. Le couple l'accueille avec plaisir et après quelques explications, lui offre le gîte le temps qu'elle trouve autre chose.

Quelques semaines plus tard, au cours d'une soirée, Sophie fume un joint pendant que Gilles discute d'un projet de vacances en Gaspésie. Le couple planifiait ce voyage depuis quelque temps. Ils décident de partir au cours du week-end et offrent à Sophie de se joindre à eux. Heureuse de s'éloigner de Montréal, elle accepte l'invitation.

Le samedi matin, ils quittent la ville tous les six, entassés dans le minibus Volkswagen, peint au pinceau dans des couleurs brillantes et un peu folles. Le véhicule est bruyant, sans aucun confort, il fait très chaud à l'intérieur, mais l'amitié a une grande valeur pour Sophie. Elle est heureuse, des êtres humains l'aiment, l'écoutent et s'amuse avec elle sans rien demander en retour.

Au cours du voyage, le petit groupe s'arrête sur des terrains de camping. Un soir qu'ils ont passablement fumé, bizou s'allonge près de Sophie. L'euphorie de la marijuana aidant, il se rapproche tout près d'elle. Après quelques minutes, elle sent le sexe dur sur sa cuisse, mais refuse les attouchements. Il accepte sa décision. En la

regardant, il se masturbe quelques instants, espérant qu'elle change d'idée. Les deux autres couples s'en donnent à cœur joie dans les jeux de l'amour. Sophie hésite. Finalement, elle décide de lui faire une fellation. Dès que les mains du jeune homme frôlent son corps. Elle se retire, lui signifiant un refus total.

Les vacances avancent et la peur de Sophie s'estompe. Elle reprend confiance en elle, mais elle refuse encore que Bizou lui touche. Il n'insiste pas. Le voyage se poursuit et les trois couples ont du plaisir ensemble. Ils fument de la marijuana sans arrêt et s'envolent dans des rêves impossibles, coupant tous liens avec le présent, voyageant dans le futur. Bizou gratte sa guitare et fredonne constamment des chansons d'amour, de paix et de réconciliation entre les hommes et la nature. Il crie contre la pauvreté, la guerre, la violence, l'injustice et les armes nucléaires.

Au cours de ce voyage de trois semaines, Sophie a encore eu des moments de peur et d'angoisse, mais ces angoisses ne ressemblent plus à celles d'autrefois. La marijuana aidant, elle retrouve une certaine sérénité et ses amis lui procurent la sécurité.

Le soir, autour du feu de camp, ils tentent de mieux la connaître, mais l'interdiction de son père est toujours présente. Elle s'invente donc des scénarios heureux, les racontant comme s'ils s'étaient vraiment déroulés. Elle y met tellement d'intensité que ses amis insistent pour en savoir davantage, mais elle refuse de dévoiler cette partie de sa vie à qui que ce soit.

Sophie sent maintenant qu'elle fait partie du groupe et qu'elle est acceptée à part entière. Elle n'est plus seule.

Partie cinq

De retour à Montréal, Sophie doit chercher un nouvel emploi. Ses vacances en Gaspésie lui ont coûté les yeux de la tête. Avant de partir en voyage, elle avait beaucoup parlé avec Lauretta et avait décidé de réintégré sa chambre.

Denise est devenue sa meilleure amie et elle lui a trouvé un emploi dans une usine de fabrication de vêtements. Le rendement est la base du salaire et les employés sont étroitement surveillés. Sophie est quand même satisfaite de son travail.

Le samedi soir, elle se rend au cinéma à quelques pas de chez elle. Cependant, elle préfère de beaucoup s'acheter un joint ou deux et de relaxer en écoutant de la musique. Les économies qu'elle avait faites avant de partir pour la ville sont épuisées.

Quand la température le permet, elle enjambe la fenêtre de sa chambre et sort sur la petite galerie d'un mètre carré. De là, elle observe les passants et retourne en pensées dans son petit village isolé. Et toute la famille y passe : sa mère, son père, sa sœur Nadia,

Titus et ses deux salauds de frères. Et Charles, le petit dernier. « Qu'est-il devenu celui-là? Est-il comme tous les hommes de la famille? Et que devient Pierre? M'a-t-il oublié? » Elle revoit son beau visage et rêve à tout ce que cet homme lui a apporté de bon. Elle serre dans sa main la petite chaînette.

Une pluie abondante commence à tomber et l'oblige à revenir à l'intérieur. Avec l'humidité apportée par l'orage, l'air de sa chambre devient insupportable. Elle s'installe sur la berçante face à la fenêtre et allume un joint. Son regard se promène autour de sa chambre ; « personne ne viendra plus abuser de moi », se dit-elle. Malgré sa misère, elle est heureuse et se sent libre. Personne ne sait où elle se trouve. Personne ne s'inquiète d'elle. Et Sophie se laisse aller dans les vapeurs de la marijuana.

« Nadia, que deviens-tu? Et maman, complice de ses trois vautours, Stan, Yvon et Denis... »

C'est comme ça chaque fois qu'elle fume un joint. Dans les premières minutes, elle revoit toutes les images qui la hantent, ne cessant de se torturer avec toutes ces pensées, les seuls souvenirs de sa vie. Puis, quelques minutes plus tard, c'est la liberté, plus rien ne l'atteint. Elle ne voit que de belles images que personne ne peut venir altérer.



Près d'une année s'est écoulée. Sophie s'ennuie et lorsque le moral baisse, la santé physique en prend un coup. Progressivement, elle laisse tomber ses amis, surtout depuis qu'ils ont commencé à consommer une sorte de drogue qui la rend malade.

Lauretta est la seule personne de confiance qui se tient près d'elle et la protège. Elles n'ont plus jamais reparlé des incidents du passé. Eugène est toujours très mal à l'aise lorsqu'il croise son regard. Durant ses vacances, il lui avait installé un petit réfrigérateur, un ventilateur et de beaux rideaux tout neufs.

Après quelques semaines de réflexions, elle décide de rentrer à Saint-Joseph. À dix-neuf ans, elle sait mieux ce qu'elle veut. Durant cette longue absence, elle n'avait pu s'empêcher d'écrire à Pierre, sans jamais lui mentionner son adresse. Elle avait aussi écrit à sa mère, qu'une seule fois. Elle ne voulait pas de réponse, seulement donner des nouvelles. Les liens qui la relient à sa famille sont encore trop forts pour qu'elle puisse les rompre. Et puis, elle pense de plus en plus à Pierre.



Lorsqu'elle entre dans la maison familiale, sa mère travaille à l'évier de la cuisine et ne la voit pas arriver. Sentant la présence de quelqu'un, Yvonne regarde finalement par-dessus son épaule et reste figée sur place. Sophie s'avance, mais sa mère ne bouge pas. Son

regard est si dur que Sophie n'ose aller plus loin. Elle dépose sa petite valise près de la table. Elle avait pourtant imaginé, au plus profond de son cœur, que sa mère se jetterait à son cou, mais son rêve ne se réalise pas. Au contraire, elle lit dans ses yeux froids, la colère et la haine.

– Bonjour maman.

– Y a plus personne qui voulait de toé? C'est pour ça que t'es revenue?

– Non, maman. Au contraire, je me suis fait beaucoup d'amis, mais je sentais toujours le besoin de vous revoir. Comment va papa?

– Idiote, sans cœur, lance soudain Yvonne Lajoie.

– Je me doutais que tu me recevrais comme ça, mais j'avais quand même espéré le contraire. C'est pour ça que je suis revenue, mais je m'aperçois que ta haine envers moi est toujours aussi forte. C'est difficile d'oublier le mal qui nous est fait, hein maman?

Et Sophie tourne des talons et reprend sa valise.

– Non, attends. Ton père est mort. Il est mort de chagrin. Il n'a jamais accepté ton départ. Tu l'as fait mourir à petit feu. Maintenant, par ta faute, je suis seule.

– Comment c'est... arrivé? finit-elle par dire.

– Un accident à son travail. Il est tombé du haut d'un toit. Les médecins ont dit qu'il était mieux mort. Il serait demeuré paralysé pour le reste de sa vie. Je ne l'aurais pas vu en fauteuil roulant. C'est

à cause de toi qu'il est mort. Il était inquiet, il avait peur qu'il t'arrive quelque chose. Il ne faisait que parler de toi. Il ne comprenait pas que tu aies pu l'abandonner.

– Ben oui maman, il était privé de mon cul. Quand vas-tu cesser de te cacher la tête dans le sable? Il n'avait pas peur qu'il m'arrive quelque chose, il était tout simplement jaloux à la pensée qu'un autre homme que lui puisse me toucher.

Sophie ne sait pas si elle va pleurer, ni même si elle a de la peine. Oui, elle en a, malgré tout ce qu'il lui a fait souffrir, elle aimait son père. Pourtant, cette mauvaise nouvelle ne lui arrache pas de larmes. Elle en ressent surtout une certaine délivrance. La conversation se poursuit sur le même ton lorsque son frère Yvon ouvre la porte.

– Tiens, une revenante! T'as fini de te faire prendre le cul par les autres? Tu reviens nous voir.

– Toé, mon espèce de salaud, si tu me touches encore, je te tue. As-tu compris ce que je viens de te dire? Je te tue.

Yvon part à rire. Sophie s'avance rapidement et lui donne un coup de genou entre les jambes. Il n'avait pas eu le temps de la voir venir. Comme il s'avance pour la frapper, elle saisit un couteau de cuisine et lui brandit sous les yeux.

– Recule, espèce de vautour. Tuer un homme comme toi, ce serait un bon débarras. Toi et Denis, tout ce que vous méritez, c'est la prison.

Éberluée, Yvonne finit par crier :

- Yvon, tu la touchais toi aussi?
- Oui, il me touchait, comme papa et comme Denis.
- Je ne savais pas ça.
- Maman, arrête ton hypocrisie. Tu le savais, mais tu faisais semblant de ne pas voir. Souviens-toi quand tu regardais par la porte entrouverte de ma chambre. Je t'ai vue pendant qu'il me faisait des cochonneries. Il me retenait de force par les cheveux et rien qu'à te regarder, on aurait dit que tu prenais plaisir à me voir souffrir.
- Non, c'est pas vrai.
- Ben non, c'est pas vrai... Et avec papa non plus, je suppose, hein?
- Cesse de parler de ça, c'est trop dur.
- Trop dur pour toi ou pour moi?
- J'étais malade et j'avais toute la famille à m'occuper. Tu m'as jamais aidé.
- Menteuse! Toi pis tes maladies imaginaires... En plus, j'ai toujours fait plus que ma part de travail dans la maison.
- Ton père avait des besoins sexuels trop forts pour moé. Je ne pouvais pas le satisfaire, un point c'est tout. Comme il était catholique, il ne voulait pas sortir avec une autre femme. Auras-tu préféré qu'il parte, qu'il nous laisse sans argent, sans maison et sans nourriture? Tu es ingrate, méchante et sans cœur. Tu ne penses qu'à toé, qu'à ta petite personne.

– C'est tellement facile de mettre la faute sur moi. Ton mari violait ta fille, ou plutôt tes filles. Et toi tu t'en fichais... Comme Ponce Pilate, tu t'en lavais les mains. Tu fermais les yeux, du moment qu'il te fichait la paix, mais nous dans tout ça, peux-tu imaginer ce qu'on a vécu, Nadia et moi?

– Nadia, elle s'en est jamais plainte. Il n'y a que toi qui chiales.

– Essaies-tu de me faire croire que Nadia aimait ça? Lui as-tu jamais demandé. As-tu déjà vu tous les bleus que tes salauds de fils lui faisaient, comme à moi?

– J'ai juste dit qu'elle s'était jamais plainte.

– Mais maman, ouvre-toi donc les yeux. Regarde autour de toi tout le mal que vous nous avez fait. Ma grande foi Dieu, es-tu complètement aveugle? T'as vraiment jamais vu tous les coups qu'on a reçus, les brûlures de cigarette et j'en passe.

– Je ne veux plus entendre parler de ça. C'était ton devoir de m'aider et d'aider ton père. Il travaillait dur pour gagner notre nourriture. Tu n'as jamais manqué de rien à ce que je sache. De toute manière, c'est du passé. Il n'est plus là pour se défendre.

– Je suis mieux de ne plus parler de tout ça. Je risque de faire un malheur.

– C'est ça. Si t'es revenue pour te plaindre, retourne d'où tu viens.

– En tout cas, je sais une chose. Personne, tu m'entends, personne ne me touchera jamais plus. Tu ferais mieux de surveiller tes deux grands salauds de fils si tu ne veux pas les retrouver morts.

– Tu feras ben comme les autres toé aussi, quand tu seras devant l'évidence. Si tu crois que j'ai eu la vie facile avec cinq enfants, tu te trompes ma fille. J'ai toujours été malade et ton père le savait.

– C'est assez. Ma chambre est encore libre?

– Oui.

– Où est Titus?

– Mort lui aussi. Après ton départ, il ne voulait plus manger. Ton père a été obligé de l'abattre.

– Il a dû s'en faire un plaisir, lance-t-elle en se dirigeant vers le sous-sol.

Elle retrouve sa chambre comme elle l'avait laissée. Elle touche l'oreiller où elle avait laissé Titus pour la dernière fois. Le cœur lourd, elle range ses quelques vêtements et quitte la maison. Elle a besoin d'air et veut remettre de l'ordre dans ses idées. Elle traverse le village et s'arrête quelques instants devant la maison où Pierre habitait. « Qu'est-il devenu? Que fait-il? A-t-il une femme dans sa vie? Est-il marié? »

Elle reprend sa marche et se rend jusqu'au parc. Assise sur son banc, elle retrouve la paix et la tranquillité dans son refuge. Les mêmes canards glissent sur l'eau et tracent les mêmes dessins que par le

passé, un passé si lointain et si proche à la fois, un passé qu'elle n'est pas prête d'oublier. Elle se réveille encore la nuit, surtout depuis qu'elle a abandonné la marijuana. Cette mauvaise habitude était, elle aussi, devenue un cauchemar.

Après le souper, Sophie regarde la télévision lorsqu'on frappe à la porte. Elle va ouvrir et vacille sur place.

– Pierre, crie-t-elle. Son cœur voudrait sortir de sa poitrine. Le feu brûle son visage.

Debout devant elle, Pierre lui sourit gentiment. Elle voudrait crier sa joie, mais elle hésite...

– Viens-tu marcher avec moi?

– Oui, attends. Je prends mon gilet, les soirées sont fraîches.

Ils se retrouvent dehors, marchant côte à côte, gardant le silence de peur de rompre le charme.

– Comment vas-tu? risque Sophie.

– Je vais bien, j'ai reçu tes lettres, tu sais. Et, j'aurais bien aimé te répondre. J'ai eu peur de ne plus te revoir.

– Eh ben, je suis là.

– Tu es arrivée au bon moment.

– Comment ça? s'empresse de demander Sophie.

– Je pars bientôt pour Montréal. J'ai trouvé du travail là-bas. Du travail à l'année, avec un bon salaire.

Sophie écoute sans oser interrompre cette voix si douce qui lui a tant manqué. Elle marche la tête basse et regarde le sol qu'elle foule sous ses pas.

– Veux-tu me suivre à Montréal? demande soudain Pierre.

– Hein! Tu veux que je...

– Oui, je veux vivre avec toi. Tu m'as tellement manqué.

– Je...

– Dis oui s'il te plaît. Je t'aime Sophie et je veux fonder une famille avec toi.

– Mais... on se connaît à peine.

– Je suis un bon travailleur, je ne prends pas de boisson ou si peu. Je suis certain qu'on va être heureux ensemble, insiste Pierre.

Il lui prend délicatement la main sans qu'elle ne tente de la retirer.

– Je pars la semaine prochaine. Je dois me trouver un appartement et acheter des meubles. J'aimerais bien que tu les choisisses avec moi. Mon frère habite déjà là-bas, il consent à me prêter l'argent qu'il me manquera.

– Donne-moi quelques jours pour y penser.

– Comme tu voudras, mais décide-toi vite. Si tu veux, on pourrait partir dans quelques jours.

– OK!

Vers dix heures, il la reconduit chez elle.

– Alors à demain, dit Pierre, en tournant des talons.

– Tu pourrais peut-être me donner un baiser avant de partir.

Surpris et mal à l'aise, Pierre s'avance et effleure les lèvres de Sophie avec douceur. Elle le regarde partir et sa décision est déjà prise : c'est avec cet homme qu'elle vivra. Elle ne sait pas encore très bien si c'est l'homme de sa vie, mais elle se sent en sécurité près de lui. C'est ça qui est important. De toute manière, elle n'a plus rien à faire dans sa famille. Rien n'a changé et rien ne changera.

Depuis son retour et en l'absence de leur mère, Sophie et Nadia ont beaucoup parlé. Elle a expliqué à sa sœur que c'en était terminé avec ses frères. Plus jamais personne ne la toucherait. Nadia était demeurée sceptique. Elle aurait voulu croire sa sœur. Cette dernière ignore ce qui s'est passé en son absence. Nadia aurait voulu lui raconter, mais quelque chose s'était cassé entre elles. Elle a même ressenti un profond malaise en la retrouvant. Est-ce la mort de leur père qui les éloigne ou le fait d'avoir été abandonnée?



Pierre et Sophie sont maintenant installés à Montréal dans un petit trois-pièces et demi. Ils ont choisi ensemble quelques meubles, le strict nécessaire. Pierre travaille à son nouvel emploi. Et chaque soir, lorsqu'il rentre à la maison, il lui apporte une fleur ou un petit bouquet acheté sur le chemin du retour.

Puis, un soir qu'il est très en retard, Sophie s'inquiète. C'est presque la panique. Lui est-il arrivé quelque chose? Fait-il comme son père? Est-il allé se saouler avec des chums? Les scénarios les plus terribles, même ceux de la jalousie défilent dans sa tête. Le souper est prêt et Pierre n'arrive toujours pas. Apeurée, tremblante, les nerfs à fleurs de peau, elle ne sait plus quoi faire de ses mains. Elle brasse tout ce qu'elle peut, reprend le ménage déjà fait et ronge ses ongles presque jusqu'au sang. Finalement, à son grand soulagement, la porte s'ouvre. Il lui sourit, incapable de contenir ses larmes, elle se jette à son cou sans remarquer la boîte qu'il tient entre ses mains.

– Hé! Qu'est-ce qui t'arrive ma chérie? Pourquoi es-tu dans cet état? Fais attention, tu vas l'écraser.

– Pierre, j'ai eu si peur. Quand tu n'es pas là, j'ai peur. J'ai pensé que j'allais me retrouver seule encore.

– Je suis simplement passé chercher ce que j'avais réservé pour toi. J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Tu te sentiras moins seule. J'ai pensé que Titus te manquait et comme on a pas le droit au chien... Tiens! C'est pour toi.

Sophie regarde la boîte, son visage a brusquement changé. Elle revoit l'image de son père qui lui remet une boîte, celle de Titus.

– Qu'est-ce... que... c'est?

– Ouvre, tu vas voir.

Les mains encore tremblantes, Sophie hésite à ouvrir la boîte, trop de mauvais souvenirs l'ont heurtée brutalement.

Pierre se rend compte que quelque chose ne va pas. Il ouvre lui-même la boîte et en retire un magnifique chaton. Sophie est indécise. Elle a peur des cadeaux, mais ne veut pas faire de peine à Pierre. Finalement, elle prend l'animal.

– Merci Pierre, je suis heureuse.

– Allez, embrasse-moi.

Sophie s'avance vers lui et l'embrasse à la sauvette. Elle s'empresse de lui servir le souper qu'il avale avec appétit. Jamais il ne laisse quoi que ce soit dans son assiette. Après le repas, Pierre s'installe au salon pour écouter la première partie de hockey de la saison. Sophie est restée dans la cuisine. Elle regarde le petit chaton qui miaule sans arrêt. Elle ne veut pas de cet animal, ni revivre les douloureux souvenirs qu'il fait remonter à la surface. Elle croyait en avoir fini avec la souffrance.

« Mais comment le dire à Pierre? Comment lui expliquer ce que je ressens sans lui avouer mon passé? Non, c'est impossible. Je ne peux pas faire ça. Je vais lui laisser croire que... »

– Sophie, regarde dans la poche de mon pantalon, il y a de la nourriture pour le chat, lui dit Pierre, pendant une publicité.

Dès que la partie de hockey est terminée, Pierre rejoint Sophie dans la chambre. Elle éteint aussitôt la lampe de chevet, mais Pierre a eu le

temps de remarquer que les deux lits sont rapprochés. Elle avait insisté pour qu'il achète deux lits une place, prétextant qu'elle bougeait trop. Et surtout, qu'elle n'était pas encore prête à se donner à lui. Elle avait encore besoin de temps.

Elle est allongée sur son lit, complètement nue, attendant de payer le prix de son cadeau. Lorsqu'il pose une main sur elle, il la sent trembler. Il comprend que quelque chose ne va pas et il la retire aussitôt. Elle se tourne vers lui et du bout des doigts, elle frôle sa poitrine. Ses cheveux cachent son visage. Pierre s'approche pour l'embrasser et d'une main caressante, il écarte ses longs cheveux. Il s'aperçoit que des larmes coulent sur ses joues.

– Pardonne-moi, Pierre. Je croyais que j'étais prête, mais il me faut encore du temps. J'ai trop peur.

– Je n'ai rien à te pardonner. Calme-toi, on a toute la vie devant nous.

Rassurée, Sophie se colle contre lui. Elle voudrait tant s'abandonner, se laisser aller aux jeux de l'amour, le vrai. Après quelques minutes, elle ose passer la main sur la cuisse de son compagnon. Il ne bouge pas. Lentement, elle se met à genoux et penche sa poitrine sur les parties intimes de Pierre, laissant son visage reposer sur son ventre. Il tente alors de poser les mains sur elle.

– Non Pierre, attends, ne me touche pas, dit-elle à voix basse.

Pierre acquiesce à sa demande. Sophie est hésitante. « Est-ce que je dois poursuivre? Oui, je dois le faire, pour lui... et pour moi. »

Doucement, elle glisse sa main sur le pénis durci par le plaisir. Elle hésite encore. Pourtant, un désir qu'elle combat la pousse à poursuivre. Une sensation nouvelle l'envahit, quelque chose qu'elle n'avait jamais ressenti, ni avec son père ni avec ses frères. C'est inexplicable.

Sa bouche est à quelques centimètres du membre gonflé. Les yeux fermés, elle y dépose ses lèvres. Pierre ne bouge pas, il attend. Sophie accentue le mouvement de sa main et prend lentement le pénis dans sa bouche. Pierre se crispe de désir et de plaisir, ce qui l'encourage à poursuivre la fellation. Quelques secondes s'écoulent. Pierre, dans l'enthousiasme et l'énervement, lui saisit la tête au moment de l'orgasme. Brusquement, en hurlant de peur, Sophie se retire.

– Ne fais plus jamais ça.

– Plus jamais quoi?

– Me retenir la tête sur toi. Plus jamais, tu m'entends? Si tu me fais ça encore une fois, plus jamais je ne ferai l'amour avec toi, jamais, tu m'entends?

– Pourquoi tu...

– J'ai peur que tu me touches. À chaque fois, des images reviennent sans cesse, des images que je n'arrive pas à effacer et à combattre!

– Pourtant, je ne t'ai pas fait mal, Sophie. Je t'aime.

– Pas toi, mais d'autres l'ont fait.

Dans l'obscurité de la chambre, Sophie commence à raconter une partie des horreurs qu'elle a vécues. Pierre ressent une terrible colère en entendant ces confidences. Il serre les poings et frappe sur le petit bureau qui craque sous le choc.

– Fâches-toé pas comme ça, tu me fais peur.

Elle poursuit son récit, la tête appuyée contre la poitrine de l'homme qu'elle aime. Ils parlent ensemble durant des heures et s'endorment finalement, épuisés et serrés l'un contre l'autre.

Le lendemain, comme tous les matins, elle se lève en même temps que lui et s'affaire à préparer le déjeuner et le lunch pour le diner de Pierre. Avant de partir, il la regarde droit dans les yeux.

– Je t'aime, tu sais. Plus jamais personne ne te fera de mal. Je t'en fais la promesse. Aie confiance en moi, jamais je ne te décevrai.

– Merci mon amour! J'avais besoin d'entendre ces mots. C'est si important pour moi.

Il referme la porte derrière lui après l'avoir embrassée tendrement. Sophie entend le petit chaton miauler et décide de lui donner à manger. Elle accepte maintenant ce cadeau. Malgré qu'il soit resté dans sa boîte, elle le regarde manger et ne sait toujours pas si elle arrivera à l'aimer. Elle n'a rien donné en retour, mais il ne remplacera jamais Titus. Sophie retourne se coucher en pensant à Pierre. « À l'avenir, je serai plus tendre et plus affectueuse avec lui. Je suis

certaine qu'il tiendra ses promesses. Je ferai ce qu'il faut pour le rendre heureux ».



Les soirs suivants, le couple est à la confidence. Sophie raconte son passé. Pierre écoute sans rien dire. Il laisse Sophie se confier, intervenant en de rares occasions par une question.

Le samedi matin, ils partent tous les deux pour Saint-Joseph, rendre visite aux parents de Pierre. La famille les reçoit avec joie. Les frères et sœurs de Pierre sont très heureux de connaître enfin Sophie. Au cours de la conversation, il informe ses parents qu'ils habitent ensemble à Montréal. Il avait tardé à leur dire, craignant la réaction de sa mère. Pourtant, en apprenant la nouvelle, Aline Bourgeois n'a pas réagi.

– Je m'en veux de t'avoir caché ça à propos de nous deux.

– Tu n'avais pas de raison de cacher cette belle jeune fille. N'est-ce pas, Sophie? dit-elle en lui faisant un clin d'œil.

Pierre embrasse sa mère.

– Sophie, veux-tu qu'on aille faire un tour chez ta mère?

– Non, je préfère rester ici. Nous irons plus tard.

– Comme tu veux. Viens, allons dehors rejoindre mon père.

– Non, je préfère rester avec ta mère pour ramasser un peu.

– Allez, allez les jeunes, dehors, lance Aline Bourgeois.

– Pierre, je vais à la pêche demain. Viens-tu avec moi? demande Ulysse Bourgeois en voyant arriver son fils sur la galerie.

Pierre se tourne vers Sophie...

– Veux-tu nous accompagner?

– Non, je vais rester ici avec ta mère. J'irai peut-être faire un tour chez maman. J'aimerais bien revoir Nadia.

Comme prévu, le lendemain matin à l'aube, les deux hommes partent pour la pêche. Sophie en profite pour dormir un peu, certaine que personne ne viendra la déranger.

Les deux hommes reviennent pour le repas du soir. Toute la famille Bourgeois est réunie. En mangeant, les conversations vont bon train autour de la table. Après le repas, le couple repart pour Montréal, car Pierre travaille tôt le lendemain.

Au retour de ce premier voyage ensemble, il se produit un changement que Pierre souhaitait depuis très longtemps.

Sophie pour la première fois prend l'initiative. Elle se glisse doucement sur le corps de son compagnon. Pierre passe ses bras autour d'elle avec tendresse. Elle se laisse griser par les caresses. Les mains de son homme se promènent amoureusement sur son corps. Sophie répond à ses caresses avec un plaisir jusque-là inconnu.

Pendant de longs moments encore, leurs corps se frôlent et l'intensité sexuelle augmente. Leurs bouches s'unissent dans de longs baisers passionnés.

– J'ai envie de toi mon amour, viens en moi, lui dit Sophie.

Et sans attendre, elle dirige le pénis de Pierre en elle, faisant exploser du même coup tout l'amour et le désir provoqués par les caresses. Ils vivent ce merveilleux moment pendant de longues minutes, enlacés l'un contre l'autre. Le plaisir consumé Pierre veut retenir Sophie dans ses bras, mais elle se défait de son étreinte et se dirige rapidement vers la salle de bain, refermant la porte derrière elle.

Assise à même le plancher, penchée au-dessus de la cuvette, elle vomit sans reprendre son souffle. Puis, elle se lave l'entrejambes et frotte en y mettant toute la force qu'elle peut, associant la pénétration de Pierre aux gestes odieux que lui faisait son père. Elle a honte de ce qu'elle vient de faire. Elle désirait donner à Pierre l'impression du bonheur. Maintenant, elle n'aurait plus le choix de poursuivre ce qu'elle venait de commencer.

À partir de ce beau moment, la vie du couple prend une autre envolée. Sophie est plus souriante et se permet même de raconter des blagues et des histoires. Elle s'approche de Pierre avec plus de confiance, même si quelque part, la peur est toujours présente en elle. À chaque pénétration, elle revoit le visage de son père, elle sent même sa sueur et son odeur d'alcool. Ce sont les mains de son père qui se promènent sur son corps et non celles de Pierre. Chaque fois,

elle réagit de la même façon. Sans attendre, elle se lève et passe à la salle de bain.

Le chaton, nommé Miou, est devenu une belle chatte, mais Sophie n'est pas sa maîtresse. Elle préfère aller se blottir contre Pierre.



Près de deux mois se sont écoulés depuis la première relation amoureuse du couple. Un soir, Pierre rentre à la maison après sa journée de travail. Lorsqu'il prend place à table, une petite carte a été déposée sur son assiette. Il l'ouvre nerveusement et en fait la lecture. L'espace d'une seconde, un large sourire illumine son visage. Il se lève, prend Sophie dans ses bras et la couvre de baisers.

– Merci. Je t'aime. Quel bonheur, enfin je vais être père.

Sophie a présumé la réaction de Pierre et avait placé une bouteille de vin au réfrigérateur. Elle s'empresse de l'ouvrir pour célébrer l'événement.

– Je savais que nous serions heureux ensemble, dit Pierre en faisant tinter sa coupe contre celle de Sophie, sa future femme.

– Je n'aurais jamais cru pouvoir... mettre un enfant au monde. J'espère que ce sera un garçon.

– Nous allons devoir nous marier. Je veux que notre enfant naisse en toute légitimité.

- Est-ce que c'est une demande en mariage?
- Oui. Crois-tu que ta mère s'objectera?
- Jamais! Elle est bien trop contente de s'être débarrassée de moi. J'étais un fardeau pour elle et pire encore, depuis qu'on s'est parlé.
- Parle pas comme ça. C'est ta mère.
- Elle, une mère, j'en doute. Je n'ai pas l'impression que je lui dois qui que ce soit.
- C'est toi qui décides.

Sophie refuse qu'il participe à sa haine. Elle a déjà déclenché en lui une terrible colère envers ses deux frères. Chaque fois qu'il les rencontre au village, il serre les poings et aurait bien envie de leur beurrer la face. Elle a beaucoup de difficulté à lui faire entendre raison. Pierre reste calme. Il a consenti, comme elle, à oublier. C'est tout ce qu'elle souhaite. Pour le moment, il est là pour la protéger. Personne ne doit savoir qu'elle a trahi le secret de la famille.

Partie six

Sophie annonce son mariage avec un air de défi. Sa mère la regarde d'un air moqueur.

– Finis les problèmes avec toé! Quelqu'un veut bien te ramasser.

C'est le seul compliment qu'elle trouve pour féliciter sa fille.

– Je suis heureuse pour toi, tu le mérites, dit Nadia.

Nadia ne se résigne pas à quitter sa mère, sa maison et sa souffrance. Dans le passé, elle s'était crue plus forte que Sophie, plus indépendante et elle aimait sa situation privilégiée avec son père. Ce dernier aurait-il accepté que sa fille se marie?

Nadia cherche à mettre un terme aux agressions de ses frères qui l'amène vers l'autodestruction. Elle a tenté plusieurs fois de parler avec sa mère, mais comme pour Sophie, ce fut peine perdue. Pour toute réponse, elle lui avait répondu : « T'es assez vieille pour te défendre, mais se défendre... comment? Il faudrait que je les tue. Sans ça, comment se débarrasser de ces chiens galeux? »



La cérémonie du mariage s'organise rapidement. Des deux côtés, seule la famille proche est invitée, sauf les deux frères de Sophie. Pierre refusait catégoriquement de les voir. Yvonne n'a pas les moyens financiers, ni même l'intérêt à aider sa fille. Elle accepte donc l'offre d'Ulysse Bourgeois qui prendra en charge tous les frais de la noce. L'homme n'avait pas hésité à ajouter qu'il recevra les invités chez lui pour le repas et la soirée. La résidence des Lajoie est très peu accueillante avec ses vieux meubles usés, ses plafonds et ses murs qui n'ont jamais été repeints. Et que dire du plancher?

Deux mois plus tard, un samedi matin, alors que le soleil n'est pas au rendez-vous, Sophie se prépare fébrilement à unir sa destinée à celle de Pierre. En tout, vingt personnes sont rassemblées pour la noce. Les invités groupés devant la petite église attendent impatiemment l'arrivée de la mariée, chacun espérant que dame nature ne percera pas les gros nuages suspendus au-dessus de leurs têtes.

La cérémonie, très simple, apporte un grand bonheur dans le cœur de Sophie. Cette union coupe définitivement les liens avec sa famille et efface à jamais tous les mauvais traitements qui l'on si longtemps écrasée et détruite. Ce mariage va rompre tous les liens avec son passé. Du moins, le croit-elle!

Elle a refusé d'annoncer sa grossesse, c'est encore leur secret. Pour le moment, personne ne doit le partager avec eux. Ils sont heureux, c'est tout ce qui compte.

La jeune femme, à peine âgée de dix-neuf ans, arrive à l'église en taxi, accompagnée de sa mère. Vêtue d'un tailleur de couleur beige et d'un petit chapeau bien agencé, Sophie, montée sur des talons hauts, gravit les quelques marches. Les portes de l'église s'ouvrent devant elle, les cloches sonnent, proclamant le bonheur du futur couple. Au bout de l'allée, au pied de l'autel, Pierre est souriant et bien droit dans son costume bleu marine. Elle s'avance vers lui au son de la marche nuptiale. Les membres de la famille Bourgeois sont heureux. Ils observent la mariée et participent au bonheur de Pierre. Ils considèrent déjà Sophie comme l'une des leurs.

La mère Lajoie ne montre aucun signe de joie, tandis que Nadia sourit même si des larmes coulent sur ses joues. Pendant un instant, elle envie Sophie et le courage qu'elle a eu de mettre un terme à son esclavage.

Finalement, après la cérémonie, le petit groupe quitte l'église sous une pluie torrentielle. Le petit convoi klaxonne pour proclamer la joie et le bonheur du couple alors qu'il se dirige vers la maison des Bourgeois.

Le repas et la soirée se passent sans accroc, mais la relation entre la mère de Sophie et Pierre est assez froide. Au cours de la soirée, les amoureux partent pour leur voyage de noces. Yvonne Lajoie s'est

éclipsée après le souper, laissant Nadia comme seule représentante de la famille.

Le couple fait croire qu'ils vont faire le tour de la Gaspésie, mais Pierre et Sophie, ayant peu d'argent, préfèrent le conserver pour leur enfant qui va naître dans quelques mois. Ils rentrent tout simplement à Montréal dans leur petit logement. Ils y demeureront jusqu'à l'expiration du bail. Plus tard, le moment venu, ils chercheront quelque chose de mieux.

Pierre et Sophie nagent dans le bonheur et chaque soir, comme la plupart des futurs pères, Pierre caresse le ventre de sa femme ou il y colle son oreille pour écouter les battements du cœur de son futur enfant. Chaque soir, il partage les travaux du ménage avec Sophie. Ensemble, ils préparent ce qu'il faut pour le bébé, qu'ils attendent avec impatience. Pierre aurait bien voulu en connaître le sexe, mais Sophie refuse de savoir.

Après quelques mois, le corps de Sophie se modifie. Elle ne peut plus cacher sa grossesse aux deux familles. Les parents de Pierre sont très heureux d'apprendre qu'ils seront enfin grands-parents. Ils offrent aussitôt d'acheter ce qu'il manque pour l'enfant. Pierre et Sophie préfèrent se servir dans les objets qui, par le passé, ont été utilisés dans la famille.

Lorsque le jeune couple revient à Montréal, l'automobile de Pierre est chargée à pleine capacité. Tout est rangé le soir même, en prévision de la venue de ce merveilleux cadeau de la vie que sera cet enfant.

Pour sa part, Yvonne Lajoie n'a pas bronché malgré l'énervement de Nadia. Elle s'est contentée de dire...

– Enfin, tu vas connaître toutes les souffrances que j'ai endurées pour vous mettre au monde.



Les mois passent et la grossesse se déroule relativement bien. Le couple est de plus en plus anxieux. L'accouchement approche et Sophie est nerveuse. Pierre la rassure, la cajole et lui parle de bonheur. Le soir dans la chambre, il caresse son ventre et lui dit qu'elle est belle et qu'ils seront une vraie famille, mais elle est obnubilée par le sexe de l'enfant. Toutes les nuits, elle prie et supplie Dieu que ce soit un garçon. Elle ne veut pas d'une fille. Cela briserait son couple et elle accepterait très mal que sa fille subisse à son tour le sort qu'elle-même a subi. Elle ne le supporterait pas.

Pourtant, la vie en décide autrement. Une fille est mise au monde dans la hantise et la frayeur de sa mère. Lorsque l'enfant crie son entrée dans le monde, le médecin le dépose sur le ventre de Sophie qui n'en ressent pas la douleur physique. Ses yeux sont fixés sur le bébé. Elle est assaillie moralement par une douleur sournoise et imperceptible.

– C'est une magnifique petite fille, annonce l'infirmière.

Sophie ne peut supporter le choc et perd conscience. Le médecin intervient rapidement et essaie de s'expliquer tant bien que mal, la raison de cet évanouissement. Pierre ignore tout pour le moment. Il arpente le corridor de long en large. Il ne sait pas jusqu'à quel point cet enfant changera leur vie...

Le gynécologue vient annoncer la nouvelle au nouveau papa.

– Monsieur Bourgeois...

– Oui...

– Vous êtes l'heureux papa d'une belle grosse fille. Votre épouse a eu une légère défaillance, mais tout est maintenant rentré dans l'ordre. Dans quelques minutes, une infirmière va venir vous montrer ce magnifique bébé. Pour l'instant, votre femme a besoin de repos. Elle va dormir un peu, le temps de récupérer. Vous pourrez la rejoindre dès qu'elle sera dans sa chambre.

– Merci docteur, je suis heureux, lance Pierre dont les larmes coulent sur ses joues.

– Ne vous en faites pas, tout va bien aller.

Quelques minutes plus tard, l'infirmière dépose dans les bras de Pierre, le bébé enroulé dans un petit drap blanc. Sophie lui a donné le plus beau cadeau du monde, une superbe fille. Enfin, il tient sur son cœur le fruit de leur amour. Déjà, il croit reconnaître certains traits de la mère, il sourit, attendri sous le regard de l'infirmière qui attend le bébé pour le porter à la pouponnière.

À peine une heure s'est écoulée. Sophie a repris conscience, mais ne veut pas encore regarder Pierre qui lui tient la main. Finalement, épuisé, il appuie sa tête sur le bord du lit et s'endort. Lorsque Sophie l'entend ronfler, elle ouvre les yeux et l'observe. Son regard est dur et son cœur est lourd.

Le jour se lève. Pierre s'étire et chasse les engourdissements de la nuit. Sophie dort paisiblement. Il pose un baiser sur son front et caresse son visage du bout des doigts. Il l'aime tant. Puis, il se rend à son travail.



Pierre revient en fin de la journée. Comme elle ne l'a pas entendu entrer, il l'observe quelques instants. La jeune mère tient l'enfant dans ses bras. Il avance et à son tour prend délicatement le bébé et le serre contre lui. Lorsqu'il pose ses lèvres sur la peau délicate du bébé, Sophie est paniquée. Pierre ne remarque pas l'expression de détresse sur le visage de son épouse la croyant aussi heureuse que lui.

Cinq jours plus tard, la mère et l'enfant sont de retour à la maison. Tout est en place pour les recevoir. Un magnifique bouquet de fleurs orne la table de la cuisine et des ballons sont suspendus au plafond. Pierre avait pris soin de placer près de son côté de lit le berceau frais peint, dans lequel il avait lui-même dormi. Par cette attention, il voulait s'occuper du bébé pendant la nuit pour permettre à sa femme

de se reposer. En voyant ce changement, Sophie s'empresse de ramener le berceau où elle l'avait placé avant son départ. Même si Pierre proteste, rien n'y fait. Sophie veut s'occuper elle-même de son enfant, prétextant qu'il doit se lever tôt pour aller travailler. Pierre finit par accepter, interprétant l'argument de son épouse comme une marque d'amour et de respect.

Dans les semaines qui suivent, une agréable routine s'installe dans la maison. L'enfant occupe beaucoup de place dans la vie du couple. Le jour, Sophie dorlote son enfant. Le soir, c'est au tour de Pierre qui berce et cajole sa fille. L'enfant semble déjà le reconnaître et retient son attention.

Sophie ne perd pas de vue son enfant. Elle espionne Pierre lorsqu'il la regarde dormir, surtout s'il la prend dans ses bras. Au moindre cri, Pierre accourt, suivi de près par Sophie. Il se plaît à donner à boire au bébé et souvent il observe Sophie en riant lorsqu'elle lui donne son bain. Dans la maison règne un grand bonheur.

Quelques semaines plus tard, le nouveau-né est baptisé du prénom de Judith. Le baptême a lieu à Saint-Joseph et la fête chez Ulysse Bourgeois, le parrain. Yvonne n'a donné aucun signe de vie depuis la naissance de l'enfant. Pourtant, Sophie s'empresse d'aller lui montrer sa fille dès son arrivée à Saint-Joseph.

La nouvelle grand-mère regarde l'enfant et l'installe gauchement sur ses genoux. La rencontre est plutôt froide. Seule Nadia démontre de la joie et félicite sa sœur.



Judith a maintenant sept mois. Un soir, après le souper, Pierre se roule sur le tapis du salon avec sa fille. Il s'amuse à la faire sauter sur son ventre. Sophie intervient aussitôt et lui retire l'enfant des mains.

– Qu'est-ce qui te prend?

– Dans un livre, j'ai lu que les enfants commencent à ressentir un plaisir sexuel dès six ou sept mois. C'est pour ça que je ne veux pas que tu la touches ni que tu l'assoies sur toi.

– Tu t'imagines quand même pas que je pourrais...

– J' imagine rien, je préviens, c'est tout. Il n'arrivera pas à ma fille ce qui m'est arrivé.

– Voyons Sophie, je ne suis ni ton père ni tes frères. Je suis un homme normal, je suis un père normal. J'ai besoin de ma fille, je l'aime.

– Mon père aussi disait qu'il m'aimait. Pourtant, tu sais ce qu'il m'a fait...

– Sophie, tu ne veux quand même pas me priver de mon enfant!

– C'est comme ça ou je disparaissais avec elle. Tu nous reverras plus jamais. Si tu comprends pas ma peur, c'est ça qui va arriver.

Pierre est d'abord révolté, puis bouleversé. Ce soir-là, il se couche le cœur plein de tristesse. À son avis, l'attitude de sa femme est totalement absurde et insensée. Jamais il n'aurait cru qu'elle puisse

agir avec autant de violence et d'agressivité. Il n'avait pas perçu ce côté malveillant de Sophie. Il cherche en vain le sommeil, espérant trouver le moyen de la convaincre qu'il n'osera jamais toucher à sa fille.

Le lendemain, à son travail, Pierre est triste et distrait, et encore troublé par les événements de la veille. Il en perd l'appétit.

Il regarde sa fille de loin, surveillé de près par Sophie. Lorsqu'il en a l'occasion, du bout des doigts il caresse ses mains et son visage, il embrasse ses cheveux si doux, respire à pleins poumons son odeur de bébé, mais son cœur est triste. Il se résigne à cette cruelle réalité. Il n'accepterait jamais de perdre son enfant. Mieux vaut faire ce sacrifice.



Le vendredi suivant, ils partent pour Saint-Joseph pour rendre visite aux parents de Pierre. Dès que la voiture s'immobilise, le nouveau grand-père, tout heureux, prend sa petite-fille dans ses bras et la couvre de baisers. Sophie observe la scène et n'apprécie pas. D'un geste brusque, elle lui retire l'enfant. Surpris et déçu, Ulysse regarde son fils qui hausse les épaules en signe d'impuissance. La grand-mère, à son tour prend le bébé qu'elle n'a pas vu depuis le baptême. Judith est le point de mire de la famille, chacun se l'arrache. Sophie ne la quitte pas des yeux.

Le samedi matin, Ulysse et Pierre partent pour la pêche. Pour les deux hommes, c'est toujours une occasion de confidences.

– Pierre, que se passe-t-il avec Sophie? lui demande son père.

Pierre lui explique le comportement de sa femme. Ulysse sourit d'abord, croyant à un caprice, mais rapidement son visage s'assombrit lorsque son fils lui raconte l'enfance de Sophie. Surpris, son père reste sidéré et n'en croit pas ses oreilles. Il est tellement difficile d'imaginer qu'un père puisse faire de telles choses à ses enfants.

Après un long silence...

– Pierre, tu vas devoir t'armer de patience. Je ne comprends pas tout, mais mon expérience me dit que ta Sophie a terriblement souffert. La guérison sera probablement très longue. Il va te falloir beaucoup d'amour si tu veux retrouver un jour ta fille. Sophie est une bonne mère. Elle t'aime, mais elle veut aussi protéger sa fille.

– Mais papa, c'est aussi ma fille, je l'aime.

– Je te comprends, mais qui sait ce qui se passe dans la tête de Sophie?

– Si tu avais vu l'expression de ses yeux lorsqu'elle m'a enlevé Judith.

– Donne-lui du temps, les choses devraient s'arranger, tu verras bien. Je ne pas t'en dire plus. Donne-lui de l'amour, elle en a besoin, elle le mérite. Tu ne dois pas l'abandonner. À mon avis ça ne se fait pas. On n'abandonne pas une femme qui souffre, une femme qui nous a donné un enfant. N'oublie jamais ça, mon garçon.

Lorsque les deux hommes reviennent de la pêche, Ulysse change son attitude. Il n'approche plus l'enfant. Il se contente bien malgré lui de faire une caresse au bébé en passant près de la mère.

La petite famille repart dans la journée. Aline avait observé un changement dans l'attitude de son mari et s'empresse de lui en parler.

– Ulysse t'a pas l'air d'aimer notre petite-fille, c'est à peine si tu l'as approchée?

Il baisse la tête et lui raconte les confidences de son fils.

– Et tu as cru ça? Voyons donc Ulysse, ce sont des menteries tout ça. Yvonne Lajoie n'aurait jamais permis ça, ni personne d'ailleurs. Ça se fait pas ces choses-là, voyons!

– C'est la vérité... malheureusement. Si tu avais vu la tête de Pierre, il faisait tellement pitié.

– Je vais arranger ça quand ils vont revenir.

– Je t'interdis d'en parler. Pierre m'a confié ça comme un secret.

– Je ne tolérerai pas que mon fils soit privé de sa fille.

– Aline, tu n'as pas à t'en mêler. Respecte leur couple. Fais-le pour lui.

– J'le savais donc qu'elle avait quelque chose qui ne tournait pas rond! J'aurais dû le dire à Pierre.

– Sophie est une bonne fille, mais elle a beaucoup souffert.

- C'est ça, défends la contre ton fils.
- C'est pas ça. J'essaie de comprendre, c'est tout. Et toi, essaie de te mettre à sa place.
- Ce qui lui est arrivé, ce dont je doute, c'est terminé. Elle n'a qu'à oublier une bonne fois pour toutes. Son père est mort, qu'il repose en paix! Ce n'est pas parce qu'il était alcoolique qu'il aurait pu faire des cochonneries pareilles, voyons donc!
- Je t'avertis, si tu t'en mêles, Pierre n'aura plus jamais confiance en nous, en moi surtout.

Ulysse sort sur la galerie, il préfère couper court à cette conversation qui ne mènera nulle part. Il ne faut surtout pas jeter d'huile sur le feu, Aline prendrait sa belle-fille en grippe. Il connaît trop son caractère bouillant, mais aussi son étroitesse d'esprit, aussi pieuse soit-elle.



Judith a maintenant deux ans. Le temps aidant, Pierre s'est progressivement soumis à la volonté de sa femme. Elle est omniprésente lorsqu'il promène son enfant dans ses bras, caresse ses cheveux, touche ses mains ou lui donne un baiser sur la tête. Et, lorsqu'elle doit sortir, l'enfant l'accompagne. En deux ans, Judith n'est jamais demeurée seule avec son père, Sophie est toujours là.

Pierre refoule au fond de son cœur l'amour qu'il a pour son enfant et s'éloigne souvent de la maison. Pour oublier sa peine, il préfère

retrouver ses amis à la taverne. Quand il est à la maison, il reste devant la télé. Le dialogue a presque disparu. Leur complicité s'est progressivement détériorée.

Sophie s'offre à Pierre tous les soirs. Depuis la naissance de leur fille, elle multiplie les relations sexuelles. En agissant ainsi, elle pense mieux contrôler l'appétit sexuel de son mari. Pierre n'est pas sans en soupçonner les raisons, plus de sexe pour lui moins de sexe pour sa fille. Il n'ose cependant pas en parler à Sophie par amour pour elle. Il ne veut pas lui faire de mal.

Sophie n'en retire aucun plaisir et feint la jouissance pour cacher son sentiment d'horreur. Ce faisant, elle refoule les images qui surgissent dès qu'il pose les mains sur ses parties intimes.

Si Pierre bouge la nuit, elle ouvre aussitôt les yeux, s'il se lève, elle se lève aussi. Surveiller sa fille jour et nuit, c'est son devoir, sa responsabilité, ce que sa mère n'a jamais fait pour elle. Judith reçoit tout ce qu'elle-même n'a jamais reçu : amour, affection, attention et protection. Jamais personne n'attentera à son intimité. Quand elle portait son enfant, elle en avait fait la promesse à Dieu. « Mon Dieu, je sais que je suis indigne de donner la vie, je sais que mon ventre est souillé à jamais. Je fais le serment que l'enfant que tu me donnes ne connaîtra jamais la souillure ».

Sophie consacre tout son temps à Judith, la gardant sans cesse sous son regard et son aile. Pas un homme, pas un garçon ne peut l'approcher sans qu'elle n'intervienne. Tous les gestes sont surveillés

de près. Judith est surprotégée et porte très peu d'attention à son père. Sophie lui apprend à le craindre. Il en est réduit à jouer un simple rôle d'autorité. Pierre souffre en silence parce que Sophie l'avait menacée de le quitter si jamais il touchait à sa fille. Il ne supporterait pas leur départ.



Aline, la mère de Pierre, est de plus en plus froide à l'endroit de sa bru. Des prises de bec éclatent à chaque occasion et les deux femmes se tiennent tête. Ulysse doit souvent s'en mêler et calmer l'agressivité qui monte sans cesse entre elles. Pierre, qui prend toujours la part de sa femme, est plus distant avec sa mère. Il se confie encore à son père et ce dernier tente de l'encourager du mieux qu'il peut.

Un soir, au retour de son travail, Pierre apprend une bonne nouvelle : Sophie attend un second enfant. Il en est fou de joie. Il la prend dans ses bras, oubliant d'un seul coup tous les mauvais moments du passé.

– Ce sera un garçon, j'en suis certain.

– Je le souhaite de tout mon cœur. Toi et ton père, vous en seriez tellement heureux.

– Bien sûr! On l'amènerait pêcher avec nous. Je lui apprendrai l'électricité et un jour, je fonderai une compagnie pour nous deux. Il sera mon associé. Je vois ça d'ici, « Bourgeois et fils, électriciens ».

Ce soir-là, pour fêter l'événement, Pierre boit du vin plus que de coutume. Lorsqu'il se couche, il est euphorique et a les pieds ronds, mais il est heureux. La vie lui sourit, il va avoir un fils, un garçon qu'il va pouvoir aimer et protéger à son tour.

La grossesse de Sophie se passe sans trop de heurts. Quelques nausées, mais rien d'autre au niveau physique. Cependant, il en est tout autrement de ses sentiments intérieurs. Plus l'accouchement approche, plus son obsession progresse.

Sophie doit trouver quelqu'un pour surveiller Judith en son absence. C'est ainsi que dans les derniers mois, la jeune mère s'affaire à feuilleter les petites annonces dans le journal. Elle surveille également toutes les petites notes d'offre d'emploi affichées sur les tableaux des commerces. Après plusieurs rencontres avec des femmes et des jeunes filles, Sophie arrête son choix sur une veuve âgée de trente-deux ans. Hélène n'a pas d'enfant et accepte de venir vivre chez Sophie le temps de son séjour à l'hôpital.

Il faut maintenant annoncer la nouvelle à Pierre. Une semaine à peine avant son accouchement, elle invite Hélène à la maison. Les deux femmes s'entendent bien et se sont fréquentées à plusieurs reprises à l'insu de Pierre.

Après cette première rencontre, Sophie construit un scénario invraisemblable autour d'Hélène. Elle lui dit que son mari est mort dans un accident d'automobile. Elle invente ensuite des sévices physiques qu'elle aurait subis de la part de son mari, elle y ajoute la

cruauté mentale et termine sur les raisons qui font que maintenant, Hélène a peur des hommes.

Tout se passe bien, Pierre accepte la décision de Sophie.



Au début des contractions, Sophie appelle son amie qui arrive à la maison en quelques minutes. Elle part pour l'hôpital l'esprit tranquille, convaincue qu'il n'y aura aucune relation entre Hélène et Pierre.

L'accouchement se déroule mal. L'enfant étant trop gros pour naître par les voies naturelles, on procède par césarienne.

Lorsque Sophie ouvre les yeux, deux heures après son accouchement, une infirmière lui amène son enfant, une belle grosse fille de trois kilos et demi. En entendant ça, Sophie panique.

– Ah non! Mon Dieu! dit-elle, dans un cri de détresse. Pas une autre fille!

Elle éclate en sanglots. « J'aurai deux filles à surveiller et à protéger contre les hommes », pense-t-elle.

Mais le plus déçu, fut Pierre. Ce soir-là, il quitte l'hôpital le cœur gros. Il aurait dû être le plus heureux des hommes, mais il pleure un bon coup à l'idée qu'il ne pourra jamais serré dans ses bras le garçon dont il rêvait. Pour eux, la famille est terminée, il n'y a plus aucun

espoir. Le médecin a annoncé la triste nouvelle au couple, Sophie ne pourra plus avoir d'enfants.

De retour à la maison avec le bébé, Sophie se relève très vite de son accouchement. Hélène vient faire son petit tour tous les jours pour l'aider.

Un mois plus tard, l'enfant est baptisée Isabelle. Comme pour le premier enfant, dans les premiers mois, Pierre a le droit de prendre sa fille. Puis, les interdictions recommencent, comme pour Judith. Il en éprouve encore beaucoup de peine, mais il doit accepter parce qu'il aime Sophie. Il ne lui reste donc que ce qu'elle voudra bien lui laisser comme droit de père.

Un soir avant de s'endormir, Sophie, visiblement mal à l'aise, donne à son mari un autre coup terrible.

– Pierre, je ne peux plus jouer à la cachette avec toi, j'ai trop mal, dit-elle.

– Quoi encore?

– Je dois t'avouer que lorsque l'on fait l'amour, je n'ose pas ouvrir les yeux par crainte de voir mon père ou mes frères. Les images qui remontent en moi sont si troublantes et me font tellement peur, qu'il m'est impossible d'éprouver quoi que ce soit. Je fais semblant d'avoir du plaisir et en plus, je ne suis jamais parvenue à l'orgasme. Je te joue la comédie depuis le début. Je suis malheureuse de t'avoir caché ça si

longtemps, je ne voulais pas te perdre. Je t'aime, tu sais. J'ai besoin de ton aide.

Pierre se cache le visage entre ses mains et crie sa douleur.

– Quand est-ce que tu vas cesser de me faire souffrir comme ça? parvient-il à dire. Pendant toutes ces années, j'ai cru que je partageais avec toi un plaisir sexuel amoureux. Tout ça n'était que tu faux, du semblant.

Son univers a terminé de s'écrouler d'un coup.

– Tu as de la peine, hein?

Pierre ravale et ne répond pas. Il ne sait plus que dire ou faire.

– Si tu ne veux plus de moi, je partirai avec regret, dit Sophie, la voix remplie d'émotion.

Un lourd silence flotte dans la chambre... Puis, après quelques instants, Pierre ose dire :

– Tu devrais voir un médecin.

– Pourquoi, je ne suis pas malade? réponds Sophie sur la défensive.

– Je veux dire un médecin pour la tête.

– Quoi! hurle-t-elle. Tu penses que je suis folle?

– J'ai pas dit ça. Calme-toi. Je dis simplement de consulter un médecin qui pourrait te venir en aide. Moi, je ne peux pas. Tout ça, c'est du chinois pour moi.

– Alors, tu ne veux pas que je parte avec les enfants? demande-t-elle d'une voix plus douce.

– Il n'en est pas question. Jamais je n'accepterai que tu me quittes. Malgré toute la peine que j'éprouve, ma vie est avec toi et toi seule. Je t'aime Sophie, peux-tu comprendre ça? Je ne pourrai jamais te faire de mal.

– J'ai autre chose à t'avouer. C'est à propos d'Hélène. Ce que je t'ai raconté, c'est... faux. Son mari ne l'a jamais torturé. Je... suis jalouse et je ne voulais pas qu'elle prenne ma place pendant mon absence.

– Pauvre chérie, pourquoi tu te fais autant de mal? Hélène n'est pas une femme pour moi et ce n'est pas la mère de mes enfants. Je vais te le répéter encore une fois. Je t'aime et j'aime mes enfants. Jamais, tu m'entends, jamais je ne vous quitterai.

– Alors tu n'es pas fâché contre moi?

– Non ! J'aurais bien des raisons de l'être, mais...

– Si tu n'avais plus voulu de moi, je... me serais suicidée.

– Es-tu folle ou quoi? Et les enfants que seraient-elles devenues?

– Je... les aurais amenées avec moi.

– Ne dis plus jamais ça. Nous sommes ensemble tous les quatre et nous allons le rester. Tout ce que je te demande, c'est de réfléchir à ma proposition.

– Quelle proposition?

– Tu as déjà oublié. Tu es incroyable. Fais-moi plaisir, va voir un médecin. Essaie au moins. Tu as besoin d'aide et je ne suis pas en mesure de t'aider. C'est trop compliqué ce que tu as souffert.

– Je refuse de parler à quelqu'un d'autre de ce que j'ai vécu. Et je refuse de détruire ma famille.

– Maintenant ta famille, c'est nous, les enfants et moi.

– Et pour nos relations intimes, qu'est-ce que tu vas faire?

– Rien, je ne peux rien faire. C'est toi qui décides. Lorsque tu voudras vraiment des relations avec moi, tu me feras signe. Je ne sais vraiment pas quoi te répondre.

– Si tu me donnes cette chance, c'est que tu m'aimes vraiment. J'avais tellement peur que tu me rejettes. Je suis prête à faire tous les efforts pour te rendre heureux.

– Et si on dormait maintenant, je travaille demain...

– Est-ce que je peux me coller contre toi? demande-t-elle, timidement.

– Bien sûr...

Cette nuit-là, Pierre dort difficilement. Il se lève pour se rendre au réfrigérateur. Ses faims nocturnes se sont accentuées. En refermant la porte du frigo, il aperçoit Sophie debout près de la table. Il sursaute de surprise, évitant d'un geste rapide d'échapper la pinte de lait.

– Je t'ai fait beaucoup de peine, n'est-ce pas? dit-elle à voix basse.

– T'en fais pas, ça va passer comme tout le reste.

- Je... j'aimerais que tu me fasses une promesse.
- Laquelle?
- Ne jamais parler de tout ça à personne, même à tes parents.
- Mes parents n'ont rien à voir dans nos relations. Ce qui se passe entre nous, personne ne doit s'en mêler.
- Merci Pierre!

De retour dans la chambre...

- Il faut que je dorme, mon travail est difficile ces temps-ci.

Partie sept

Depuis les aveux de Sophie, la vie se détériore chaque jour davantage dans la petite famille Bourgeois. Finalement, Sophie n'a pas consulté de médecin. Elle devient de plus en plus agressive avec Pierre, les enfants et tous ceux qui gravitent autour d'elle.

Pierre a de moins en moins de travail et un beau matin, à peine une heure après son départ, il revient à la maison. On vient de le mettre au chômage. L'avenir paraît sombre dans la construction. Le nombre de syndiqués augmente de plus en plus dans le secteur de l'économie. Les organisations syndicales deviennent de plus en plus exigeantes envers les patrons qu'ils accusent d'avoir trop longtemps exploité les travailleurs.

Pierre est chanceux dans sa malchance puisqu'il a été mis au chômage avant le déclenchement des hostilités. Il pourra donc profiter de prestations plus importantes pendant la grève qui s'annonce longue et pénible. Les travailleurs sont décidés à aller

jusqu'au bout et sont prêts à accepter la faible rémunération que le syndicat leur remet.

Pierre suit étroitement le déroulement du conflit, souhaitant un règlement rapide. Un mois plus tard, une entente intervient entre les opposants. Pierre est heureux d'annoncer la nouvelle à Sophie.

Les mois s'écoulent et Pierre n'a toujours pas de travail. Bon nombre de ses confrères vivent la même situation. Il tourne en rond et son moral est au plus bas. Malgré tous les efforts qu'il fait pour trouver un emploi, il revient à la maison de plus en plus déçu. Chaque matin, il fouille les petites annonces du journal et il fait de même au bureau du chômage, mais rien n'y fait. Le peu de contrats qu'il fait au noir ne suffit pas à l'occuper. Il n'a pas de chance et Sophie se décourage. Pierre s'absente de plus en plus de la maison et les rares moments qu'il partage avec les enfants sont toujours étroitement surveillés.

Financièrement, le couple doit se serrer la ceinture, car les prestations de chômage sont presque épuisées. Les choses vont de mal en pis entre eux. Si Pierre ne trouve pas vite un travail, ils seront bientôt sans le sou. Il refuse de demander de l'aide à son père. Quant à la famille de Sophie, il ne faut même pas y penser.

Pierre décide de faire un voyage à Saint-Joseph, appréhendant des jours sombres. À force d'arguments répétés, il parvient à convaincre Sophie de l'accompagner avec les filles malgré les relations tendues entre sa famille et sa mère.

Quelques heures après leur arrivée, une violente chicane éclate entre Sophie et sa belle-mère au sujet des enfants. Les deux filles sont effrayées par la colère des deux femmes. Une fois de plus, Pierre défend Sophie. Rouge de colère, celle-ci quitte la maison avec ses deux filles pour se rendre chez sa mère, le temps que le calme revienne.

Pierre, demeuré seul, ne veut plus poursuivre la conversation avec sa mère. Il rejoint son père sur la galerie. Pendant de longs moments, les deux hommes se remémorent avec nostalgie les magnifiques voyages de pêche qu'ils ont faits ensemble dans le passé.

Judith et Isabelle aiment bien la grand-mère Lajoie. Elles pensent qu'elle n'est pas aussi mauvaise que grand-mère Bourgeois. Cependant, Sophie et sa mère sont tellement loin l'une de l'autre que même lorsqu'elles sont face à face, elles n'ont rien de bon à se dire.

En fin d'après-midi, Sophie retourne chez sa belle-mère. Malgré elle, elle se retrouve encore au centre d'une autre chicane. Avant d'entrer dans la maison, elle écoute une conversation houleuse entre Pierre, sa sœur Monique et sa mère. Certaines paroles sont très dures à son égard et la touchent droit au cœur. Monique, sans aucune retenue, traite Sophie de folle, de cinglée et menace Pierre de lui faire enlever ses deux filles s'il ne la fait pas soigner. Aline approuve sa fille. Pierre ne répond pas aux accusations faites à l'endroit de sa femme. Il ne sait plus quoi dire ou faire pour calmer les deux femmes.

Sophie sait maintenant qu'elle est très mal acceptée dans la famille Bourgeois. Les enfants ont tout entendu et se mettent à pleurer. Sophie les reconduit à l'auto, entre dans la maison comme une furie et s'adresse directement à son mari, sans regarder les autres.

– Viens t'en, j'en ai assez entendu. Les filles sont terrifiées. Pars-tu avec moi ou si tu restes avec ces folles?

– On s'en va, répond Pierre en jetant un regard vers son père. Il sait qu'il a tout raconté de ses confidences et cela l'affecte profondément.

Ulysse n'était pas intervenu dans le conflit...

Le retour vers Montréal est pénible. Tout au long du parcours, Sophie fulmine et sa colère est terrible. Pierre écoute sans parler, préférant demeurer calme et vivre sa peine intérieurement. Il ne veut surtout pas envenimer davantage les choses.

Les enfants se sont calmés. Isabelle dort sur la banquette arrière, tandis que Judith se tient debout derrière sa mère, une main déposée sur l'épaule de cette dernière.

Arrivée à la maison, Sophie s'empresse de coucher les enfants et veut poursuivre la conversation avec Pierre, mais il reste muet. Il est tellement triste, toutes ces folies lui brisent le cœur.

– T'as pas de cœur, finit-elle par lancer à son mari avant d'entrer dans sa chambre en claquant la porte.

Dans les jours qui suivent, les querelles augmentent de plus en plus dans la maison. Les enfants souffrent de ce climat malsain et lourd

qui flotte dans l'air. Pierre s'absente tous les jours pour chercher du travail et ne rentre pas toujours sur ses deux jambes. Il essaie d'oublier dans l'alcool.

Les visites d'Hélène se font de plus en plus rares et Sophie en est grandement affectée. Elle perd peu à peu sa confidente et meilleure amie, sa seule d'ailleurs. La maison est devenue un enfer. Une grande jalousie s'est installée entre les deux filles et les empêchent de s'amuser ensemble. Encouragée tacitement par sa mère, Judith impose son droit d'aînesse sur Isabelle... Tout comme autrefois entre Sophie et Nadia.

Sophie fume cigarette sur cigarette et ne dort presque plus. Judith a maintenant quatre ans et sa mère croit qu'elle doit la protéger davantage contre son père. Elle s'accroche à cette responsabilité. La propreté est devenue son obsession seconde. Elle fait et refait le ménage jusqu'à épuisement, entraînant ses filles avec elle. Malgré son jeune âge, Judith doit l'aider à maintenir l'ordre. Aucune erreur n'est tolérée. C'est devenu pour Sophie presque une maladie chronique. La maison brille comme un sou neuf et Pierre doit faire très attention, sinon la colère de sa femme ne se fait pas attendre.

Enfermée, isolée, elle reste seule avec ses tourments et ses peurs malades. Le jour, pendant la sieste des enfants, elle réussit à fermer l'œil, mais les portes et les fenêtres sont barrées à double tour.



Ils n'ont plus un sou en banque et le dernier chèque de chômage est presque épuisé. Pierre refuse de demander de l'argent à son père sous prétexte qu'il a sa fierté et son orgueil.

Ce soir-là, Pierre a hâte de rentrer à la maison pour annoncer une bonne nouvelle à Sophie : il est engagé par un gros entrepreneur qui démarre un important projet de construction de maisons unifamiliales. Avec les quelques dollars qui lui restent en poche, il s'arrête chez le fleuriste. Heureux, un bouquet de fleurs à la main, il ouvre la porte et reste quelques secondes immobile. Aucun bruit... Ce n'est pas normal. D'habitude, à cette heure-ci, Sophie prépare le souper pendant que les enfants écoutent la télévision. Il dépose le bouquet sur la table...

– Sophie, es-tu là?

Pas de réponse. Il avance d'un pas hésitant vers la chambre à coucher dont la porte est fermée, ce qui est contraire aux habitudes de Sophie. Il touche nerveusement la poignée du bout des doigts, il hésite en imaginant le pire. En ouvrant, une image horrifiante le frappe de plein fouet. Sophie est étendue sur le lit, ses deux filles allongées à ses côtés. Leurs visages sont d'une pâleur cadavérique et leur respiration est faible.

D'un mouvement rapide, Pierre décroche le téléphone et demande l'assistance d'une ambulance de toute urgence. Les trois femmes de la famille sont transportées rapidement vers l'hôpital.

Pierre est seul dans la salle d'attente. « Est-ce possible que tout ce que je possède au monde disparaisse dans un tel geste de désespoir? » Au fond de lui, il pleure déjà les tendresses, les petits soins et les baisers de ses trois femmes. Il est hors du temps quand le médecin vient vers lui.

– Le danger est passé, monsieur Bourgeois. Tout va bien maintenant. Elles dormiront encore un peu. À leur réveil, elles seront étourdiées quelque temps, mais elles reprendront vite des forces.

– Merci docteur. Est-ce que je peux les voir?

– Oui, bien sûr.

Pierre se dirige vers l'urgence et entrouvre le rideau qui isole les trois lits. Des larmes coulent sur ses joues lorsqu'il aperçoit Sophie et les deux filles. Il dépose un baiser sur le front de Sophie et se tourne vers les filles. Timidement, il caresse le visage de Judith. Il y a si longtemps qu'il ne l'a pas touchée. Il approche sa tête près du visage de son enfant et n'en pouvant plus, il éclate en sanglots. Au bout de quelques minutes, il fait de même avec Isabelle. Il se sent si loin de ses deux filles. Il voudrait leur dire « Je t'aime », les embrasser, les serrer contre lui, comme un vrai père. Il tient leurs petites mains entre les siennes et laisse aller le chagrin accumulé depuis si longtemps. Une profonde déception l'envahit. Il n'aurait jamais cru que Sophie puisse poser un tel geste contre sa vie et celle de ses enfants.

Pierre quitte l'hôpital alors qu'elles sont encore inconscientes. Malgré l'heure tardive, il s'arrête chez Hélène, il doit parler à quelqu'un. Elle

est surprise de voir Pierre le visage enflé et rougi par les larmes. En entrant, il se jette dans ses bras sans retenue, la surprenant. Il pleure comme un enfant. Hélène, bouleversée, laisse passer l'orage et lui offre un café. Après quelques minutes de silence, il lui raconte le terrible drame qu'il vient de vivre et qui a failli coûter la vie à sa famille. Il raconte tout, même le terrible secret de Sophie. Il voudrait tellement que quelqu'un puisse les aider, car il sait que sa femme ne demandera jamais d'aide à qui que ce soit, refusant catégoriquement de trahir le secret de sa famille.

Pierre fait pitié à voir. Hélène est ébranlée par les confidences que ce dernier vient de lui faire. Elle regrette d'avoir abandonné Sophie au moment où elle en avait le plus besoin. Mais, c'était rendu intenable, Sophie était toujours en colère et ne parlait que de vengeance, etc.

Lorsqu'il décide de rentrer à la maison, Hélène lui promet de ne jamais révéler ce qu'il lui a confié et elle l'encourage à se battre pour sa famille.

Le lendemain après-midi, Hélène se rend à l'hôpital. Sophie se jette dans ses bras en l'apercevant. La honte se lit sur son visage. Les deux amies se serrent l'une contre l'autre et pleurent ensemble, heureuses de se retrouver.

– Je suis venu te chercher. Le médecin dit que tu peux rentrer avec les filles.

– Où est Pierre?

- Il est au travail. Il voulait te l'annoncer hier soir, mais tu étais...
- Pauvre Pierre, qu'est-ce que je lui ai encore fait?
- Ça va aller. Il a beaucoup de peine, mais il comprend ton geste même s'il ne l'approuve pas. Vous étiez dans des conditions peu enviables et l'espoir...
- Que t'a-t-il dit? demande rapidement Sophie qui s'inquiète.
- Que tu faisais une petite dépression et que tu avais attenté à ta vie et à celle de tes enfants. Il ne m'a rien dit d'autre. Il m'a demandé de venir te chercher, car il commençait son nouvel emploi ce matin.
- J'ai tellement honte de moi.
- Tout va rentrer dans l'ordre maintenant que Pierre a un travail. Vous allez reprendre ensemble une vie plus agréable.

Sophie semble soulagée. Elle avait craint que Pierre ne lui ait tout révélé.

Hélène les ramène à la maison. Les deux filles ne sont pas affectées, elles ne se souviennent de rien.

Lentement, la vie reprend son cours chez les Bourgeois. Depuis les derniers événements, Pierre est inquiet et épuisé par son travail, le manque de sommeil et le chagrin. Il garde ses distances avec les filles, toujours surveillé de près par Sophie, qui ne semble pas vouloir lâcher prise. Chaque fois qu'il en a l'occasion, il achète un petit cadeau aux filles et la vie continue.

Le temps passe. Le côté financier s'améliore, les filles grandissent, mais dans le couple, il y a encore beaucoup de tension. La petite famille n'est pas retournée à Saint-Joseph depuis plusieurs mois. Les enfants s'ennuient de grand-mère Yvonne, de tante Nadia et de grand-papa Ulysse. Quant à Pierre, son père lui manque. Il ne lui tient pas rigueur d'avoir dévoilé ses confidences à sa mère. Il offre à Sophie de prendre quelques jours de vacances avec les enfants.

– Non, répond-elle sur un ton vif et tranchant. Vas-y si tu veux, moi, ça m'intéresse pas. Je suis bien chez moi et je ne veux pas amener les filles dans des endroits où on ne m'aime pas. Je leur ai expliqué les méchancetés de leur tante Monique et de leur grand-mère Aline et je leur ai conseillé de ne plus jamais leur adresser la parole de toute leur vie. Je leur ai dit de ne jamais leur pardonner ce qu'elles me font.

Pierre est déçu, mais n'insiste pas. Pendant les vacances de la construction, il prend quelques petits contrats de réparations au noir. Cet argent permettra de voir venir lorsqu'il y aura d'autres jours difficiles. Il en profite pour aller au restaurant avec sa famille.

Le jour, accompagnée par Hélène, Sophie passe de longues périodes au terrain de jeu du quartier. Sous leur surveillance, les filles se baignent et s'amuse avec les autres enfants. Cependant, il n'est pas permis qu'elles ramènent des amies à la maison et encore moins qu'elles aillent jouer ailleurs.

Sophie éduque bien ses enfants. Elle leur inculque de bons principes. Leurs résultats scolaires sont très satisfaisants. Ses filles ne sont ni

mieux ni pires que les autres. Judith, étant la plus âgée, exerce encore un contrôle sur sa sœur et bénéficie de beaucoup plus de privilèges. Isabelle ne s'en plaint jamais.

Les enfants se sont habituées à cette vie, elles n'en connaissent pas d'autres. Elles n'ont aucun modèle à envier, elles ne vont jamais ailleurs. Tous les jours, elles doivent aider leur mère à ranger la maison et voir à ce que rien ne traîne. Judith ose même réprimander son père quand il laisse des traineries derrière lui.

Pierre ne fréquente plus les tavernes et ne voit presque plus ses amis. S'il va parfois prendre une bière avec eux, il en avise Sophie. Il s'est habitué à cette vie et ne lutte plus. Il se plie aux exigences de sa femme, mais secrètement, il espère qu'un événement vienne tout changer et lui redonner la liberté de redevenir un père. Il est souvent envahi par le découragement, mais il le chasse rapidement, préférant simuler le bonheur.

Les fins de semaine, il répare la maison qu'il a achetée à grands coups de travail et d'économies. Le soir, seul le sport à la télévision parvient à lui faire oublier. Quelques fois, Hélène vient garder les enfants pour leur permettre d'aller au cinéma.

Pierre est toujours mis à l'écart de ses filles, privé de l'affection et de l'amour qu'il éprouve pour elles. Il chasse la tristesse en réparant leurs jouets et en leur achetant quelques gâteries. Parfois, il se risque à passer une main dans leurs cheveux soyeux, à mettre un doigt sur le bout de leur nez pour les taquiner. C'est le maximum qu'il se

permet. De toute manière, les filles s'intéressent peu à lui ou à ce qu'il fait. Malgré tout, Sophie exige de ses filles un grand respect pour leur père. Mais ce dont Pierre a besoin, c'est de l'affection et de l'amour. Il se sent comme un objet dont on se sert pour survivre, une bouée de sauvetage en cas de naufrage.

Il aime ses filles, mais se prive de leur avouer. Avec le temps, un énorme fossé s'est creusé entre elles et lui. La communication ne passe pas. Il les aime en silence, dans le secret de son cœur. Souvent, il rêve qu'il sort jouer avec elles sur la pelouse du parc ; il les transporte sur ses épaules, il les serre contre lui pour sentir de ses mains rugueuse leur peau satinée, il se roule sur sol avec elles et se laisse marcher dessus pour mieux ressentir le poids de leur corps et leur progression d'enfant. Ce ne sont que des rêves... mais combien il désirerait que tout cela soit vrai.

Il s'invente des histoires qu'il raconte à ses compagnons de travail. Il leur décrit les jeux et les blagues qu'il partage avec ses enfants, tout l'amour et l'affection qu'il a pour elles. Il se surprend à raconter ce dont il rêve la nuit. Une importante partie de lui s'est endormie et il a renoncé à la réveiller.

D'autres fois il souhaite ne plus les voir pour moins souffrir. Toute cette souffrance inutile à cause d'un salaud de père qui est mort avant qu'il n'ait pu le tuer de ses propres mains.

Et ses frères... Il se souvient de ce piège qu'il leur a tendu lors d'un voyage à Saint-Joseph. Avec David, son frère, il avait manigancé un

scénario pour se retrouver face à face avec eux, sans témoins. Pendant des semaines, il s'était réjoui de cette vengeance... mais tout avait échoué. Les deux salauds avaient pressenti le coup monté et avaient pris la fuite. C'est sûrement le Bon Dieu qui l'a voulu ainsi pour lui éviter de commettre l'irréparable.

Il se souvient aussi d'un soir... Après avoir longuement parlé avec Sophie, il avait insisté pour qu'elle porte plainte criminel contre eux. Elle lui avait fait une scène épouvantable, lui reprochant de vouloir détruire sa famille. Rien n'aurait pu la convaincre. Il a renoncé à cela aussi.

Ses filles ne s'intéressent plus à lui. Sa place est si négligeable auprès d'elles qu'il ne se sent plus un père. Il ne lui reste que son rôle de bourreau, sur lequel il se questionne et se culpabilise. Il ne peut donc pas se comporter comme un père compréhensif et affectueux, parce que Sophie le pousse à demeurer punitif et autoritaire. Il aime encore sa femme et se plie à ses quatre volontés dans le seul but d'avoir un peu de paix. Leurs relations intimes sont encore au point mort, elle ne fait aucun effort de ce côté ayant sans doute renoncé à jamais de partager cette nécessité pour lui comme pour tout couple. Avec le temps, son appétit sexuel s'est amoindri à un point tel qu'il n'en ressent presque plus le besoin. Lorsque cela revient à la surface, c'est dans la salle de bain qu'il se satisfait. C'est la seule chose qui lui reste d'intime.

Sophie, pour la énième fois, montre encore des signes de dépression. Colérique, impatiente, autoritaire plus souvent qu'à son tour, ce sont toujours les filles qui écopent. Elle les met en punition dans leur chambre et en est rendue à les frapper parfois. Elle devient de plus en plus avare de caresses à leur endroit. Pierre ne peut pas intervenir pour les consoler. Il traverse lui aussi une période creuse. Ses besoins d'amour et d'amitié sont au point mort. Sophie ne s'offre plus à lui. Elle se couche de plus en plus tard, lui laissant amplement de temps pour s'endormir et évite ainsi un contact physique. La dernière fois qu'il lui a touché, il a eu l'impression de tenir une poupée de chiffon.

La nuit, Pierre se lève au moins une fois pour aller manger et Sophie est toujours là, derrière lui à le surveiller, à l'épier, feignant d'être inquiète pour lui. Pendant qu'il grignote quelques biscuits et avale un verre de lait, elle regarde dormir ses filles.

À son réveil, il la retrouve la plupart du temps à dormir sur le sofa du salon. Elle se lève aussitôt et prépare son déjeuner et son repas du midi. Avant de partir pour le travail, elle lui donne un effleurement de baiser sur la joue... Dès qu'il sort, il entend le loquet de la porte s'enclencher derrière lui. Et voilà une autre journée qui débute de la même manière, sans changement, sans amélioration, sans surprise. La routine...

Le soir à son retour, le même manège se répète, elle débarre la porte dès son arrivée sur la galerie. Un baiser désintéressé est posé sur sa joue, aucun geste affectueux, aucune parole agréable. Les enfants, qui

écoutent leur programme à la télévision, ne se retournent pas, ne le saluent pas, c'est l'indifférence totale envers lui. « Je suis devenu un étranger dans ma propre famille. Que je parte ou que j'arrive, que je parle ou que je me taise, personne ne me voit. À quoi ça sert? Pourquoi continuer à me poser tant de questions et me faire tant de mal? »

Partie huit

Les années ont fait leur chemin, entraînant avec elles une suite de malheurs pour les Bourgeois. Pierre s'est totalement réfugié dans son travail et dans le sport à la télé. Ce sont les deux seules manières qu'il a trouvé pour survivre. Il accepte tous les contrats au noir qui lui sont offerts. Sa santé physique est encore solide et les heures ne lui font pas peur. Au moins, il trouve dans ces contrats des rencontres agréables de gens qui savent l'apprécier et le remercier. Il aurait eu des dizaines d'occasions d'avoir une relation sexuelle avec des femmes clientes, mais chaque fois il a refusé même si cela devenait parfois difficile.

Sophie refuse toujours de se rendre à Saint-Joseph malgré les nombreuses demandes de Pierre et des filles. Elle n'a eu aucune communication avec sa famille pas plus qu'avec celle de Pierre. Elle n'a besoin de personne dans son monde, pas plus que dans son mode de vie. L'isolement total est son refuge.

Pierre est descendu une seule fois sans Sophie et il a dû supporter les sarcasmes de sa mère. Quand elle attaque Sophie et les filles, elles les traitent d'ingrates, il a mal. Il feint de ne pas entendre, refusant d'envenimer les choses. Ulysse tente de contrôler Aline, mais elle l'envoie promener, lui reprochant de se laisser manipuler par son Pierre chéri. Elle le harcèle en lui disant qu'il a donné de l'argent à son fils en cachette lorsqu'il a été en mauvaise posture financière, ce que réfute totalement Ulysse qui n'entre pas dans son jeu. Il la laisse parler seule, c'est le seul moyen qu'il a trouvé pour être tranquille. Avec l'âge il ne résiste plus, il est devenu pacifiste, préférant laisser aller les choses, trouvant inutile de ramer contre le courant. De toute manière, il n'a jamais prêté ou donné de l'argent à son fils. Pierre est d'ailleurs bien trop orgueilleux pour lui en demander. Pour ce qui est de Monique, la sœur de Pierre, elle a quitté la maison familiale et fait sa propre vie, loin de sa famille.

Le comportement change, mais pour le pire. Plus ses filles vieillissent, plus Sophie est agressive, colérique et soupçonneuse envers elles. Le jour, lorsqu'elles vont à l'école, elle les suit de loin et vérifie à qui elles parlent. Durant les récréations, c'est la même chose, tout comme au retour de l'école. Elle s'arrange pour les regarder venir vers la maison et feint l'indifférence lorsqu'elles entrent.

Par contre, les relations intimes du couple ont pris un nouveau départ. Elle provoque Pierre et glane toutes les occasions. De plus en plus, elle devient une partenaire sincère et affectueuse. Elle réclame

ce qu'elle aime et y prend plaisir. Pierre en profite, mais il soupçonne quelque chose, mais quoi... Sophie lui a avoué qu'elle s'était débarrassée de certaines peurs en effectuant un travail intérieur sur elle. Elle veut vraiment refouler son passé et ne plus rendre Pierre coupable pour elle.

Il ne reste qu'une seule ombre au tableau. Chaque fois qu'ils font l'amour, elle se lève aussitôt et passe sous la douche de longues minutes. Jamais il n'est parvenu à la garder près de lui pour la caresser avec douceur et amour. Parfois, sur son heure de diner lorsqu'il est seul, il repense à ces années de frustrations, ces années de carême qu'il a dû subir et il garde toujours un doute sur ces changements de Sophie. Bien sûr, il n'a toujours pas le droit de s'approcher de ses filles, cette partie est irréversible.



Judith a maintenant douze ans. Comme sa mère, elle est autoritaire envers Isabelle qui doit encore et toujours subir. Elle surveille les moindres gestes de sa sœur et s'empresse de rapporter à sa mère le moindre écart de conduite. Cette dernière la récompense par des gâteries ou des passe-droits, ce qui provoque de furieux échanges entre les deux sœurs. Isabelle est plus frivole alors que Judith est stricte et indépendante.

Elles continuent de voir en leur père la main qui punit et non l'amour.

Judith a commencé à se former une armure de protection contre tout ce qui pourrait l'atteindre. Même à son âge, elle n'hésite pas à se jeter sur des garçons qui la harcèle, elle ou sa sœur. Elle s'est donnée pour mission de la protéger envers et contre tous et elle assume ce rôle avec force et détermination. Son caractère agressif et colérique est de plus en plus perceptible. Elle est comme sa mère, jalouse et possessive envers sa sœur.

Isabelle ne ressemble ni à sa sœur ni à sa mère. Calme, posée et très renfermée, elle prend la vie en douceur et fait preuve de grande patience. Son attitude déclenche souvent la colère de sa mère ou de Judith, qui la trouve sans cœur. Sophie la compare souvent à Pierre, mais Isabelle s'en fiche carrément. Ce qu'elle recherche surtout, c'est la paix, la tranquillité et la solitude.

Quant aux études des deux préadolescentes, Judith se débrouille assez bien. Par contre, Isabelle est plus alerte, moins entêtée et plus réceptive. Sophie suit de près leurs résultats scolaires et les devoirs qu'elles ont à faire à la maison. Judith ressent de plus en plus son désavantage envers sa sœur et les autres filles de son âge, son bégaiement est de plus en plus marqué et cela la frustre, surtout si quelqu'un se moque d'elle. Elle fonce physiquement sur quiconque ose le faire, fille ou garçon. Plusieurs fois, elle s'est fait mettre à la

porte de son école, nécessitant un billet de sa mère pour réintégrer sa place.

À la maison, elles ont chacune leur tâche à accomplir et leur chambre doit être nickel, ce qui n'est pas toujours le cas pour Isabelle qui est traîneuse comme son père selon Sophie.

Ces derniers mois, Pierre et David, son frère, ont renoué leurs liens. C'est ensemble qu'ils se rendent à Saint-Joseph, sous prétexte d'aller à la pêche. Pendant ce temps, la femme de David vient trouver Sophie à la maison. Myriam est calme, compréhensive, joviale et douce. Sophie aime son attitude, car elle sait écouter et comprendre. Elles vivent une belle amitié. Cependant, Sophie a de la difficulté à comprendre sa belle-sœur. Elle se surprend à l'envier en secret à cause de son tempérament dénué de colère et de jalousie. Cependant, Sophie voit une ombre sur leur relation. Lorsque Pierre part avec David, elle est inquiète, car David est bon des femmes et du sexe. Myriam lui a plusieurs fois affirmé qu'il n'y avait aucun danger, que David sait se tenir. Mais Sophie n'est pas rassurée pour autant et appréhende chaque fois que les deux hommes partent ensemble.

Un soir que Myriam est chez Sophie, elle doit repartir chez elle avant que Pierre et David ne reviennent de Saint-Joseph. À leur arrivée, David est en boisson et Pierre l'invite à coucher chez lui.

Sophie panique et elle ne ferme pas l'œil de la nuit. Dès que tout le monde est endormi, elle se lève et s'installe au salon avec un livre. C'est Myriam qui lui avait conseillé de lire pour ses longues nuits

d'insomnie. Elle n'avait pas insisté, mais lui avait prêté quelques livres pour la mettre en appétit. Sophie y avait pris goût. Elle se rend maintenant à la bibliothèque pour s'en procurer. Même si elle ne comprend pas tout ce qu'elle lit, elle persiste, espérant y trouver quelques réponses. Elle choisit des livres de vie et de recherches intérieures pour mieux se comprendre.

À cinq heures du matin, les deux hommes se lèvent. Elle retourne dans sa chambre, se couche et écoute le moindre bruit et la moindre parole. Après quelques minutes, elle revient dans la cuisine et prépare le déjeuner.

Pierre n'est pas dupe. Il connaît son manège depuis longtemps. Il l'avait surprise plusieurs fois en se levant pour manger ou aller à la toilette. Elle avait bien cherché des excuses pour le convaincre, prétextant des cauchemars qui l'empêchaient de dormir. Maintenant, lorsqu'il la surprend ainsi au milieu de la nuit, elle se contente de lui faire un petit signe de la main avant de replonger dans son livre.



Les années défilent et se ressemblent. Sophie est toujours difficile à vivre et les disputes sont fréquentes avec Pierre. Malgré cela, chaque fois, tout revient dans l'ordre. Pierre préfère abandonner la conversation, ne comprenant pas toujours ce qu'elle lui dit, des choses sorties de ses livres, qu'elle interprète à sa manière. Il évite

toute discussion en présence des filles, car cela se retourne toujours contre lui. Elles se plaisent à lui rappeler qu'il est le seul homme contre trois femmes.

Des dizaines de fois, Sophie a tenté d'appliquer certains conseils reçus de Myriam ou appris dans ses livres. Chaque fois elle échoue et elle se révolte, sa défaite ne fait qu'augmenter son agressivité et amplifier son découragement. Elle a de la difficulté à comprendre qu'on puisse vivre parfaitement heureux, ce que disent pourtant les livres. Elle se culpabilise de ne pas y parvenir, ce qui creuse un fossé de plus en plus profond entre elle et Pierre. Il ne comprend jamais rien à ce qu'elle lui explique. Elle a trop mis d'espoir dans ses livres de psychologie ; apprendre à s'aimer, cela ne dépend que de soi et non des autres. Ça ne s'apprend pas dans les livres... Maintenant, il y a tout un monde qui sépare le couple. Ils vivent presque en étrangers, car Sophie insiste toujours pour que Pierre s'adapte à ses livres.

Sophie lutte constamment contre elle-même, elle souhaite être moins possessive et dominatrice, mais elle n'arrive pas à faire confiance à ses filles. Son obsession est si forte, qu'elle ne peut s'empêcher de se rendre à l'école trois fois par jour, afin de surveiller les garçons qui s'approchent d'elles.

Lorsqu'elle revient à la maison, elle est encore plus malheureuse et se sent encore plus coupable. Pourtant, dès le lendemain, le même manège reprend.

Elle contrôle aussi les sorties de soir et force Pierre à faire un tour de voiture dans le seul but d'espionner ses filles. Les recommandations de Sophie sont précises. Elles doivent rentrer avant la noirceur et éviter de se tenir avec des garçons. Elles ne doivent pas déroger aux ordres, sinon elles seront punies sévèrement.

Pierre effectue des réparations sur la maison dès que la saison estivale est au rendez-vous. Chaque année, il en répare une partie pour en améliorer le confort et la valeur. Les filles font leur part pour aider leur père. Elles aiment travailler avec lui. Il leur apprend plein de choses, manier le marteau et la pelle. Ce sont elles aussi qui, avec leur mère, veillent à l'entretien du terrain : la pelouse, les fleurs, le jardin et la fontaine d'oiseaux.

Un samedi de juillet, Pierre et Sophie reçoivent Myriam et David. Le soleil et la chaleur aidant, David consomme de la bière plus que de raison. L'effet ne tarde pas à se faire sentir. Voulant plaisanter, il saisit Judith par une jambe et l'assoit sur lui. Pierre rit et les regarde s'amuser. Sophie, qui faisait griller la viande sur le barbecue, aperçoit la scène. Elle laisse tomber la spatule, court vite vers sa fille et l'arrache de force des mains de son beau-frère. Elle est complètement aveuglée par la colère. Elle enguirlande David et le traite comme un agresseur d'enfant. Devant cette rage inexplicable, Myriam et David restent bouche bée. Pendant quelques secondes, David est figé sur place. Il se ressaisit, va vers Sophie et la secoue pour la ramener à la raison. Sans tarder, elle lui assène une violente claque au visage.

– Si jamais tu touches encore à une de mes filles, je te tue, crie-t-elle, hors de contrôle.

Pour éviter un drame, Pierre et Myriam décident de s'en mêler. Tous deux connaissent les problèmes de Sophie et ne veulent pas que David lui fasse de mal. Après leur intervention, les choses se calment, mais David est fâché. Le couple préfère écourter sa visite et le souper reste sur la table. Avant de partir, Myriam rassure Sophie qui pleure déjà sur sa conduite ridicule et injustifiée.

Lors des visites subséquentes, David adopte une tout autre attitude. Il ne tient pas rigueur à Sophie parce que Myriam lui a fait des confidences sur le passé de sa belle-sœur. Pour lui, tout est oublié, relégué aux oubliettes. Il va même jusqu'à s'excuser de son comportement. Il affirme à Sophie qu'il n'avait pas de mauvaises intentions lorsqu'il a posé ce geste irréfléchi à l'endroit de Judith, mettant la faute sur la boisson et la bonne humeur.



Judith a maintenant dix-neuf ans et Isabelle fête ses dix-sept ans. Le climat entre les deux sœurs est toujours aussi tendu. Judith continue, par tous les moyens, de garder le contrôle sur sa sœur. Pierre et Sophie ferment les yeux, préférant laisser les choses suivre leur cours.

Isabelle se replie sur elle-même. Elle ne peut rien faire pour que sa mère l'accepte mieux. Faisant fi des consignes, de plus en plus

renfermée et désobéissante, ses punitions sont toujours très sévères. À quelques occasions et parce que Sophie l'exige, Pierre la frappe à regret, conscient de la douleur qu'il inflige à sa fille.

Judith n'a plus aucun intérêt pour l'école et travaille à temps partiel dans une boutique de vêtements. Son bégaiement a diminué et lui permet de s'exprimer mieux. Sa patronne est satisfaite d'elle et lui offre l'emploi à temps plein. Pierre lui a appris à conduire et lui donne la permission de prendre la voiture le week-end pour aller à son travail.

Un soir, sans prévenir, elle arrive à la maison, accompagnée d'un garçon, le premier qu'elle ose présenter à ses parents. Sophie lui pose toutes sortes de questions et Pierre éprouve une certaine agressivité envers le jeune homme qui en est très mal à l'aise. Une fois celui-ci parti, Pierre ne se gêne pas pour dire à sa fille que tout ça ne lui plaît pas. Il l'a vu tenir sa main et ce geste lui a fait mal jusqu'au fond des tripes. Comment un étranger pouvait-il se permettre ce geste alors que lui-même n'a pas le droit de la serrer dans ses bras. Pierre frissonne rien qu'à y penser. Il est jaloux de Stéphane, mais il ne veut pas en parler à Sophie qui l'a toujours obligé à refouler ses sentiments.

Pour sa part, Isabelle passe des remarques désobligeantes envers Stéphane qu'elle trouve niais et sans caractère, car il se laisse mener par le bout du nez par sa sœur.

Sophie cherche depuis quelque temps une occasion de parler à Judith, de confier à sa fille le secret qu'elle porte en elle depuis tant d'années et qui est devenu si lourd, trop lourd pour le garder encore.

Un matin d'automne, alors qu'elle est seule avec elle, Sophie lui offre un café, certaine que le bon moment est arrivé pour lui ouvrir son cœur. Assises ensemble à la table de la cuisine, les deux femmes observent le silence pendant quelques minutes. Les mots sont trop difficiles à trouver pour Sophie. Elle commence alors à lui faire des recommandations de prudence avec Stéphane. Judith est irritée par cette intervention et veut mettre fin à la conversation.

– Non attend, dit Sophie, au bord des larmes.

– Cesse de pleurer! lui dit Judith, exaspérée par cette faiblesse. Depuis un certain temps, j'ai remarqué que tu passes ton temps à pleurer. Arrête ça.

– Reviens t'asseoir, j'ai quelque chose à t'avouer.

Et Sophie raconter à sa fille la vie de martyre que son père et ses frères lui ont fait vivre. Judith est sidérée.

– Je ne peux pas m'imaginer qu'un père fasse ça à ses enfants. En tous cas, on a pas eu à vivre de pareilles cochonneries avec papa. Il est sévère, mais il est bon.

Attristée par le récit, Judith se montre plus compréhensive, moins agressive envers sa mère. Elle se sent trahie par sa grand-mère Yvonne qui lui a toujours joué la comédie. Elle nourrit une profonde

rancune envers la famille Lajoie. De plus, elle pose une question à sa mère : pourquoi personne n'a dénoncé personne?

En septembre, Isabelle reprend seule ses études. « Enfin, se dit-elle, Judith ne m'espionnera plus ». Elle pourra donc profiter de cette nouvelle liberté pour se faire de nouveaux amis. De temps en temps, Il lui arrive de manquer des cours. Chaque fois, elle présente un billet de sa mère qui justifie ses absences. Le professeur finit par se douter de quelque chose et il veut en avoir le cœur net. Il demande à Isabelle de venir le rencontrer à son bureau. Il la met en garde et la menace d'aviser ses parents si elle ne reprend pas normalement ses cours. Elle est libérée avec la promesse de bien se comporter.

À la maison, sa mère lui a imposé des consignes sévères pour ses sorties du soir, l'ordre formel de rentrer à la maison pour neuf heures. La plupart du temps, Isabelle n'en tient aucun compte. Et un soir, aux environs de dix heures, l'adolescente n'est toujours pas rentrée. N'en pouvant plus, à bout de nerfs, Pierre et Sophie partent à la recherche de leur fille. Ils la retrouvent finalement devant un petit comptoir-lunch du quartier. Elle s'amuse et ne voit pas approcher son père, hors de lui et prêt à tout. Il s'avance et..., trois claques la frappent durement au visage.

Le jeune homme qui l'accompagne s'approche prêt à intervenir, mais se ravise en voyant la fureur du père.

Pierre prend Isabelle par un bras et la jette dans la voiture sur la banquette arrière. Personne ne dit mot. À la maison, son père lui

donne une correction qu'elle n'est pas prête d'oublier. Isabelle prend les coups sans se plaindre. Elle a les yeux sans vie, sans éclats. À chaque coup, son corps se balance comme un pantin. Pendant que son père la reconduit à sa chambre, Judith qui avait observé la scène, informe sa mère qu'Isabelle est droguée. Sophie ne la croit pas. « C'est impossible. Ma fille n'aurait jamais pu aller jusque-là après tout ce qu'elle a fait pour elle. Isabelle qui prend de la drogue... Non, jamais je ne croirai ça. »

Elle prolonge sa réflexion comme pour exorciser le mal qu'elle ressent devant cette nouvelle douleur.

Le lendemain, avant le départ d'Isabelle pour l'école, Sophie la prévient de ne pas tarder après ses cours, car elles doivent avoir une sérieuse conversation sur ses agissements de la veille.

À cinq heures, Isabelle n'est toujours pas revenue. Sophie est dans tous ses états. Elle fume cigarette sur cigarette et ronge ses ongles jusqu'au sang. Isabelle se pointe finalement au bout de l'allée. Elle marche lentement et semble avoir peine à se tenir sur ses jambes. Sophie sort à sa rencontre. L'adolescente se laisse traîner jusqu'à la maison sans protester. La rage éclate. Insultes et reproches fusent sur la jeune fille qui ne semble pas les entendre ni même l'affectée. À bout de patience, Sophie l'entraîne dans sa chambre et la jette brutalement sur le lit.

– Tu vas rester là jusqu'à l'arrivée de ton père. Tu ferais mieux de te préparer, tu vas en manger toute une.

Isabelle ne répond pas et s'endort tout habillée.

Aussitôt que Pierre arrive, Sophie qui n'a pas déragé, s'empresse de lui parler du retard et de l'état de sa fille.

– Je lui avais pourtant dit d'être là à cinq heures. Mais elle se fout complètement de ce que je lui ai dit. Si tu l'avais vue! On aurait dit une somnambule. J'ai été obligé de l'aider à entrer dans la maison.

Sans aucune hésitation, Pierre entre dans la chambre, suivi de près par Sophie. Isabelle dort comme une bûche. Il la secoue plusieurs fois comme un prunier, mais ne réussit pas à la réveiller.

– Laisse faire, ça sert à rien. Tu te reprendras demain avant de partir.

Isabelle se lève au cours de la nuit. Sophie l'entend et se pointe derrière elle.

– Où tu vas? demande la mère.

– Aux toilettes...

– Change de ton. C'est à ta mère que tu parles.

Isabelle ne lui répond pas et barre la porte de la salle de bain derrière elle, pour éviter que sa mère ne la suive.

Dès qu'il se lève, Pierre se rend dans la chambre d'Isabelle, suivie de près par Sophie.

– Elle dort à poings fermés, je lui parlerai ce soir. On va avoir une bonne conversation tous les deux, je t'en passe un papier. Et si jamais elle refuse de comprendre le bon sens, je la fiche à la porte.

Après le déjeuner et le ménage, Isabelle n'est toujours pas levée. Sophie ouvre la porte de sa chambre et constate le drame.

Isabelle, recroquevillée comme un fœtus, tient dans sa main un flacon de pilules. Une matière blanche coule au coin de ses lèvres. Son visage reflète la mort. Sophie lance un cri d'horreur. Paniquée, elle téléphone à l'ambulance et demande de l'aide pour un empoisonnement. Les ambulanciers arrivent et les deux hommes sont surveillés de près. Sophie épie chacun de leur geste pendant qu'ils examinent l'adolescente.

– Combien de pilules y avait-il dans cette bouteille? demande l'un des hommes.

– Je... je ne sais pas.

– Dépêchons-nous, dit l'un des hommes, sinon elle ne tiendra pas le coup.

Les ambulanciers rabattent les couvertures sur Isabelle et constatent qu'une importante accumulation de sang imprègne les draps.

– Elle fait une hémorragie.

Sophie ne comprend pas ce qui arrive à sa fille. Elle accompagne les ambulanciers qui se dirigent rapidement vers l'hôpital le plus près. Un médecin de l'urgence s'occupe rapidement de la jeune fille, puis ordonne son transport dans une salle isolée.

Sophie marche de long en large dans la salle d'attente. Elle sort à plusieurs reprises à l'extérieur pour fumer en toute vitesse quelques

bouffées de cigarettes. De retour dans le corridor, elle reprend sa marche. Finalement, deux longues et interminables heures se sont écoulées lorsqu'un médecin s'avance vers elle.

– Madame Bourgeois, votre fille est passée à deux doigts de la mort. En temps normal, ce qu'elle a ingurgité aurait pu tuer un bœuf. Heureusement pour elle, ces médicaments n'avaient pas leur force habituelle, elles étaient périmées depuis un bon bout de temps. À qui appartenaient ces pilules qu'elle a avalées? lance-t-il en montrant les deux bouteilles entièrement vidées de leur contenu.

– Je...

– Ils sont à vous, n'est-ce pas? Comment avez-vous pu garder ces médicaments périmés depuis si longtemps?

– Je ...

– Ce n'est pas tout. Nous avons aussi trouvé des traces d'autres substances étrangères. Nous les avons expédiées à notre laboratoire. Autre chose, saviez-vous que votre fille avait subi un avortement?

– Un... avor... tement. C'est pas vrai, pas ma fille...

– Évidemment les parents sont toujours les derniers à l'apprendre. Oui madame, votre fille a été opérée ici même, et pas plus tard qu'hier. Elle avait environ cinquante jours de grossesse. C'est la cause de son hémorragie.

– Je n'y comprends rien, répond faiblement Sophie.

– S'il ne survient pas d'autres complications, vous pourrez la voir dans deux heures environ.

– Merci docteur...

Sophie, en larmes, se laisse choir dans un fauteuil. Les questions se bousculent dans sa tête. « Qu'est-ce qui nous arrive? Ma fille était enceinte et je n'ai rien vu... Elle ne m'a rien dit, à moi sa mère... Pourtant, j'ai toujours été si bonne pour elle. Je l'ai protégée, je l'ai bien éduquée, je l'ai mise en garde contre les hommes, j'ai toujours été présente auprès d'elle. Comment s'est-elle laissée prendre aussi facilement? Pourquoi ne s'est-elle pas confiée à moi? J'avais tellement confiance en elle et elle n'avait pas assez confiance en moi. Ma petite fille, mon bébé... Je t'aime plus que tout au monde, tu es ma chair, tu es mon sang. Quand t'es-tu éloignée de moi? Pourquoi? »

Sophie est encore prostrée dans son fauteuil. Ses larmes et son chagrin font place à l'amertume et à la révolte. Tout s'écroule. « Dix-sept années que j'ai dépensé à me dévouer corps et âme pour cet enfant-là et c'est la seule récompense que j'en ai. Il y a certainement quelqu'un derrière ça. C'est impossible. Toute seule, ma fille ne pourrait jamais se comporter de cette façon. Quelqu'un lui monte la tête contre moi, quelqu'un essaie sûrement de me l'enlever. C'est sûrement ça. Oui, c'est ça! »



Il n'y a plus grand-chose qui tourne rond dans la famille Bourgeois. Si ça continue ainsi, les choses ne seront plus jamais pareilles. Pierre avoue son impuissance à comprendre sa fille et regrette de l'avoir battue. Il prend conscience qu'il ne connaît ni Isabelle ni Judith.

De son côté, Sophie tente à plusieurs reprises de questionner Isabelle, mais pour le moment, elle refuse de répondre, elle refuse totalement de parler. Elle est complètement refermée sur elle-même. Même sous la menace elle refuse de dire qui est le père. Sophie ne sait plus à quel saint se vouer. Elle téléphone à Myriam pour se confier et être réconfortée par ses bons conseils. Sa belle-sœur essaie de lui expliquer, du mieux qu'elle le peut, que celle qui souffre le plus en ce moment, c'est Isabelle.

– Tu ne dois pas te culpabiliser de tout ce qui arrive. Tu sais, les adolescents sont comme ça. Quand ils souffrent, ils feignent le bonheur.

Mais, après plus de deux heures de conversation, Myriam n'est pas arrivée à lui faire comprendre le bon sens.

Après mille réflexions et mille tourments, Sophie pense avoir trouvé le garçon qui était le père du bébé d'Isabelle. Un matin, alors que Judith est partie travailler et qu'Isabelle dort encore, Sophie se rend à l'école juste à temps pour la récréation. Elle veut interroger plusieurs jeunes filles pour avoir des informations sur les fréquentations de sa fille, mais il n'y a aucune collaboration possible. Celles-ci ne veulent rien savoir d'elle.

Un professeur est intrigué et s'approche de l'attroupement.

– Est-ce que je peux vous aider, madame?

– Je suis la mère d'Isabelle Bourgeois.

– Je la connais, elle est dans ma classe.

– Je veux savoir ce que vous avez fait de ma fille

– Expliquez-vous, madame. Je ne comprends pas ce qui vous inquiète.

– Ma fille se drogue et elle s'est fait avorter. Vous pensez que je n'ai pas assez de raisons de m'inquiéter?

– Sans doute que vous avez raison, mais je ne vois pas pourquoi vous interrogez les autres jeunes filles sur ce qu'a fait ou aurait fait votre fille. C'est à elle que vous devriez poser les questions. Vous n'avez donc aucun contact avec elle?

– J'en avais... mais depuis qu'elle fréquente votre école, je doute qu'il m'en reste encore. Avec vos maudites écoles, vous virez les jeunes à l'envers, vous leur permettez tout. Vous leur faite croire qu'elles sont des femmes alors qu'elles ne sont encore que des enfants. Vous n'êtes même pas capable de leur montrer à devenir des adultes. Et ça vous surprend qu'une mère s'inquiète et veule intervenir? Je cherche des réponses, monsieur. Je vous jure que je vais les trouver.

– Vous êtes bien sévère à notre endroit. Nous ne sommes pas les parents des enfants, nous sommes tout simplement leurs professeurs. En plus, j'aimerais vous souligner un autre point. Votre fille a dix-

sept ans, ce n'est plus une enfant, c'est une femme maintenant. Vous devriez peut-être commencer à la regarder comme tel. Peut-être cela vous permettra-t-il d'avoir un meilleur contact avec elle. Vous savez, au nombre d'étudiants qui fréquentent cette école, on ne peut pas surveiller chacun d'eux, et encore moins leurs relations intimes et leurs amours. Ce n'est pas notre rôle.

– C'est tellement facile pour vous autres, les enseignants, de tout mettre sur le dos des parents. Pour vous, les parents sont responsables de tous les maux des enfants. C'est avec des réflexions comme ça qu'on en perd le contrôle.

– Ce n'est pas à nous de mater vos enfants. Notre devoir, c'est de leur enseigner de la matière, un point c'est tout. Nous sommes des enseignants et non des éducateurs.

– C'est faux, archi faux. Et ça sert à quoi vos cours de pédagogie? À décorer les murs de la salle des profs? De toute façon, je suis venu jusqu'ici pour avoir les noms de ses amis de garçon et vous allez me les donner.

– Vous me demandez l'impossible, madame. Même si je voulais vous le dire, vous savez aussi bien que moi que lorsque les élèves quittent l'école, ils sont libres comme l'air, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, avec qui ils veulent. C'est à vous les parents de prendre la relève et de gagner leur confiance. De cette manière, c'est plus facile de les surveiller. Avez-vous parlé ou discuté avec votre fille?

– Elle ne veut rien dire.

– Alors, c'est votre problème, pas celui de l'école. Maintenant, madame, excusez-moi, mais je dois aller reprendre mes cours.

– Donnez-moi juste un nom, un seul.

– Je ne peux pas, madame, au revoir!

Rouge de colère, Sophie invective le professeur. Tous les mots de son répertoire de vocabulaire y passent, mais ce dernier ne semble pas dérangé. Elle quitte la cour de l'école en furie, se promettant d'employer tous les moyens pour faire parler Isabelle.

Sophie entre dans la chambre de sa fille en coup de vent et la réveille brusquement.

– Isabelle, ça assez duré. Crois-moi, tu vas finir par tout me dire. S'il le faut, je vais employer les grands moyens. Dis-moi avec qui tu as couché, son nom? Et vite, ça presse...

– Isabelle s'assoit sur son lit, s'adosse contre le mur et regarde sa mère dans les yeux avec un air de défi et ne répond pas.

– Isabelle, je t'avertis, fais-moi pas sortir de mes gonds parce que tu vas t'apercevoir de quoi je suis capable et jusqu'où je peux aller quand je suis fâché. Je veux le savoir et je le saurai, tu peux me croire.

– Maman, je n'ai rien à te dire, peu importe ce que tu me feras, tue-moi si tu veux.

Sans attendre, Sophie lui lance une solide claque au visage, puis une deuxième.

– Va chercher un couteau et tue-moi, c'est ça que je veux, mourir. Je ne te dirai pas un mot.

– Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une fille aussi têtue? Ma grande foi, es-tu devenue folle?

Deux autres claques violemment portées la frappent à nouveau. Isabelle pleure, tout en essayant de se protéger. Le dos encore appuyé contre le mur, elle est prise au piège. Sa mère, aveuglée par la colère, n'arrive pas à se calmer.

– Arrête maman, tu me fais mal, crie Isabelle.

Isabelle a la lèvre fendue, du sang coule de sa bouche et son nez. Sophie continue de cogner. Elle a perdu tout contrôle et ne sait plus ce qu'elle fait.

– Tu vas parler ou tu vas mourir, hurle Sophie.

Isabelle ne tente même plus de se protéger. Les coups pleuvent les uns après les autres et son visage est devenu insensible. Sophie ne s'arrête qu'à l'épuisement.

–Tu ne sortiras plus de ta chambre, tu m'entends?

Isabelle n'a pas bougé. Elle est restée assise sur son lit. Le sang coule et se mêle à ses larmes. Puis, dans un instinct de survie, l'enfant lâche un immense cri de détresse :

– Maman! Maman! Pourquoi es-tu si violente? Pourquoi tant de rage? Quand j'ai voulu te parler, tu ne m'écoutais pas. Tu es tellement loin de moi, maman. Tellement loin...

Isabelle répète ces mots sans arrêt. Tous les pourquoi qu'elle aurait voulu lui demander depuis si longtemps... Elle laisse retomber son corps sur le lit. Son ventre la fait terriblement souffrir, mais elle doit le supporter sans se plaindre.

Partie neuf

La poussière retombe lentement sur tout ce qui a fait souffrir Isabelle, son avortement, sa tentative de suicide et sa cure de désintoxication. Dépassée par les événements, Sophie ne réussit presque plus à se concentrer dans ses lectures, cherchant un sens à tout ce qui a pu se produire de mal entre elle et ses filles. Tout ce qu'elle a fait jusqu'ici, elle l'a pourtant fait par amour, avec son cœur de mère.

Quand elle pense à Judith, à son attitude agressive, jalouse et colérique à faire peur, elle constate que rien n'est mieux ni pour l'une ni pour l'autre. Elle mène Stéphane au doigt et à l'œil, comme elle l'a toujours fait avec Isabelle. « Je n'ai rien vu, je n'ai rien voulu voir. Je n'ai pas reconnu les signes qui avertissent. Est-ce que j'aurais lu tout ça sans comprendre? » Elle se culpabilise.

Sophie n'est plus que l'ombre d'elle-même. Submergée par ses reproches, ses remords et sa culpabilité, elle cherche son identité, étant non seulement étrangère à elle-même, mais aussi à ses enfants

et à son mari. Qu'est devenu ce qu'elle aurait dû être, la protectrice et la confidente?

Quel fiasco! Quelle déception!

Pierre s'est totalement refermé sur lui-même. Il ne veut plus entendre ce qui se passe autour de lui. Il ne veut plus suivre sa femme et ses filles dans leurs folies. Les sports, les films à la télé et son travail sont devenus son seul refuge.

Aux prix de grands efforts, Sophie tente d'innover dans une nouvelle manière de vivre et de mettre en pratique différentes façons de fonctionner. Cependant, le succès n'est pas au rendez-vous, elle essuie plusieurs échecs et dérive lentement, progressivement vers la dépression. Elle succombe à de violentes colères et s'enferme, pendant de longues périodes, dans un mutisme complet. Ils se retrouvent isolés les uns les autres, le courant d'énergie de la famille ne passe plus. Ils sont devenus quatre étrangers vivant sous un même toit, ne se voyant plus, ne se regardant plus, ne se parlant presque plus. La moindre peccadille dégénère en un volcan qui crache sa coulée de lave bouillante sur chacun d'eux.

Pour une seconde fois, Hélène a retiré son amitié à Sophie, n'en pouvant plus de supporter sa manière d'être, des chicanes, des plaintes et des malheurs. Le climat insupportable est trop destructeur pour elle. Quant à Myriam, elle rend parfois visite à Sophie, mais les distance de plus en plus.



Isabelle s'est trouvé un emploi et a laissé tomber ses études. Elle et sa mère n'ont jamais reparlé de sa tentative de suicide ni de son avortement. Elle refuse toujours de se confier à qui que ce soit et pas même à sa mère. Elle vive l'une près de l'autre, mais sont aussi éloignées que les deux pôles.

Sophie passe des nuits blanches à ruminer et à chercher des réponses à tout ce gâchis. Plus elle s'efforce de trouver des solutions à tous ses problèmes, plus sa tête lui fait mal, plus ses idées s'embrouillent. Elle passe et repasse chacun des récents événements. Elle est bouleversée par ce qu'elle vient de vivre, c'est le désert en elle et autour d'elle. Aucune lumière ne peut la guider ni la conduire vers le sentier de l'espoir, vers le sentier de l'amour.

Elle est de plus en plus poursuivie par une idée effrayante qui l'affole. Elle a mainte fois tentée de la chasser, mais elle revient sans cesse martelante, obsédante et troublante, « Disparaître de cette terre où personne n'a besoin de moi, où personne ne m'aime. »

Elle veut se sortir de toute cette déchéance. Tout ce qu'elle lit est devenu inaccessible. Les mots n'ont plus de signification pour elle, impossible à atteindre. Elle ne trouve pas les ressources nécessaires, même dans les livres de psychologie que lui a prêtés Myriam. « Les livres... ce ne sont que des mots sur du papier, des mots écrits par

des savants, des mots qui me disent que tout est possible, qu'il n'y a rien d'impossible, que le bonheur existe quelque part, que le bonheur existe en moi, mais je ne le trouve pas. Ceux qui ont écrit ces mots n'ont pas connu ma souffrance, mes craintes, ma solitude. Ils ne peuvent ni me comprendre ni me guider, ni m'aider. Mon moi intérieur n'existe pas, des ressources en moi, ça n'existe pas...

Sophie ne se décide pas à consulter un médecin, malgré le conseil de Pierre qu'elle n'a jamais oublié sans pouvoir s'y résigner. « Personne ne doit connaître mes faiblesses, mes tourments et mes souffrances. Personne ne doit savoir ce que mon père m'a fait, qu'il repose en paix! Quant à ma mère, pourquoi lui faire du mal? De toute manière, elle ne peut pas m'aider. Mes frères, de vrais voyous, des sans-cœurs et des violeurs qui vivent aux crochets de la société sous les jupes de ma mère. Quant à Pierre, il ne m'écoute plus, ne rit plus et ne me parle plus. Il se contente de regarder la télé et de travailler. Parce qu'elle a voulu protéger et garder tous les êtres qu'elle aime près d'elle, elle a fait le vide autour d'elle sans se rendre compte. »

Myriam est si lointaine, Hélène a disparu de sa vie tout comme le peu de personnes avec qui elle pouvait parler un peu. Quant à la parenté, elle ne tolère plus leur présence. « Il n'y a plus personne qui veut de moi, plus personne à qui parler, plus personne pour me pleurer. On me rejette, on me prend pour une folle, une déséquilibrée. »

Pour Sophie, il n'y a plus qu'une seule porte de sortie : disparaître à jamais. Le suicide... suicide... suicide... Ce mot sonne et résonne

sans arrêt dans sa tête, file et défile dans son esprit. Elle ne cherche plus personne pour l'aider, ni la comprendre, l'aimer ou lui donner de l'affection. « Ils m'ont tous abandonné à mon sort, ils m'ont laissé seule dans ma détresse. Je croyais en toi Mon Dieu, mais toi aussi tu m'as abandonné. Tu n'es plus à mes côtés ni dans mon cœur, un cœur plein de désespoir et de haine qui ne trouve plus ni la sérénité ni la paix. »

Maintenant résolue à en finir, il ne lui reste qu'à trouver le moyen facile d'atteindre son but, mais cette fois, elle ne veut pas manquer son coup. Le temps passe et son projet se concrétise et se peaufine. Et une autre idée vient se greffer à la première. « Pourquoi laisser vivre les autres? Je vais les amener avec moi, C'est moi qui ai fait d'eux ce qu'ils sont. C'est à moi de les délivrer de cette vie de misère. Ils ont tellement souffert à cause de moi, ils sont tellement malheureux! Pierre est rejeté par sa famille, Isabelle veut mourir et n'a plus aucun intérêt sur cette terre, elle me l'a dit. Judith est méchante, dure et violente. Oui, c'est décidé, je les emmène avec moi dans un monde où ils trouveront la liberté. »



La pluie tombe doucement dans la nuit sans étoiles. Assise sur le divan, Sophie échafaude différentes stratégies qu'elle pourrait mettre à exécution sans aucun risque, sans aucune erreur. En commettant cet ultime geste, elle résoudra tous leurs problèmes.

Son plan prend forme, ses idées s'arrêtent, tout se dessine clairement dans sa tête. Le grand jour approche et son humeur change progressivement. Elle est plus souriante, plus sereine, n'a plus d'agressivité et presque douce avec les enfants même s'ils ne lui rendent pas. Pierre est surpris de ce changement soudain et il lui en fait part. Sophie lui répond que les choses s'améliorent pour elle.

Un samedi matin...

– Pierre, j'aurais envie d'aller voir maman, demande Sophie, Je sais qu'elle est très malade. Nadia m'a téléphoné.

– C'est comme tu veux, je ne veux pas t'en empêcher. T'as l'air tellement en forme ce matin. Que me vaut ce changement?

– Rien, je vais bien, c'est tout. Je voudrais bien amener les filles avec nous. Ce sera peut-être la dernière fois qu'elles verront leur grand-mère. J'aimerais que Judith fasse la paix avec elle.

– Qu'en pensent les filles?

– Je vais leur en parler, elles ne travaillent pas ce week-end.

Après de longues négociations, Sophie réussit à convaincre ses filles de les accompagner une dernière fois à Saint-Joseph. La petite famille se prépare et Sophie nage dans la joie, comme elle ne l'a jamais été ces derniers mois et même ces dernières années. Elle quitte la maison en dernier, les autres l'attendent déjà dans l'auto.

Elle retire une enveloppe de sa bourse et la dépose sur la table de la cuisine, appuyée sur le vase de fleurs, bien en vue. Avant de refermer

la porte, elle jette un regard furtif à l'intérieur de sa maison. Elle ressent un profond soulagement en refermant la porte. Tout est propre, personne n'aura à redire sur son ménage. Elle quitte finalement cet endroit, cette prison qu'elle s'était construite et où elle s'était si souvent sentie seule.

La rutilante Pontiac noire s'engage sur l'autoroute 20. Il y a passablement de circulation en cette fin d'avant-midi. Le soleil brille très haut dans le ciel et la température frise les vingt-cinq degrés Celsius. La musique de la radio entraîne les filles à chantonner et Sophie suit le rythme en frappant légèrement dans ses mains. Pierre reste perplexe et hoche de la tête en signe d'incompréhension.

– C'est une belle journée, n'est-ce pas Pierre?

– Ouais! Une journée comme les autres!

Sur la banquette, Sophie se rapproche de son mari. Elle passe le bras autour de son cou et appuie sa tête sur son épaule. En même temps, lentement, elle avance son pied vers l'accélérateur et soudain, sans que Pierre ne puisse réagir, elle enfonce la pédale au fond. Il tente de retirer son pied, mais Sophie le maintient de toutes ses forces. L'automobile s'emballe, les filles crient de peur. Pierre évite une, deux et trois automobiles et perd finalement le contrôle. L'automobile dérape vers le terre-plein et retombe sur ses roues après un saut de quelques pieds. La masse de métal s'immobilise dans un nuage de poussière.

Tremblante et déçue, Sophie ouvre les yeux. « Ils sont tous indemnes. Personne n'est mort, se dit-elle, personne n'est blessé non plus ». Judith et Isabelle descendent de voiture suivie par Pierre. Il ne sait plus quoi penser ni quoi faire. Ses jambes sont si molles qu'il se laisse tomber sur la pelouse. Pris de nausée, il se met à vomir.

Quand la voiture de police arrive tous phares allumés, ils sont assis par terre, abasourdis. L'officier est soulagé qu'il n'y ait que des dommages à la voiture.

– Que s'est-il passé? demande le policier.

– L'accélérateur s'est coincé. J'ai perdu le contrôle de la voiture.

– Vous l'avez échappé belle. On va vous sortir de là. Je demande une dépanneuse.

– Ouais! Se contente de répondre, Pierre.

Le policier se dirige vers sa voiture.

Sophie n'a toujours pas bougé. Elle refuse de sortir de ce qui devait être son tombeau. Elle a encore tout raté, même un simple accident qui les aurait tous libérés. Accablée de honte, elle ne peut pas affronter le regard sévère de Pierre. Ses yeux regardent fixement l'horizon. Elle pleure son échec et sa déception. Elle devra continuer de faire face à cette chienne de vie.

La dépanneuse est prête à sortir la voiture de sa mauvaise posture. Sophie, toujours atterrée, refuse de descendre. Pierre préfère se calmer avant de lui parler. D'un geste ferme, il la saisit par un bras et

la tire de force vers l'extérieur. Elle ne résiste pas, se laissant traîner comme un sac de sable. Il la soulève dans ses bras et la dépose sur la banquette arrière du policier.

La Pontiac, qui a perdu tout son éclat, est remorquée vers un garage situé à quelques kilomètres. Le policier reconduit la petite famille jusqu'au garage. Le policier exige un examen mécanique sur l'automobile.

Le garagiste fait son rapport au policier. Rien, tout semble normal. Il inscrit dans son carnet le résultat de l'inspection et se retire après avoir laissé sa carte à Pierre. Ce dernier s'approche du mécanicien.

– Arrêter de fouiller, c'est du temps perdu, vous ne trouverez rien. C'est ma femme qui a voulu nous tuer. Ce n'est pas la première fois qu'elle essaie, elle est dépressive.

L'homme regarde Pierre d'un air peiné et découragé.

– Eh bien, monsieur, je ne vous envie pas.

– Je vous dois combien?

– Rien, je me sentirais coupable de vous charger quelque chose. Allez, bonne route et surtout bonne chance.

Pierre le remercie en lui serrant la main.

~

La famille reprend la route, mais cette fois vers Montréal. Avant de repartir, Pierre, d'une voix sèche, ordonne à Sophie de prendre place entre les deux filles sur la banquette arrière. Elle ne pleure plus, mais son attitude n'est pas rassurante. Elle fixe le plancher de la voiture et se ronge les ongles. Pierre demande à Judith de sortir de la voiture et de le suivre.

– Je suis désolé mon bébé. Ta mère est malade, il faut lui pardonner. Je te demande un grand service. C'est la première fois que je te demande quelque chose. Je veux que tu surveilles ta mère pendant que nous serons sur la route. Je ne veux pas qu'elle tente autre chose.

– Oui papa, je vais le faire, répond Judith en pleurant. Elle regarde son père dans les yeux et y voit son désarroi et sa peine.

Tout en conduisant, Pierre observe son rétroviseur vers l'arrière. Sophie fait pitié à voir. « Sophie, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que je vais faire de toi? Je n'arrive plus à te comprendre ma chérie. Tu es devenue une étrangère pour moi, pour nous. Si seulement tu acceptais de vivre tout simplement. On a tout pour être heureux et tu refuses de nous aimer. Je t'en supplie, aime-nous. »

Pierre s'accroche à son volant pour contenir son émotion, son chagrin et sa peur de l'avenir. « Y a-t-il encore un avenir pour nous? À quand la prochaine tentative? Est-ce que je ferai partie du voyage? Non, tout ça ne peut plus durer, je suis à bout de force. Il faut que je trouve de l'aide, il faut que je lui fasse comprendre une fois pour toutes qu'elle doit se faire soigner. Elle n'a pas le droit de vie et de mort sur nous. Je

dois le faire pour elle, pour moi et pour les filles. Je dois la forcer à consulter un médecin. »



Le retour à la maison s'est déroulé dans un silence de mort. Pierre descend le premier de voiture, suivie de près par Judith et Isabelle. Elles pleurent encore de peur, une peur atroce, elles sont conscientes d'avoir frôlé la mort. Isabelle est touchée profondément et cela la ramène à son propre geste, un geste qu'elle se jure de ne plus commettre. La mort est trop difficile à affronter.

En entrant dans la maison, le regard Pierre est immédiatement attiré par l'enveloppe au centre de la table. Il hésite en la prenant, elle n'est adressée à personne. Il l'ouvre et reconnaît l'écriture de Sophie. Après avoir pris connaissance des dernières volontés de Sophie, il dépose la lettre sur le comptoir et retourne à l'extérieur.

Sophie est toujours assise dans la voiture. De la galerie, il l'observe. Elle est prostrée, le visage entre les mains. Finalement, il se dirige vers elle.

– Viens Sophie, c'est terminé, dit-il en touchant doucement son bras.

Il lui prend la main. Elle hésite, mais finit par descendre. Il la prend entre ses bras et l'enlace tendrement en caressant ses cheveux.

– J'ai lu ta lettre. Veux-tu m'en parler?

– Non...

Pierre la conduit vers le vieux banc installé dans la cour arrière, à l'ombre sous les arbres, tout près de sa rocaille où coule un filet d'eau. Il a baptisé cet endroit son éden, son aire de repos, de rêveries.

– Ma chérie, j'ai eu la peur de ma vie. Non pas que j'aie peur de mourir, mais je ne veux pas mourir dans de pareilles circonstances. Les filles ont le droit de vivre, elles ont toute la vie devant elles. Un jour, si Dieu le veut, nous serons peut-être grands-parents. Essaie de te reprendre en main. De toute manière, ma décision est prise, Sophie. Tu vas aller consulter un psychiatre. Tu as besoin d'aide, tu as besoin de te faire soigner. Que tu le veuilles ou non, je t'y conduirai, de force s'il le faut. Sinon, tu vas te retrouver hospitalisé.

– Je ne veux pas de petits-enfants. Je ne veux pas qu'ils soient attaqués comme moi. Je refuse de les voir souffrir comme moi.

– Sophie, ton père, c'était ton père. Il est mort maintenant, essaie de l'oublier. Tous les hommes ne sont pas des salauds comme ton père et tes frères. Mon père n'a jamais fait ça et dans toutes les familles, c'est la même chose. C'est certain qu'il y a encore des gens comme ta famille, mais ils sont très rares.

– Pierre, ça fait des années que j'essaie de l'oublier. Je voudrais le haïr, mais je ne peux pas, je l'aime, c'était mon père.

– C'est comme tu voudras, mais veux-tu me dire pourquoi tu voulais nous faire disparaître? Tu ne nous as pas demandé notre avis. On ne t'appartient pas.

– Je vous ai tous rendus malheureux. C'est à cause de moi que vous souffrez autant. Je voulais faire cesser vos souffrances et les miennes.

– On est pas si malheureux que ça, Sophie. Nos filles sont grandes. Ce sont de belles filles comme toi, et comme toi, elles deviendront de bonnes mères.

– Mais Pierre, ouvre-toi donc les yeux! Regarde la méchanceté de Judith. Regarde la faiblesse d'Isabelle. Toi comme moi, on a pas su les protéger. Toi comme moi, on a pas su les aimer comme elles le méritaient.

Pierre baisse la tête, il ne trouve pas de réponse. Des larmes perlent à ses yeux. S'il ne se contrôlait pas, il éclaterait en sanglots, mais il ne veut pas ajouter à la peine et à la douleur de Sophie, ni à sa culpabilité. Il préfère lui cacher ce que contiennent sa tête, son esprit et son cœur.

– On va reparler de tout ça, ensemble tous les quatre. On trouvera bien une autre solution que la mort.

– Pierre, ne dis pas aux filles que c'est moi qui...

– C'est promis. J'espère seulement qu'elles n'ont pas lu ta lettre. Je l'ai laissée sur le comptoir, dit-il en l'accompagnant vers la maison.

Lorsque le couple entre, les filles sont dans leur chambre. La lettre est sur le comptoir, tel qu'il l'avait laissée.

Le lundi suivant, aussitôt son travail terminé, Pierre se rend au bureau du docteur Jeanne Dion, psychiatre. Il n'a aucun rendez-vous, mais il entre quand même, bien déterminé à ne pas repartir avant d'avoir été reçu et écouté.

– Mademoiselle, j'aimerais rencontrer le docteur Dion.

– Vous avez un rendez-vous?

– Non, c'est une urgence. Je vous en prie, mon épouse a besoin d'aide. Si j'attends encore, je crains de la retrouver morte un soir en rentrant au travail.

– Je vois. Je pense que vous devriez prendre quand même un rendez-vous. Les journées du docteur Dion sont surchargées, surtout en ce moment.

Une porte s'ouvre...

– Nancy, je vais souper, à tout à l'heure.

– Bien docteur.

– C'est elle? demande Pierre.

– Oui.

Sans perdre un instant, il sort derrière elle, monte dans sa voiture et suit celle du médecin. Quelques rues plus loin, la BMW s'immobilise devant le restaurant *Le Chariot*. Il stationne et s'engouffre à son tour

dans la salle à manger. Il cherche des yeux la table du médecin, alors qu'un maître d'hôtel s'avance vers lui.

– Vous désirez?

– Rien, merci! J'accompagne cette dame.

– Mais elle...

Pierre ne lui laisse pas terminer sa phrase et s'approche de la table du docteur Dion.

– Madame, je me présente, Pierre Bourgeois.

– Je dois vous connaître?

– Non, reprend Pierre en se frottant les mains, fortement indisposé en réalisant son sans gêne.

– Je ne vois donc pas ce que nous aurions à nous dire.

– Madame, j'ai besoin d'aide de toute urgence. C'est pour ma femme et je ne peux pas attendre des semaines ou des mois avant d'obtenir un rendez-vous.

– N'étiez-vous pas à mon bureau tout à l'heure?

– Oui, c'est moi et... Je vous ai suivie jusqu'ici.

– Puisque vous êtes là, asseyez-vous, sinon je vais être en retard. On commence à nous regarder.

Pierre tire une chaise et, maladroitement, prend place face au médecin.

– Que puis-je donc faire de si urgent pour vous ou votre épouse? J'ai très peu de temps, vous savez.

Pierre explique rapidement au médecin les événements du dernier samedi et une partie du passé suicidaire de Sophie. Il exhibe la lettre laissée par Sophie et la dépose devant l'assiette de Jeanne Dion. Elle repose sa fourchette et entreprend la lecture. Puis, la conversation reprend quelques instants plus tard.

– Écoutez, avec ce que j'ai entendu et lu, il est clair que votre épouse a un sérieux problème et un urgent besoin d'aide. Son état semble dramatique et jamais elle ne pourra s'en sortir seule. C'est évident qu'il lui faut de l'aide. Pouvez-vous la conduire à mon cabinet dès demain soir, disons vers vingt et une heure rente? Je la recevrai après ma dernière visite. Je verrai alors ce que je peux faire pour elle. Cela vous va-t-il?

– Je ne sais pas comment vous remercier, madame dit Pierre d'une voix tremblante, alors que des larmes coulent sur ses joues.

– En me laissant terminer mon repas, jeune homme, dit-elle avec un petit sourire encourageant.

Pierre se retire et rentre vite à la maison avec plus d'une heure de retard. Sophie ne semble pas étonnée et lui sert aussitôt son repas. Il mange peu, car il est distrait... trop de questions l'assaillent, trop de pensées le troublent. Comment convaincre Sophie de l'accompagner demain soir?

Après le repas, il prend place au salon, mais contrairement à ses habitudes, il n'ouvre pas le téléviseur. Il a encore beaucoup à réfléchir.

Moins d'une heure plus tard...

– Sophie, j'ai à te parler. Viens t'asseoir à côté de moi, s'il te plaît.

Dès qu'elle s'assoit...

– Sophie, j'ai fait quelque chose pour toi aujourd'hui. Je te demande de m'écouter jusqu'à la fin. Tu veux bien?

Résignée, Sophie lui fait un signe affirmatif de la tête. Son visage est rempli de tristesse.

Pierre lui explique alors en détail sa démarche auprès du psychiatre. Elle n'a aucune réaction, elle reste impassible.

– Sophie, réagis un peu. Tu ne seras pas seule, je vais t'accompagner. Il faut absolument que tu t'accordes une autre chance et... que tu nous en accordes une, à nous aussi. Les choses ne peuvent plus continuer comme ça. Qu'est-ce que tu en dis?

– Si ça peut te faire plaisir.

– Tu essaies. Et si ça ne te plaît pas, on en reparle plus. Veux-tu faire ça pour nous?

Sophie lui répond d'un signe de la tête. Se lève aussitôt et se dirige vers sa chambre.

Pierre et Sophie sont assis dans la salle d'attente, au bureau du docteur Jeanne Dion, psychothérapeute. Sophie est nerveuse, elle a honte de se retrouver dans cet endroit pour les fous. Elle se croit folle. « On va me prendre pour une folle. Tous ces gens qui m'ont vu entrer, que vont-ils penser de moi? Qu'est-ce que ce médecin va penser quand je vais tout lui raconter? Est-ce que je vais pouvoir tout lui dire? »

– Madame Bourgeois, votre nouvelle amie vous attend, dit la secrétaire en lui tendant la main avec douceur.

Nerveuse, Sophie se lève et regarde Pierre.

– Tu...

– Non, chérie, tu dois avancer seule.

Ses jambes sont molles, elle avance difficilement. Elle ouvre la porte et jette un œil craintif vers le grand bureau. Une femme au sourire très doux lui fait signe de la main. Sophie prend place dans un fauteuil de cuir noir, installé tout à côté d'un autre, de biais avec le bureau.

L'endroit lui semble agréable, les couleurs sont douces et bien agencées. De nombreuses plantes ajoutent une touche de fraîcheur à la pièce qui respire la tranquillité. Des dizaines, des centaines de livres soigneusement rangés les uns contre les autres sur les rayons de la grande bibliothèque qui couvre un mur complet. Une grande fenêtre laisse entrer les lumières de la ville.

Jeanne Dion est une femme d'un âge difficile à déterminer ; peut-être quarante-cinq ans, pense Sophie. Son maquillage est discret, ses cheveux d'un noir d'ébène sont retenus par un petit foulard de soie aux multiples couleurs. Ses vêtements sont sobres, un petit tailleur deux pièces de coupe classique. À ses doigts, il n'y a ni bague ni alliance, ses ongles très longs sont vernis sans couleur. Sophie cache discrètement ses mains. Elle a honte de ses ongles rongés jusque dans sa chair. Elle s'était maladroitement appliqué du rouge à lèvres, mais ne portait aucun autre maquillage. Elle n'avait ni l'habitude, ni le goût.

Cette première rencontre entre les deux femmes dure un peu moins d'une heure. Sophie parle très peu. La psychiatre lui explique comment elle va l'aider à surmonter les épreuves de sa vie et de la vie elle-même, comment elle va aussi l'aider à trouver des solutions pratiques, à résoudre ses problèmes quotidiens, à se servir de ses propres forces et des talents qu'elle possède.

Jeanne Dion la rassure en lui parlant de sa clientèle composée de gens de toutes les classes de la société qui vivent les mêmes peurs et les mêmes craintes. « Ces personnes ne sont pas folles, elles sont seulement perturbées par leur passé, ce qui les empêche de maîtriser leurs émotions. Elles ont, pour la plupart, de la difficulté à faire cohabiter leur vie intérieure et leur vie extérieure, ce qui les rend plus vulnérables. »

Avant de quitter Sophie, Jeanne Dion lui caresse la main. Elle reste surprise, mais répond par un sourire timide.

Le premier contact est établi entre le médecin et sa patiente. Sophie est rassurée, personne ne lui a dit qu'elle était folle.

Lorsqu'elle sort du bureau, Sophie est confiante et heureuse. Elle ressent déjà un certain regain d'énergie, sans doute à cause de cette femme qui lui apprendra à supporter le lourd fardeau qui écrase ses épaules fatiguées, épuisées depuis longtemps. Elle se sent plus légère. Pourtant, elle n'a pas confié grand-chose au médecin.

Néanmoins, encouragée par cette rencontre, elle accepte un autre rendez-vous pour la semaine suivante.

Soulagée, elle rejoint Pierre qui l'accueille sous le regard complice du médecin. Avant de rentrer, ils vont prendre un café, pour finalement retrouver les filles, qui doivent sans doute être inquiètes de cette absence inhabituelle.

Les séances se succèdent avec le docteur Dion. Pendant les trois premiers mois, Sophie se présente à tous ses rendez-vous hebdomadaires. Chaque visite la soulage un peu plus. Elle comprend mieux certains de ses comportements, ses émotions et ses pensées se modifient graduellement. Jamais elle n'a autant parlé de ce qu'elle a vécu dans son enfance et dans son adolescence, quand la souffrance et la cruauté étaient son pain quotidien.

Pierre observe sa femme en silence. Lorsqu'il se risque à poser une question sur ses rencontres hebdomadaires, Sophie refuse de lui raconter ce qui s'y passe, comme si elle craignait quelque chose ou avait honte. Elle n'est pas encore prête à tout lui expliquer. Trop de choses se bousculent encore dans sa tête et dans son cœur. Elle cherche plutôt à contrôler ses colères, ses angoisses et ses peurs.

Pour la première fois de sa vie, elle ne ressent pas de culpabilité à trahir le secret de famille, à raconter le non-dit. « Comment cette femme peut-elle écouter toutes ces choses si dures et si cruelles sans broncher, sans perdre son doux visage et sans même se fâcher contre moi? se dit Sophie. Elle est remplie d'admiration pour cette femme si forte et si chaleureuse.

Au cours de l'une de ses visites, Jeanne Dion estime que Sophie est prête à entamer un autre genre de rencontre. Elle l'incite fortement à participer à cette nouvelle thérapie.

– Les réunions ont lieu à vingt heures dans une salle annexe à mon bureau. Venez ce soir, je vous présenterai au groupe qui a vécu des épreuves similaires aux vôtres.

Sophie est surprise d'entendre que d'autres personnes ont vécu les mêmes choses qu'elle. « Je ne suis donc pas la seule? Je ne suis donc pas une exception, ni à part des autres? D'autres que moi ont vécu ces horreurs? D'autres que moi ont commis les mêmes erreurs? Mes peurs, mes angoisses, ma douleur, mon combat perpétuel entre la haine et l'amour, d'autres le vive comme moi? »

Le fait d'entendre que d'autres personnes sont passées par les mêmes tourments lui apporte un certain soulagement. C'est comme si le volcan de haine qui l'habite et la menace depuis si longtemps avait du même coup diminué d'intensité, comme s'il avait cessé de répandre à l'intérieur d'elle sa lave bouillante sur ses plaies béantes.

Son départ dans la vie a été parsemé de précipices et d'embûches qui lui ont caché le chemin du bonheur et de la stabilité. Son père lui a volé son enfance, ses frères lui ont volé son adolescence et sa mère lui a volé sa vie.

En se regardant dans le miroir de la salle de bain, Sophie pense à Pierre et le remercie de l'avoir accompagnée et protégée au cours de ce long calvaire de sa vie. « Pauvre Pierre, tout ce qu'il a dû souffrir au nom de son amour aveugle pour moi. Peut-on croire qu'un homme soit aussi bon? Il est le contraire de tous ceux que j'ai connus. Judith, Isabelle, comme elles ont dû souffrir elles aussi. Mon plus beau rêve serait de les entendre un jour dire : *Maman, je t'aime*. Pas un *je t'aime* à l'aveuglette, par obligation, un vrai, *maman, je t'aime*. Ce jour-là me semble bien loin encore. Quand est-ce que je pourrai sortir de ce cauchemar, devenir une femme normale, me libérer de mon passé? Est-ce que je pourrai un jour être une femme heureuse? »

Maintenant que son calvaire commence à se voiler, elle doit à tout prix sortir de cette vallée de la mort où elle était gardée prisonnière depuis près de trente-cinq ans. De morte vivante, elle veut maintenant revivre, devenir une femme épanouie, respirer librement,

dormir librement, enfin connaître tout ça. Est-ce une chimère, une utopie?

Partie dix

À l'occasion des fêtes, Judith avait décidé de laisser aller sa colère envers sa grand-mère Yvonne. Elle avait attendu ce moment précis pour assouvir toute la vengeance qu'elle avait accumulée depuis que Sophie lui avait raconté son enfance.

Aussitôt qu'elle s'approche d'elle, le flot de paroles blessantes qui sort de sa bouche fait dresser les cheveux sur la tête. Tout le monde est surpris par cet esclandre, personne ne réagit, personne ne l'arrête.

Yvonne Lajoie accuse très mal le coup. Elle voudrait bien la faire taire, mais elle n'y arrive pas. Quand Yvon tente à son tour de s'en mêler, la jeune fille fonce sur lui en saisissant un couteau sur l'évier, prête à le frapper. Lui aussi doit écouter ce que sa nièce pense de lui. Les insultes et les accusations sont tellement accablantes envers lui et Denis, qu'il quitte la maison, trop lâche pour affronter ses vérités. Denis n'ose pas dire un mot. Il se contente de baisser la tête. Sophie, à plusieurs reprises, voulait prendre la parole pour la calmer, mais elle

a dû y renoncer. Judith est si déchaînée qu'elle fait peur. Ses paroles accusatrices sont très virulentes.

– Vous avez détruit ma mère et ma famille, mais c'est fini, plus jamais vous ne lui ferez de mal, crie-t-elle. Vous avez élevé vos fils comme des bêtes sauvages et vous avez laissé votre salaud de mari se servir de ma mère pour assouvir ses cochonneries. C'est tant mieux qu'il soit mort, sinon il serait en prison pour ce qu'il a fait.

Judith dévisage durement sa grand-mère. Ses yeux sont de feu.

– Tu n'es pas digne que je t'appelle grand-mère, t'as même pas été une mère. Tes deux chiens de fils n'ont qu'à bien se tenir à l'avenir, sinon c'est la police qui va s'en mêler, hurle Judith.

Puis, elle quitte la maison en claquant la porte.

Yvonne Lajoie ne se défend plus. Pas une larme ne mouille ses yeux, pas une parole ne sort de sa bouche. Elle est assise dans sa berçante comme un bloc de glace sur lequel on aurait frappé en vain sans arrêt pour en faire décrocher quelques morceaux à l'aide d'un pic acéré.

Cette scène restera gravée dans la mémoire de tous ceux qui en ont été témoins. Certains en ont ressenti du soulagement, d'autres de la peine et d'autres de la culpabilité.

La visite des fêtes chez les Lajoie se termine sur le champ. Le lendemain, la famille Bourgeois rentre à Montréal dans un silence total. Pierre est fier de sa fille pour ce qu'elle a eu le courage de faire.

Fier aussi qu'elle ait ainsi pris la défense de sa mère et de la famille entière.

Sophie est pensive, parfois même, lunatique. Elle se lève encore toutes les nuits et ses journées sont de plus en plus difficiles. La mémoire lui fait souvent défaut et elle se cherche partout dans la maison.

Elle continue sa thérapie, mais les changements n'arrivent pas aussi rapidement qu'elle le voudrait. À plusieurs reprises, elle a essayé d'en parler avec Pierre, mais il a perdu l'habitude de l'écouter. Il lui répond qu'il a été trop longtemps obligé de se taire.

– Tout cela est beaucoup trop compliqué pour moi. Je trouve que tous ces changements, toutes ces affaires de thérapie, c'est bien trop difficile à comprendre. Tu dois continuer à te guérir, fais-le pour toi d'abord, puis pour les filles et pour moi. Je ne peux pas t'aider. Je n'ai pas d'instruction et je n'arrive pas à te suivre. Comment veux-tu que je te comprenne? Il y a tellement de choses qui sont cassées en moi que je n'arrive même plus à me retrouver. Je suis un homme, j'ai de la force physique et beaucoup de volonté pour réussir manuellement, mais quand il s'agit des choses du cœur ou de la tête, je suis complètement perdu et je me sens inutile. Je t'assure que je voudrais t'aider, mais je ne peux pas.

Il baisse la tête, démontrant par ce simple geste toute l'impuissance qu'il ressent de ne pouvoir la secourir.

Leurs relations intimes n'ont pas repris toute leur place. Elles continuent à dériver tant bien que mal. Il n'y a plus d'intérêt ni de l'un ni de l'autre. Il se contente d'un petit baiser sur la joue avant de s'endormir et d'un baiser lancé du bout des lèvres au départ et au retour du travail, un geste significatif de la solitude et des blessures qu'ils ressentent. Le fossé s'élargit entre eux, le courant ne passe plus, et l'amour, vaut mieux ne pas en parler, car les deux en doutent maintenant. Ils se sentent comme deux épaves.

Judith et Isabelle sont restées distantes l'une de l'autre. Sophie n'a pas réussi à recréer le lien entre elles. Sophie, toujours aussi autoritaire, colérique et matriarcale, elle continue de contrôler et de surprotéger ses deux enfants, s'ingérant sans cesse dans leur vie, surveillant leurs moindres gestes, essayant de tout savoir sur leur travail, leurs sorties et leurs amours.

Les filles ne lui parlent presque plus et ont adopté une attitude d'indifférence, mais Sophie espère toujours reprendre son rôle de mère protectrice. Elle refuse de reconnaître qu'elles sont devenues des femmes et continue de les traiter comme si elles avaient encore sept ou huit ans.

Pourtant, Judith et Isabelle sont devenues des femmes. Elles cachent à leur mère la plus grande partie de ce qu'elles vivent, tant à la maison qu'à l'extérieur. La frustration et la déception de Sophie augmentent sans cesse. Les colères n'en sont pas moins virulentes et son devenues

une occasion défi, une guerre à finir entre les filles et la mère, à savoir qui brisera l'une et l'autre ou qui fera le plus mal.

La rage et la frustration poussent Sophie à frapper Judith à chaque occasion. Cette dernière réplique par de l'indifférence et de la provocation, par des regards haineux, presque meurtriers. Elle déblatère sans arrêt contre ses grands-parents, sa parenté, ses amies et contre tous ceux qui ne partagent pas son avis. Elle hait tous ceux qui font du mal à sa famille.

La jeune femme veut mener sa vie comme elle l'entend, mais Sophie l'en empêche, la croyant incapable. Elle fait tout pour lui mettre des bâtons dans les roues.

Isabelle est une jeune fille indisciplinée, nonchalante et renfermée. L'adolescente élève rarement la voix et ne demande jamais rien, comparativement à Judith, qui exige sans arrêt et se mêle de tout. Sophie a fait de Judith un monstre et d'Isabelle une hippie, une *Roger Bon Temps* (quelqu'un qui se fout de tout). Elle se fiche de tout et rien n'a d'importance à ses yeux.

Tandis que Judith fulmine et fait ses colères, Isabelle passe des heures entières dans sa chambre à écouter de la musique ou à parler au téléphone avec Nancy, son unique amie. Sophie est jalouse de cette amie, jalouse des confidences que sa fille lui fait, tellement jalouse qu'elle refuse de la voir à la maison.

C'est à croire que les deux filles se sont données comme mission de faire crever leur mère de jalousie, ne lui donnant aucune chance de sortir de son borbier.

Sophie poursuit ses visites au centre d'aide, mais plus elle persévère, plus sa culpabilité augmente. Ses comportements, ses sentiments, ses émotions se retournent contre elle. Elle se décourage et pleure souvent. Elle n'a pas encore compris que le travail à faire reste encore dans l'ambiguïté et qu'il lui faudra déprogrammer sa souffrance pendant des mois et des années avant d'en arriver à un équilibre.

Depuis que Judith a fait sa crise chez Yvonne à Noël passé, Sophie voit sa mère différemment. Elle comprend mieux sa souffrance et voudrait l'aider. Après tout, c'est sa mère et on doit aimer sa mère. « Maman, pourquoi ne t'es-tu jamais conduite comme une vraie mère avec moi? On arrive pas à se parler sans se blesser. »

Sophie écrit souvent à sa mère. Après quelques lignes, les larmes arrivent et tout s'en va à la poubelle. Pourquoi tous ces mots, ces émotions, ces sentiments, qu'elle a plus d'une fois couchés sur le papier, ne peuvent-ils pas traduire le bien et le mal ressentis dans son cœur et dans son âme? Dominés par la colère, la frustration et la haine, tous ses sentiments prennent le dessus sur l'amitié, l'affection et la tendresse. Comment établir un dialogue juste et équitable lorsque les sentiments les plus vils sont plus forts que les bons?

Dans ses moments de solitude et de tristesse, Sophie se bâtit des châteaux en Espagne qui s'écroulent aussitôt comme des châteaux de

cartes. Parfois, croyant avoir trouvé la solution à ses problèmes, elle s'encourage et se promet de les appliquer, mais chaque fois qu'elle est devant Pierre, elle bloque implacablement. Elle se déteste et pleure sa lâcheté, son manque de volonté. Pourquoi ne lui ouvre-t-elle pas son cœur, tout simplement?

Sophie a réalisé que Pierre a lui aussi souffert par sa faute. Parfois, elle voudrait se jeter à son cou et lui demander pardon. Ses bras et ses mains n'osent pas encore se tendre vers lui, n'osent pas encore s'enlacer autour de cet homme qu'elle aime tant. Elle voudrait lui dire et lui prouver son amour, mais les remords sont trop forts, les mots restent bloqués dans sa gorge. Comme avec sa mère, la honte l'emprisonne et neutralise sa volonté.



Dans la semaine qui suit, en plein milieu de l'après-midi, Pierre arrive à la maison à l'improviste, suite à un accident de travail. Portes et fenêtres sont grandes ouvertes par ce froid glacial.

– T'es pas raisonnable Sophie. À quoi penses-tu? Ouvrir toutes les fenêtres par un froid pareil.

– J'ai besoin d'air, j'ai besoin de respirer, j'étouffe.

– Habille-toi, sors. Au lieu de faire ça, va marcher dehors...

– Quand j'étouffe comme ça, je suis incapable de faire quoi que ce soit. Ça me paralyse, j'ai peur, je suis prise de panique.

- Tu vas attraper ton coup de mort chérie. Tu vas te rendre malade.
- Ça fait dix ans que je vis avec ça. Je commence à m'habituer.
- Dix ans! Là je comprends pourquoi ça nous coûte si cher en chauffage. Si j'avais su, je ne me serais pas cassé la tête à essayer d'isoler la maison. Bon, en tout cas, fais ce que tu veux. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter de plus.

Pierre est endormi. Comme chaque nuit, Sophie se lève et s'installe sur le grand divan devant la fenêtre. Elle rassemble le peu de force qui lui reste pour se concentrer sur sa lecture, mais elle n'y arrive pas. Tournée vers la fenêtre, elle observe la nuit en méditant sur sa misère. Les yeux levés vers les étoiles, son corps tremble et son cœur fait mal, un mal jamais ressenti auparavant, un mal qui l'effraie. Sa poitrine se serre, coupant presque sa respiration. Soudain, poussée par une force inconnue, elle s'agenouille. Les larmes aux yeux, elle joint les mains et lève le regard vers l'inconnu. Son cœur veut éclater. Une force étrange serre davantage sa poitrine comme pour en extirper le mal, sa terrible douleur.

Apeurée devant toute cette obscurité, ses yeux s'arrêtent sur un point lumineux, une étoile, une comète... ou bien, serait-ce le ciel? Une prière monte à ses lèvres...

« Mon Dieu, Toi qui connais mes secrets les plus intimes, mes rêves et mes espoirs, écoute-moi. Tu connais mes forces et mes faiblesses ; mes joies et mes peines ; mes satisfactions et mes déceptions ; mon amour et ma haine ; ma douceur et ma colère ; ma bravoure et mes peurs ; mon impartialité et mon

injustice ; ma bonté et ma vengeance ; mon acceptation et mon refus ; mes souvenirs et mes cauchemars. Tu connais tout de moi, mieux que moi. Aide-moi!

Dans ma plus tendre enfance, alors que j'étais à la merci de tout le monde, des êtres humains que j'aimais n'ont fait souffrir. Ils ont abusé de moi sans connaître les conséquences malheureuses de leurs actes, sans voir la profondeur des blessures et des séquelles qu'ils laissaient en moi. Ceux qui devaient me protéger n'ont pas fait leur devoir et j'en souffre encore dans tout mon être.

Aujourd'hui, j'ai froid, je tremble et j'ai peur. J'étouffe et je fuis. Je cherche à comprendre. Pourquoi ont-ils fais ça contre moi? Pourquoi n'ont-ils rien fait pour moi? Je ne sais pas si je les aime ou si je les hais. La nuit, je ne dors plus, je manque d'air et d'espace.

Je me cache, je n'ose plus sortir, car je m'imagine que tout le monde voit ce mal en moi. Je me bats pour vaincre, je crie ma détresse, mais personne ne m'entend, personne ne m'écoute. Aide-moi, je t'en prie, je t'en supplie. Je sais que tu le peux.

J'ai peur pour mes filles. Je me méfie de tous et je détruis les miens. Je me cache dans la solitude. La peur, cette maudite peur qui me ronge et me déchire. Elle me brise et me détruit peu à peu chaque jour. Elle me fait poser des gestes et dire des mots qui ne sont pas de moi. Cette peur m'étouffe et me blesse, elle m'empêche quand je suis seule, d'aller chercher de l'air dehors. Maudite peur qui me rend colérique, nerveuse et agressive. Maudite peur

qui fait bouillir mon corps ou le glace. Maudite peur qui m'empêche d'aimer la nuit comme le jour.

J'ai peur de tendre la main vers une main secourable, j'ai peur de me laisser aimer, caresser, serrer tendrement. Je refuse de continuer à courir, à me sauver, parce que j'ai peur de moi et de ce qu'il y a en moi. Mes gestes sont guidés par un passé qui ne peut s'effacer. Je t'en supplie, efface de ma mémoire tout ce passé ainsi que ceux qui y sont mêlés. Je veux oublier.

Pour moi, le danger est passé, mais pas pour mes filles et leurs enfants, que va-t-il arriver? Je te le demande Mon Dieu, efface à jamais cette plaie béante qui ronge mon cœur, mon âme, mon esprit et qui m'empêche de trouver le bonheur auquel j'ai droit. Donne-moi l'amour, la confiance et la joie, donne-moi la santé physique et mentale. Donne-moi la stabilité, la force, la compréhension, la patience et surtout, la tolérance. Ouvre mes yeux intérieurs pour me permettre de voir, reconnaître et admirer la nature, les êtres humains et les belles choses de la vie. Éclaire mes pensées de la lumière solaire qui brille dans le ciel. Donne-moi le pouvoir et la chance de vivre paisiblement avec mon mari et mes enfants.

Je veux vivre de beaux rêves plutôt que ces cauchemars qui m'assaillent dès que je ferme les yeux. Redonne-moi le sommeil.

Utilise ton pouvoir supérieur pour réaliser mes demandes. Je sais que tu me comprends mieux que je ne me comprends moi-même. Je sais que tu es en moi depuis que je suis et que tu le seras aussi longtemps que je le serai. Aide-moi, je t'en supplie, aide-moi. Je te remercie, Mon Dieu, d'avoir eu la patience de m'écouter. »

Elle se relève en pleurant. Elle pleure sur son sort, sur son mari, ses filles, sa mère, son père, ses frères, sa sœur Nadia et tous ceux qui l'entourent. Elle sent seule et vide, ni mère, ni femme, ni même un être humain. Elle n'est plus qu'un animal agonisant.



Tous les mercredis soirs, Sophie se rend à sa réunion pendant que Pierre fait des heures supplémentaires. À quarante ans, elle n'arrive toujours pas à vivre de manière normale. Comme Pierre le dit souvent, tout ce qu'il espère, c'est de vivre normalement.

Un soir, alors qu'elle revient à la maison, tout le monde est absent. Tout est calme. Cette tranquillité l'effraie. Après plus de deux heures d'angoisse, elle est toujours seule. Elle n'arrive pas à se concentrer sur sa lecture, convaincue que quelque chose ne tourne pas rond. Qu'est-ce qui se passe?

Lorsque Pierre arrive enfin, son inquiétude s'évanouit. Horreur en le voyant. Son mari est en état d'ivresse avancé. Depuis un certain temps, il s'est remis à boire, préférant ses amis plutôt que de rentrer à la maison. Sophie lui lance aussitôt sa colère et son mépris au visage. Son harcèlement n'a de cesse. Elle voit son père en lui et lui crie sa haine de toutes ses forces. Exaspéré, il la regarde. Il lève la main, mais retient son geste et ne bouge pas. C'est elle qui fonce sur lui le frappant au visage sans retenue. Quand le sang jaillit, elle reste

pétrifiée, figée sur place et le regarde. Pierre n'a toujours pas bougé. La colère de Sophie s'estompe et fait place aux regrets. Elle se rend à l'évier, mouille une serviette et s'avance vers lui alors qu'il a pris place dans son fauteuil.

Elle approche la serviette pour essuyer le sang qui commence à coaguler sur son menton.

– Excuse-moi Pierre, je ne sais pas pourquoi je t'ai fait ça. Dis quelque chose. Je t'en supplie mon amour, parle-moi.

– Touche-moi pas. Plus jamais, lance Pierre, tout en passant le revers de sa main sur son menton.

Sophie fixe son mari. Jamais il ne lui avait parlé sur un ton aussi agressif. Elle regrette son geste, mais il est trop tard. Ses nerfs l'ont lâchée une fois de trop. Il se lève sans la regarder, se rend à la salle de bain où il fait sa toilette et passe directement à la chambre à coucher. Elle ne peut rien faire pour réparer son gâchis.

Il est plus de minuit. Pierre dort profondément et les filles ne sont pas rentrées. Inquiète, elle oublie les démêlés qu'elle a eus avec son mari.
« Où sont les filles? »

Elle les attend en se rongant les ongles. À trois heures du matin, Judith et Isabelle ne sont toujours pas rentrées. Elle va vers sa chambre à coucher, ouvre la porte et entend les ronflements de Pierre. Elle lui touche l'épaule et le réveille. Il grogne sans bouger.

Elle le brasse un peu plus fort, il grogne encore. Finalement, après quelques minutes d'insistance, il entrouvre les yeux.

- Qu'est-ce qu'il y a? finit-il par dire d'une voix éraillée.
- Les filles ne sont pas rentrées et il est plus de trois heures du matin.
- Tu ne pourrais pas les laisser vivre un peu.
- Je suis inquiète...
- Elles ne sont plus des enfants, laisse-les vivre leur vie.

Sophie revient vers la cuisine et jette un regard vers les chambres des filles en passant. Elle s'arrête, hésite et ouvre la première porte. Il faut qu'elle trouve un numéro de téléphone, quelque chose qui lui indiquerait où les trouver.

Elle allume et reste bouche bée. Il n'y a plus rien sur le bureau, plus rien sur les murs. Elle ouvre un, deux, trois tiroirs. Ils sont vides. Elle court vers la chambre de Judith. Vide. Elles sont parties toutes deux sans la prévenir, sans rien dire, sans même laisser un mot. Elle se laisse tomber sur le lit en pleurant.

Lorsque le cadran sonne, Pierre, comme tous les matins, se lève, s'habille et passe à la cuisine après être allé à la salle de bain.

Sophie n'y est pas.

– Sophie... Sophie...

Personne ne répond...

– Où est-elle encore passée?

Puis, il se souvient de ce qu'elle lui a dit au cours de la nuit. Il se rend aussitôt dans l'une des chambres de ses filles, un geste qui lui était totalement interdit. Sophie est étendue sur le lit, figée comme une statue.

– Vas-tu me dire ce que tu fais là?

– Pierre, elles sont partiessss... Toutes les deux, elles sont partiessss, crie-t-elle en pleurant. Elles nous ont quittés.

– Non, non... Elles ne m'ont pas quitté moi, elles t'ont quittée toi. Ça fait longtemps que je ne comptais plus pour elles et tu le sais très bien. Tu as tout fait ce qu'il fallait pour ça. À cause de toi, je n'ai toujours été que celui qui punit et qui bat, le gros méchant sans cœur.

Sophie ne répond pas, ne bouge pas. Son regard est fixé sur une fleur de la tapisserie.

Lorsque Pierre s'en va sans déjeuner et sans lunch, Sophie n'a toujours pas quitté la chambre. Elle a oublié.

Pierre n'arrive pas à se concentrer sur son travail, tout va mal pour lui. L'heure du diner arrive, il n'a pas le goût de manger. Il ne va pas non plus à sa brasserie habituelle. Ce n'est pas la soif qui le préoccupe, ce sont ses filles.

Il roule sans but à bord du camion de la compagnie. Sans se rendre compte, il se retrouve devant le centre commercial où travaille Judith. Il hésite avant de descendre du camion. Finalement, incapable de se retenir, il marche vers la porte centrale. La boutique où travaille sa

filles est tout près. Ses pas le guident vers la boutique. Il avance, passe devant le commerce, mais ne s'arrête pas, ne regarde pas, il n'ose pas. Il a peur qu'elle ne s'aperçoive de sa présence. Il continue vers le magasin où travaille Isabelle ; Il y a peu de clients à l'intérieur, mais il ne la voit pas.

« Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi j'ai fait ça? Elles me détestent. Je perds mon temps. Je suis mieux de repartir avant que l'une des deux ne me voie. »

Il emprunte un autre couloir pour sortir. Il évite de repasser devant les boutiques.

– Papa, c'est moi.

Il se retourne, Judith est là. Il s'empresse d'essuyer ses larmes en tournant la tête.

– Qu'est-ce que tu fais ici? demande Judith.

– Je... je...

– Papa, tu mens. C'est pour nous que tu es venu, n'est-ce pas? Parce qu'on a quitté la maison.

– Ben...

– Tu n'oses pas le dire?

– Ce n'est pas l'endroit pour parler de tout ça. Tu as ton travail et moi je dois retourner au mien. Je vais être en retard.

– Tu as raison, ce n'est ni le temps, ni l'endroit. Je t'ai inscrit mon adresse et celle d'Isabelle sur ce papier. Si... jamais tu veux nous voir, tu sauras où nous trouver. Je vais pourtant exiger quelque chose de toi.

Pierre prend le papier et l'enfouit dans la poche de son pantalon.

– Quoi?

– Nous ne voulons pas que tu le dises à maman. Pas tout de suite, du moins.

– Elle ne sait pas que je suis ici. Je te comprends... mais... elle est très inquiète pour vous deux.

– Oui, si c'est ce que vous voulez.

Judith s'approche de lui et tendrement, pose un baiser sur la joue rugueuse de son père. Pierre ne peut supporter ce geste interdit. Il s'enfuit comme un criminel, des larmes inondent son visage. Les gens se retournent sur son passage, mais il ne les voit pas. Dans son camion, la tête appuyée contre le volant, il éclate en sanglots. Prenant tout le temps qu'il faut pour se calmer, il retourne heureux à son travail.

Le soir, à son retour à la maison, avant de descendre de son camion, il fouille sa poche de pantalon et regarde le papier de Judith. Il mémorise l'adresse et le déchire en petits morceaux qu'il jette dans le vide-poche de la portière. Il rentre et retrouve Sophie assise au salon, une boîte de papiers- mouchoirs sur les genoux. Le ménage n'est pas

fait, la maison est exactement comme il l'avait quitté le matin. Contrairement aux habitudes de sa femme, le souper n'est pas prêt, ni même en voie de préparation. Il embrasse Sophie sur le front et ne parle pas. Il ouvre le réfrigérateur et prend un chaudron de soupe qu'il met à réchauffer. Il mange deux grands bols remplis à ras bord. Il dépose le bol vide dans l'évier et passe au salon pour écouter la télévision. Aussitôt, Sophie se dirige à son tour à la cuisine où elle prend place à table. Ses mains tremblent et ses yeux sont rougis et gonflés par les larmes.

La soirée se passe sans qu'un seul mot ne soit échangé dans le couple. Sa journée a été difficile en émotions et au travail. Il n'ose pas embrasser Sophie avant d'aller se coucher, il se sent coupable de lui cacher la vérité. Il ne peut pas fermer l'œil. Il sent encore le baiser de Judith posé délicatement sur sa joue. Il ressent l'amour et la chaleur qu'il n'avait jamais eus auparavant de sa part. Elle posé ce geste après l'avoir ignoré toutes ces années.

« Judith, mon bébé, comment en sommes-nous arrivés là? Pourquoi avons-nous été si loin l'un de l'autre? Je n'ai pas eu le courage d'être vraiment là? Je vous ai abandonné toutes les deux, je n'ai pas su être un vrai père. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait à mes enfants? »

À son tour, Pierre se culpabilise de ne pas les avoir protégées contre leur mère. « Sophie, pense-t-il, qu'allons-nous devenir? Que sommes-nous devenus? Est-ce une punition de Dieu pour ne pas avoir été de

bons parents? » Finalement, épuisé, il s'endort sans que Sophie ne vienne le rejoindre.

Lorsque le réveil matin le tire de son sommeil tourmenté, il se lève encore plus fatigué qu'au coucher. Il se sent vieux, lourd et inutile. En passant devant la chambre de Judith, il aperçoit Sophie allongée sur le lit, les yeux grands ouverts, le regard fixé au plafond.

– Lève-toi et viens prendre un café avec moi. Nous allons parler de tout ça. Pour toute réponse, Sophie lui tourne le dos.

Partie onze

C'est le quatrième jour du départ des deux filles. Il est neuf heures du matin lorsque le téléphone sonne.

– Oui, répond Sophie.

– Maman, c'est moi.

– Judith. Mais... où es-tu?

– Je suis chez moi.

– Je ne comprends pas. Chez toi, c'est ici à la maison.

– Non, maman, plus maintenant. J'ai mon chez-moi où je peux mener ma vie comme je l'entends.

– Mon bébé, je ne t'ai jamais empêché de vivre ta vie. Reviens à la maison, nous allons en parler.

– Non, maman, c'est terminé. Je ne veux plus en parler avec toi. Je sais exactement ce que tu vas me dire et je ne suis pas de ton avis.

– Mais... je ne voulais que vous protéger...

- Tu devrais plutôt dire, surprotéger, étouffer.
- Je ne comprends pas de quoi tu parles.
- Voilà, tu as donné ta réponse. Tu ne comprends pas. Tu comprends ce que tu veux bien comprendre et tu te fiches de la liberté des autres. De toute manière, c'est inutile d'en reparler tu ne changeras jamais d'idée. Je ne changerai pas ma décision. Si Isabelle veut le faire, je n'ai pas à intervenir dans sa vie.
- Tu ne demeures pas avec elle?
- Non, elle est assez grande pour vivre sa vie à sa manière.
- Comment peux-tu faire pour vivre sans nous?
- Je ne suis pas seule, Stéphane habite avec moi et si j'ai de la chance, on va se marier un jour.
- Je... je... ne comprends pas. Tu préfères Stéphane à tes parents?
- Maman, je ne suis plus une enfant. Je suis une adulte, une femme comme toi. Tu ne t'en es jamais rendu compte?
- Mais Judith, tu es si jeune encore.
- Maman, je suis une femme qui aime et qui veut être aimée.
- Je me sens si seule sans vous deux.
- Maman, on avait besoin de respirer, d'être nous-mêmes et tu ne l'as pas compris.
- Oui, mais vous êtes... mes bébés.

- Non, maman, nous sommes deux femmes et nous aussi nous voulons des enfants, une famille, un mari et de l'amour.
- Tu as pensé à tous les risques?
- Maman, je veux aimer. J'aime Stéphane et je veux un enfant de lui.
- J'espère que si tu as des enfants que tu vas surveiller ton mari.
- Ne recommence pas avec ça, maman. Les hommes ne sont pas tous comme ton père. Il y en a qui sont bons, tu sais. Comment va papa?
- Bien, il est aussi renfermé.
- Tu lui dis bonjour de ma part.
- Si tu me donnais ton adresse, je pourrais passer te voir avec ton père pour t'aider un peu. Nous pourrions parler. Dis-moi où tu travailles, je passerai te voir.
- Non, pas pour le moment. Laisse-moi prendre ma place et m'installer. Après ça, je vous inviterai peut-être.
- Je n'arrive pas à y croire.
- Il va falloir que tu t'y fasses. Je ne reviendrai pas, malgré tout ce que tu pourras dire ou faire. N'essaie pas de me retrouver, sinon je vais déménager encore et encore. Tu as compris? Je ne travaille plus au même endroit, alors c'est inutile d'y aller. Isabelle aussi.
- Alors tu m'abandonnes, tu nous laisses seuls.
- Sans nous, vous allez peut-être finir par vous entendre et vous comprendre. À bientôt, maman!

- Donne-moi de tes nouvelles et dis à ta sœur de le faire aussi.
- Ma sœur c'est ma sœur, elle fait ce qu'elle veut.
- Qu'est-ce qu'elle va faire sans nous, elle est si fragile.
- Elle va vivre, maman, tu entends, vivre. Tu sais ce que ça veut dire vivre?
- Bien, fais comme tu l'entends, mais...
- Il n'y a pas de, mais...

En raccrochant le téléphone, Sophie éclate en sanglots. « Comment mes filles ont-elles pu me faire ça, à moi? Après tout ce que j'ai fait pour elles. Vingt ans que j'ai passés à les surveiller, à les protéger contre le mal, contre les hommes. Comment ont-elles pu m'abandonner? C'est toute la reconnaissance qu'elles ont pour moi. » Elle passe la journée à chercher une explication, mais n'en trouve pas, c'est vraiment incompréhensible pour elle.

Sophie pleure encore lorsque Pierre arrive du travail, ses yeux sont enflés et rouges. Pierre ne pose aucune question, il ne lui parle pas. Après s'être lavé, il prend place à la table et attend son souper qui ne vient pas. Depuis le drame, Sophie ne s'occupe plus de lui, c'est comme s'il n'existait plus.

Pierre se lève, remet son veston et quitte la maison sans rien dire. Il se rend dans un petit restaurant pas très loin de chez lui. Devant son assiette, l'appétit ne vient pas. Trop de choses défilent dans sa tête. Il repense au départ des filles et aux effets dramatiques qui vont se

répercuter sur sa vie. « Que va-t-il arriver maintenant qu'on se retrouve seuls tous les deux ».

Il repousse son assiette. Il n'a presque rien mangé. Il songe à Sophie qui, depuis quatre jours, pleure sans fermer l'œil. Elle ne mange plus et ne fait plus rien dans la maison. D'un seul coup, tout son univers s'est écroulé. Il essaie de lire le journal, mais ne parvient pas à se concentrer. Il feuillette les pages sans rien voir, son esprit est ailleurs.

Finalement, il se décide. Il doit absolument rendre visite à Judith et essayer de comprendre son geste. « Est-elle partie à cause de moi. Je n'aurais jamais dû m'éloigner d'elles comme ça. J'aime mes filles plus que tout au monde, mais jamais je n'ai pu leur dire, leur démontrer, leur prouver mon amour pour elles et mon affection. »

Il stationne sa voiture devant la porte de l'immeuble et regarde vers les fenêtres, cherchant à y apercevoir l'une ou l'autre de ses filles, mais sans succès. Lentement, d'un pas mal assuré, il marche vers le portique, pénètre à l'intérieur et jette un coup d'œil aux boîtes postales. Sur les plaquettes d'identification cartonnées, on peut y lire leurs noms. Va-t-il se décider à peser sur le bouton de la sonnerie? Il se sent mal à l'aise de lui rendre visite, sachant qu'elle est seule. Ses mains tremblent à l'idée qu'il sera seul avec elle. Que va-t-il dire, lui qui n'a jamais su parler?

« Non, je n'entre pas. Je ne dois pas entrer. Sophie ne me pardonnerait jamais si elle savait. Elle ne tolérerait pas que j'aie pu les voir seules. » Il remonte en voiture et, sans savoir pourquoi, il

demeure quelques minutes dans le stationnement. Soudain, il entend frapper dans la vitre de la portière de droite.

Trop tard pour partir, Judith est tout près de lui, il voit son reflet dans la vitre. Elle lui fait signe. Il baisse la vitre.

– Papa, qu'est-ce que tu fais là?

– Je... je...

– Tu t'inquiétais. Allez, monte prendre un café avec Stéphane et moi.

– Comment, Stéphane est avec toi?

– Oui, nous habitons ensemble. Viens, il commence à faire froid.

Pierre ne se laisse pas prier longtemps. Il redescend de voiture et emboîte le pas derrière sa fille. Tout tremble en lui, il ne sera pas seul avec elle, il est soulagé.

– Viens, entre, dit Judith, tout en ouvrant la porte.

– En entrant, Judith embrasse son compagnon. Stéphane reste surpris de voir son beau-père. Les deux hommes ne s'entendent pas vraiment. Par le passé, Pierre a toujours critiqué le jeune homme, comme s'il était incapable de faire quelque chose de bien. Il le trouve paresseux et soumis. Il est étonné que le garçon le reçoive chez lui avec autant de gentillesse. Il ne se sent pas à l'aise.

– Assis toi papa, je vais préparer le café.

Les deux hommes sont assis au salon. Ils restent muets. Ils se tapotent les mains, aucun d'eux n'ose entamer la conversation. Pierre, les deux

coudes appuyés sur ses genoux, voudrait bien quitter, mais Judith arrive avec le café. Elle sent que l'atmosphère est lourde et que son père n'est pas à l'aise.

Elle engage la conversation sur des sujets routiniers, mais ne s'informe pas de sa mère. Elle préfère concentrer ses questions sur son père ou sur ce qui le concerne, cherchant à savoir comment il vit cette situation.

Pierre ne veut pas trop parler, il s'en tient à des réponses évasives. Judith semble vraiment contrariée.

– Papa, vas-tu cesser de tourner autour du pot et me dire vraiment ce que tu penses pour une fois? Que penses-tu de ma décision?

– C'était ta décision et sans doute la meilleure pour toi et Stéphane.

– Alors tu n'es pas fâché?

– Pourquoi je le serais, tu as voulu sortir de l'enfer. Mais... tu sais, ta mère n'est pas la seule responsable. Elle souffre beaucoup.

– Je sais qu'elle souffre. Mais doit-elle nous faire souffrir tous les trois pour ce qui lui est arrivé, dis-moi?

– Tu veux dire toutes les deux?

– Non, j'ai bien dit tous les trois. Je sais de quoi je parle quand je dis ça. Depuis que je vis ici, même si ça ne fait que quatre jours, j'ai changé. Je ne suis plus aussi agressive et je dors beaucoup mieux. Mais toi, papa, comment as-tu fait pour endurer ce calvaire?

- Je n'ai rien enduré. J'aime ta mère et elle le mérite. J'ai juré en la mariant que je la rendrais heureuse et que je serais toujours là pour elle. J'ai simplement respecté ma promesse.
- Papa, tu te mens à toi-même. Mais si tu es bien dans ça, c'est toi qui décides de ta vie. C'est ton choix.
- Tu as parlé à ta mère ces derniers jours?
- Oui, ce matin. Elle a des idées et j'ai les miennes sur le sujet.
- Comment va ta sœur?
- La dernière fois que je l'ai vue, elle allait bien. Son copain travaille et elle reprend ses études bientôt. Il lui a proposé et elle a accepté.
- C'est le...
- Oui! Tu peux le dire, le père de l'enfant qu'elle aurait eu.
- Pauvre bébé, elle est encore si jeune.
- Non papa, c'est une femme. Ce n'est plus une enfant après tout ce qu'elle a souffert. Tu sais, quand on souffre, on mûrit plus vite.
- Je suis content que les choses aillent bien pour vous deux. Je veux dire, pour vous quatre.
- C'est ça, dorénavant vous allez devoir compter comme ça. Nous sommes quatre.
- Bon, je vais rentrer. Ta mère semblait assez mal en point quand je suis parti. J'ai été très heureux de vous revoir tous les deux.
- J'espère que tu vas revenir plus souvent, papa.

Pierre a le cœur gros. Il ne veut pas pleurer devant sa fille. Un père ne doit jamais pleurer devant ses enfants. Il s'approche de la porte et remet sa casquette en ouvrant,

– Tu m'embrasses pas avant de partir?

Pierre se retourne, une larme coule sur sa joue. Il pose un baiser timide sur le front de Judith, mais cette dernière le prend par le cou et le serre très fort. Il est paralysé par ce geste, il n'ose pas poser ses mains sur elle. Ces mains qui n'ont toujours servi qu'à la frapper plutôt qu'à la caresser comme un père doit le faire.

Dès qu'il se retire, il s'empresse de sortir et marche vers l'escalier sans se retourner. Il n'en peut plus, il faut qu'il sorte respirer de l'air frais, il étouffe. Il doit se calmer avant de rentrer chez lui. Pendant qu'il circule dans la ville, sa vie se déroule comme un film. Tout remonte à son esprit. Il pense à Judith, Isabelle, Sophie. « Comme elles m'ont manqué. Comme j'ai manqué en écoutant Sophie. Je n'aurais pas dû accepter de m'éloigner de mes filles. J'ai été lâche. Je les ai abandonnées. Je me suis contraint à les aimer en secret. Il les revoit toutes petites. Leur visage était si triste lorsqu'il refusait de les laisser monter sur lui, de jouer avec elles, de les serrer, de leur donner un baiser avant qu'elles ne s'endorment. Ces milliers de scènes repassent dans sa tête comme un vieux film muet, tout cela sonne faux et sans voix. Non, je ne peux pas en vouloir à Sophie. Elle croyait bien faire. Ce sont toutes ces tortures de son enfance qui l'ont fait agir de cette manière. Elle a fait beaucoup de sacrifice pour protéger ses filles. Il ne

faut pas rejeter tout ça du revers de la main. Personne n'a le droit de lui faire des reproches. Même pas moi... Je n'ai pas le droit de la juger. Je peux me reprocher certaines choses : d'avoir été trop mou avec elle, de ne pas m'être objecté plus souvent devant son comportement, et cela, dès le début. Je n'ai pas eu le courage de lui faire du mal. Je l'aimais trop. »

Pierre se demande si son amour pour Sophie n'a pas dissimulé une certaine lâcheté, mais elle était tout pour lui. Aujourd'hui, qu'est devenue la Sophie qu'il a connue il y a plus de vingt ans? L'aime-t-il encore autant, comme le premier jour? Il la revoit à l'épicerie de Saint-Joseph. Ce jour-là, son cœur s'était mis à battre à tout rompre.



Deux semaines passent. Lorsqu'il rentre à la maison, Pierre retrouve Sophie assise au salon. Elle ne parle pas, ne bouge pas, ne travaille pas. Elle vagabonde dans la maison comme une âme en peine. Elle semble ailleurs, dans un autre monde. Jamais elle n'avait passé une journée sans faire de ménage. Tout traîne, il n'y a presque plus rien de propre. Le soir, il retrouve le lit comme il l'a laissé le matin. Il doit lui-même préparer ses repas et ses vêtements de travail.

Pierre espère toujours que sa femme va se reprendre en main. Il a tenté à plusieurs reprises de lui parler, mais ses paroles demeurent sans réponse. Elle est complètement décrochée de la réalité. Peut-être

vaudrait-il mieux l'hospitaliser? Mais comme ce n'est pas dans ses habitudes de prendre des décisions dans la maison, Pierre laisse aller les choses. Malgré son insistance, elle refuse de voir sa thérapeute ou d'assister à ses rencontres.

Un après-midi, quelqu'un frappe à la porte. Sophie se lève et se traîne pour aller ouvrir, espérant profondément que ce soit l'une de ses filles ou les deux. La surprise est de taille, c'est Jeanne Dion. Incertaine, Sophie regarde à nouveau par le rideau.

– Sophie, ouvre-moi, c'est le docteur Dion.

Elle ouvre.

– Comment vas-tu Sophie?

– Ça va, répond simplement Sophie.

– Non, à constater ton allure, ça ne va pas du tout. Pourquoi tu ne viens plus à nos rencontres? Quelque chose ne te plaît pas? Quelqu'un t'a blessée?

– Non.

– Alors, pourquoi?

– Parce que...

– Je ne comprends pas Sophie, tout allait si bien pour toi.

– C'est ce que vous avez cru.

– Mais, tu disais que...

– Ce que je disais et ce qui se produisait sont deux choses distinctes.

- Ça ne fait rien, nous allons reprendre sur d'autres bases. Je peux vraiment t'aider, tu sais ça?
- Personne ne peut m'aider.
- Alors tu veux te laisser mourir et entraîner ton mari et tes enfants avec toi.
- Mes filles se sont enfuies comme des voleuses. Sans me parler, sans me demander ma permission.
- Peut-être avaient-elles besoin de se libérer, de poursuivre leur propre vie.
- C'est ça, c'est ma faute. C'est toujours ma faute, hurle Sophie, rouge de colère.
- Calme-toi. Rien ne sert de crier contre moi. Si tu veux hurler, fais-le, mais ne le fait pas contre personne. Fais-le simplement pour toi.
- Je n'ai pas envie de crier.
- Mais tu es en colère, n'est-ce pas?
- Oui je suis en colère. Si je ne me retenais pas, je ficherais tout ça dehors, lance Sophie en montrant ses plantes qui, autrefois, étaient magnifiques. Je les ai toujours bien entretenues et, parfois même, je leur parlais. Elles étaient de la vie dans la maison.
- C'est vrai qu'elles sont magnifiques, mais elles manquent de soins. Elles se laissent mourir, comme toi, elles se laissent aller. Réagis, fais quelque chose.

– J'ai trop mal depuis que les filles sont parties. Je ne réussis pas à réagir ou à me reprendre en main.

– Si tu mettais un peu plus d'amour pour toi, comme tu le fais pour tes plantes, peut-être que tu y gagnerais en confiance. Premièrement, il faut que tu te nourrisses mieux. Aussi, tu vas t'habiller et aller respirer un bon coup d'air. Tu as besoin de t'oxygéner. Et si tu te donnes tout ça, tu verras, tu auras un bon résultat. T'as rien à perdre à essayer ce que je te dis. De toute manière, elles sont parties. Tu ne peux rien y faire. Ce sont des femmes maintenant, si j'en juge par leur âge. Il vient un temps où les enfants ont besoin de vivre leur vie, eux aussi. N'est-ce pas ce que tu as fait toi-même? Tu dois apprendre à devenir leur amie, leur conseillère, leur confidente. Si tu te reprends, tes filles vont reconnaître tes efforts et vont peut-être renouer avec toi. Tu seras toujours leur mère, peu importe ce que tu feras. Cesse de pleurer. Tu n'as aucune emprise et aucun pouvoir sur elles. Elles volent de leurs propres ailes. Deviens leur amie. Quand tu étais plus jeune, c'est ce que tu souhaitais que ta mère fasse pour toi. Elle ne l'a pas fait et tu lui en a fait le reproche. Pourquoi fais-tu comme elle? Tu ne lui ressembles pas pourtant. Tu n'es pas elle. Tu es toi, Sophie. Tu es une femme qui a souffert, mais tu es solide comme le roc. Tu as encore beaucoup à donner et à partager avec tes filles et ton mari. Penses-tu à lui en ce moment? En as-tu parlé avec lui?

– Il refuse de me parler.

– Pose-toi la question. Est-ce lui ou toi qui refusez de parler? Je veux dire par là, parler comme tu le fais avec moi ou avec tes amies du groupe. Tu leur manques, tu sais. Tu as eu besoin d'elles un jour et elles étaient là pour t'écouter et partager avec toi. Mais toi, aujourd'hui, tu les as abandonnées. Sophie, elles ont besoin de toi, et toi, tu as besoin d'elles. Relève la tête. Tu peux le faire. Tu es forte et tu as beaucoup d'amour à partager. Plusieurs personnes du groupe attendent l'amour que tu leur refuses en ce moment. Remets de l'ordre dans ton cœur et regarde autour de toi, tu vas voir comme c'est beau.

La conversation se poursuit durant plus de deux heures. Lorsque Jeanne Dion quitte sa patiente, Sophie réagit un peu et semble mieux accepter ce qui lui arrive.

Dans les jours suivants, elle reprend progressivement son ménage. À nouveau, elle prépare les repas de son mari et entretient son linge. Judith et Isabelle lui téléphonent parfois. Mais aucune ne veut encore lui dire où elles demeurent. Sophie fume de nouveau ses deux paquets de cigarettes par jour et tousse sans arrêt. Pierre est inquiet pour sa santé. Il insiste pour qu'elle rencontre un médecin, mais Sophie sait à l'avance ce qu'il lui dira. « Cessez de fumer ». Elle n'a pas l'intention d'arrêter. La cigarette, c'est tout ce qu'il lui reste.

Pierre rencontre soit Isabelle, soit Judith au moins une fois la semaine. Une nouvelle relation s'est créée entre eux, mais le temps perdu restera toujours perdu. Jamais, aussi loin qu'il se souvienne, il

n'a vu ses filles aussi heureuses. Lorsqu'il les quitte après ses brèves visites, il peut les embrasser à sa guise. Il a relié avec elles le lien de la chair et du sang, le lien parental.

Plus jamais personne ne les séparera, même s'il est encore gêné avec elles. Quand elles prononcent le mot *papa*, il ne l'entend plus de la même manière. Ce mot résonne comme un chant d'amour à ses oreilles et dans son cœur. Ce nouveau chant n'est pas un rêve, il est bien réel. Il pénètre dans son cœur et se propage dans ses yeux comme une fenêtre sur un avenir meilleur. Il se surprend maintenant à tenir leurs mains entre les siennes, tissant davantage de liens profonds entre le père et ses enfants. La jalousie qu'il éprouvait envers Stéphane ou Gilles, l'ami d'Isabelle, est complètement disparue.

« Isabelle, pauvre petite, tout ce qu'elle a pu endurer simplement qu'elle était douce et sans défense. J'ai été vraiment lâche et aveugle, je m'en veux tellement. Non, c'est Sophie qui m'a fait agir ainsi. Pourtant, je ne parviens pas à lui en vouloir.



Un soir, il dit à Sophie qu'il avait quelques heures de travail à faire. Cependant, il a un rendez-vous avec Judith qui voulait le voir, après avoir communiqué avec lui au cours de la journée, lui demandant de venir à l'appartement pour dix-sept heures. Inquiet, il s'empresse de

se rendre chez sa fille. Lorsqu'il entre, ses deux filles le reçoivent chaleureusement. Les filles sont seules.

– Que se passe-t-il? demande Pierre, surpris.

– Nous voulons te parler. Nous en avons discuté et nous sommes venues à la conclusion qu'il fallait te parler, à toi seul.

– Je ne comprends pas...

– Papa, nous voulons savoir pourquoi tu t'es comporté comme ça avec nous? Pourquoi tu ne nous as jamais aimées comme un vrai père? Jamais tu ne nous a prises dans tes bras, jamais tu nous as dit que tu nous aimais. Pourquoi?

Pierre est bouleversé et secoué par ces questions qui le frappent de plein fouet. Les seuls mots qu'il parvient à prononcer sont...

– La réponse n'est pas facile à donner.

– Essaie toujours, lance Judith.

– Je ne sais pas si je devrais vous parler de tout ça, je ne sais pas si j'en ai le droit.

– Papa, nous avons besoin de savoir, de comprendre. Était-ce parce que tu ne voulais pas d'enfants?

– Vous êtes bien loin de la vérité, bien loin.

– Papa, tu n'as plus le choix, tu vas devoir nous expliquer.

– Je n'ai pas le droit de vous le dire, la réponse ne m'appartient pas.

– Peu importe la réponse, tu dois nous dire. Nous avons besoin de savoir pour que notre vie se rééquilibre et nous donne la chance d'être enfin heureuses, poursuit Judith.

– C'est tellement facile à dire ces paroles. Pour moi, c'est tout autrement. Vous me demandez de trahir un secret.

– Un secret envers qui, envers toi-même?

– Non, ce n'est pas à moi de vous le dire. Il appartient à votre mère de le faire quand elle en aura la force.

– C'est impossible de parler de ça avec maman. Elle m'a confié certaines choses sur son passé d'enfant, mais je n'arrive pas à comprendre qu'est-ce que tout ça a apporté de bon ou de mauvais dans notre vie. Elle ne t'a pas raconté ce qui s'est passé chez sa mère?

– Parlé de quoi?

– De son inceste, tu sais bien, on en a parlé chez sa mère aux fêtes.

– Est-ce qu'elle t'a tout raconté?

– Je ne sais pas si elle m'a tout dit. C'est pour ça que je t'en parle.

– Vous savez, votre mère est très malheureuse depuis votre départ. Pire encore, elle a l'impression qu'on lui a arraché les deux bras. Comme vous deux, j'ai beaucoup de difficulté à comprendre ces choses si compliquées. Elle a tenté à plusieurs reprises de m'expliquer, mais je n'arrivais pas à la suivre. Je suis très habile de mes mains, mais lorsqu'il s'agit des choses du cœur ou de l'esprit, je suis beaucoup moins doué.

Judith ne lâche pas et pousse davantage son père à répondre.

– Papa, réponds à ma question. Pourquoi tu ne nous as jamais aimées et affectionnées?

– Je ne pouvais pas le faire, je n'en avais pas le droit.

– Je ne comprends pas. Explique-nous?

– Avec tout ce que votre mère a vécu, les choses n'ont pas été faciles pour elle. L'inceste qu'elle a subi l'a profondément perturbée. Au début, j'ai espéré que les choses s'arrangent avec le temps, mais le miracle ne s'est jamais produit. Au contraire, tout a empiré, au point d'en arriver où nous en sommes aujourd'hui. J'ai lutté pour lui faire comprendre que tous les hommes n'étaient pas comme son père et ses frères, mais rien n'y faisait. Après un certain temps, je me suis résigné à accepter les choses telles qu'elle le souhaitait. Ses blessures étaient tellement profondes qu'elle avait de la difficulté à vivre de façon normale. Il m'a fallu beaucoup d'amour et de patience pour que nous restions ensemble. J'ai aimé et j'aime encore votre mère malgré ce qu'elle est et ce qu'elle a fait. Ce n'est pas de sa faute si elle est comme ça. Vous n'avez pas le droit de la blâmer et encore moins de la juger. Elle a fait des efforts surhumains pour s'en sortir.

– Papa, nous ne voulons pas la blâmer, nous voulons comprendre. C'est tout. Il ne s'agit pas de faire son procès.

– Je ne vous le permettrais pas.

– Papa, tu n'as pas encore répondu à ma question, pourquoi toi?

– Lorsque tu es venue au monde, pendant que ta mère était enceinte, nous étions heureux, très heureux. Puis, du moment où elle a appris que tu étais une fille, tout s'est mis à changer en elle. Plus tard, je n'avais pas le droit de te changer de couche, il ne fallait pas que je regarde ton sexe, car j'aurais pu être tenté de te faire ce qu'elle a subi. Lorsque tu as eu deux ans, je n'avais plus le droit de te toucher, de te prendre dans mes bras, de te bercer, de jouer avec toi et d'être seul avec toi. C'était interdit, sinon elle m'aurait quitté en t'emportant. Ce fut la même chose pour Isabelle, les mêmes interdits. Est-ce que j'avais le choix?

– Papa, c'est horrible tout ça. Elle ne voulait pas que tu sois notre père. Je n'arrive pas à le croire. Pourquoi?

– À cause de l'inceste qu'elle a subi, elle croit que tous les hommes sont des bêtes et qu'ils ne recherchent que le sexe. Quand je m'approchais de vous deux, elle ne voyait que son père et ses frères en moi. Pour elle, c'était la panique, la peur continuelle. Une peur incontrôlable, une peur malade, je dirais une obsession. J'ai beaucoup souffert de cette interdiction. Et, le temps aidant, je me suis éloigné de vous deux. Si je n'avais pas cédé à ses demandes, elle aurait fui par peur que je vous touche.

– Comment as-tu pu faire ça?

– Je n'avais pas le choix, c'était ça ou elle me quittait avec vous deux. Votre mère était aussi malheureuse que moi dans cette situation. Elle en souffre encore et je pense qu'elle en souffrira toute sa vie. Au

moins, en respectant sa demande, je restais près de vous deux. Je pouvais vous voir.

– Pauvre papa, il fallait que tu l'aimes vraiment beaucoup pour supporter tout ça.

– Votre mère est tout pour moi. À l'instant où je l'ai vu à Saint-Joseph, dans la petite épicerie où elle travaillait, je l'ai tout de suite aimée. Je savais que je passerais ma vie avec elle. Je n'ai appris ses malheurs que plus tard. Comme toi, je voulais tuer ses deux frères, mais le destin en a décidé autrement. Ils ne se sont jamais présentés au rendez-vous et c'est peut-être mieux ainsi. Je ne sais pas ce que j'aurais pu leur faire. Les tuer n'aurait pas guéri votre mère, ne lui aurait pas fait oublier ses cauchemars. Votre mère ne devra jamais savoir que je vous ai raconté tout ça. Elle ne me le pardonnerait pas, pas plus que les visites que je vous fais en cachette.

– Ne t'en fais pas, papa, nous pouvons garder un secret. J'ai tellement de chagrin de tout ce qui s'est passé. Je ne sais pas si j'arriverai à tout oublier. Un jour peut-être... Les blessures sont tellement profondes que je ne vois pas le jour où elles pourront se refermer, autant pour nous que pour maman. Pauvre maman, elle aurait dû nous parler de tout ça. Sais-tu pourquoi elle ne l'a jamais fait?

– Sans doute la honte, la culpabilité, la peur de vous perdre, de vous traumatiser, je ne sais pas. Elle seule peut répondre à cette question. Maintenant, je dois rentrer, elle va s'inquiéter.

Pierre se lève, enfile son manteau et sa casquette. Isabelle et Judith s'approchent de lui et l'entourent avec tendresse et affection, appuyant leur tête sur ses épaules.

– On t'aime papa. Merci pour tous ces sacrifices, lance Judith, qui n'en pouvait plus de retenir ses larmes qu'elle laisse maintenant couler sur ses joues.

Isabelle pleure aussi en serrant contre son père.

– Avant de partir, je vous demande pardon de vous avoir tant fait souffrir, pour vous avoir battues comme je l'ai fait, pardon.

Maintenant, Pierre et les deux filles pleurent ensemble. Ils s'embrassent à nouveau et il sort en refermant la porte derrière lui, derrière son passé.

Partie douze

Tous les jours, Sophie visite les chambres de ses filles. Elle demeure de longues minutes assise sur le lit, méditant les événements du présent et du passé. Elle revoit certains moments de bonheur et de joie quand elles étaient toutes petites et se surprend à sourire. Cependant, lorsqu'elle revient à la réalité elle déchante vite. Ce n'est que rêve, du faux et du mensonge. Jamais ses filles n'ont été heureuses.

Le retour sur son passé s'arrête toujours sur la naissance de Judith. Elle ne traverse jamais cette ligne, une ligne fixe inscrite en elle comme une limite infranchissable. Malgré tous les efforts, elle ne parvient pas à exorciser son passé, à l'effacer de sa mémoire et à la renier. Les jours sombres de son enfance refont surface sans qu'elle puisse les contrôler.

Trente-six ans la séparent du premier soir où elle a entendu les pas de son père sur le plancher qui craquait sous son poids. Les marches qui grinçaient la nuit, l'odeur de son corps, son haleine qui puait l'alcool,

ses mains rugueuses qui irritaient sa peau de son petit corps d'enfant. Chacun des gestes est encore présent en elle, chacune des menaces qu'il lui disait résonne encore dans son oreille. Des frissons parcourent son corps, elle a froid et elle a chaud à la fois. Elle se souvient de cette première fois où elle a fait pipi dans sa petite culotte. Elle se rappelle chacun des gestes de son père quand il se masturbait et la violait en même temps.

Elle n'oubliera jamais le visage de sa mère dans l'entrebâillement de la porte de sa chambre lorsqu'elle avait allumé la lumière. Ses yeux de mère lui avaient lancé toute sa haine, toute sa jalousie et toute sa colère. Elle ne peut pas oublier la première fois que son père s'est attaqué à sa sœur pour la première fois. Nadia avait à peine 5 ans. Elle sent coupable de ne pas avoir su la protéger.

Nadia a eu plus de courage qu'elle, de rester jusqu'à ce jour avec sa mère et ses frères. Elle-même n'aurait jamais pu supporter tout ça aussi longtemps. Instinctivement, elle porte la main à son sein. La brûlure faite par Yvon sur le mamelon de Nadia lui fait mal, comme si cette douleur lui appartenait. Quelle horreur!



Le docteur Jeanne Dion a finalement convaincu Sophie de reprendre ses séances de thérapie de groupe d'aide. Les choses se sont améliorées pour elle lorsqu'elle a ressenti que les autres participantes

lui avaient manqué et réciproquement. Ces femmes sont aussi troublées qu'elle et ont besoin d'aide, de son aide. Cette pensée lui redonne une bouffée d'énergie. Elle peut être utile à quelqu'un. On la valorise, on lui fait confiance et surtout, on l'écoute sans lui faire de reproches.

En quelques semaines, elle devient de plus en plus importante pour ces femmes qui, comme elle, vivent les tourments du passé. Le cercle s'agrandit jusqu'au moment où la thérapeute décide de démarrer un deuxième groupe. Sophie est choisie pour en faire partie comme animatrice responsable.

Un soir, à son retour à la maison, elle observe Pierre qui écoute sa partie de hockey. Elle se lève de son fauteuil et ferme la télé. Son mari tente de s'objecter, mais elle le rassure rapidement.

– Pierre, j'ai besoin de te parler. C'est très important pour moi. Je ne veux pas que tu me répondes, je veux simplement que tu m'écoutes. Je ne veux pas de conseils ou de remarques, mais simplement que tu m'écoutes. Veux-tu faire ça pour moi? J'en ai grand besoin.

– Sophie, je suis là, j'ai toujours été là pour toi.

– Je ne voudrais pas que tu prennes ça pour des reproches, car je n'ai rien à te reprocher. Ce que tu es devenu aujourd'hui, c'est à cause de moi et pour moi. J'en suis consciente et je le regrette. Je devrais te demander pardon pour tout ce que je t'ai fait souffrir, mais je ne crois pas au pardon. On pardonne à quelqu'un qui a commis une erreur. Mais moi, je croyais de tout mon cœur en ce que je faisais. Je veux

surtout te dire merci pour avoir supporté cet enfer dans lequel je t'ai plongé bien malgré moi. Je m'en rends compte aujourd'hui.

Pierre veut intervenir...

– Non, Pierre, ne parle pas, écoute tout simplement. Quand j'aurai terminé, là seulement tu parleras si tu en sens le besoin et je t'écouterai. Si tu m'interromps, je ne pourrai pas me rendre jusqu'au bout de ce que j'ai à te dire. Tu veux bien m'écouter?

Pour toute réponse, Pierre fait un léger signe de tête.

– Je disais que je suis profondément désolée de tout ce que je t'ai fait souffrir. Aujourd'hui, j'en suis de plus en plus consciente et je le regrette, mais je ne peux pas changer le passé, seulement le présent et, espérer en l'avenir. Nous avons encore de belles années ensemble et les filles ont encore besoin de nous. Si le destin est bon, il nous donnera la chance de devenir grands-parents. Ce n'est pas facile de dire toutes ces choses. Excuse-moi si parfois je m'arrête ou que j'hésite. Et, si je pleure, ce n'est pas à cause de toi. Ce n'est que sur moi que je pleure. Les larmes sont une manière de laisser sortir la pression intérieure. Rien n'est de ta faute, tu n'as rien à te reprocher. Je ne connais pas d'hommes qui auraient eu ta patience et ton courage. Juste pour cela, je te dis merci. Quand je t'ai vu, la première fois, ce jour-là, mon cœur a tremblé, j'ai eu peur. J'ai eu peur parce que je croyais que tous les hommes étaient comme mon père et mes frères. Je croyais aussi que toutes les mères étaient comme ma mère. Je ne voulais pas lui ressembler, je ne voulais pas avoir d'enfant. Je ne

voulais pas qu'ils subissent ce que j'ai subi. La peur qui m'habitait m'éloignait de toi. C'est pour ça que je suis parti. Puis, au fil des mois, le besoin de toi m'a fait revenir. Je ne le savais pas à ce moment-là. Je le sais aujourd'hui parce que j'ai regardé en moi, j'ai appris à être honnête avec moi. Je ne veux plus me mentir. Puis, je suis devenu enceinte de Judith. Lorsque j'ai vu que c'était une fille, j'ai paniqué. Toutes les images du passé ont frappé mon esprit et m'ont obligé à agir comme je l'ai fait. Chaque fois que je voyais notre fille, je me revoyais en elle et je revoyais mon père en toi.

Pierre prend la main de Sophie. Sophie la serre de toutes ses forces, jusqu'à lui faire mal, mais Pierre ne lâche pas. Il ressent ce besoin de contact entre elle et lui. Sophie respire un bon coup et reprend...

– Je ne veux pas te faire croire que je changerai du jour au lendemain, comme une porte qu'on ouvre et que l'on referme à son gré. Non, mais je suis maintenant certaine que je vais faire de grands progrès si tu restes près de moi, malgré toutes les raisons que tu aurais de partir. J'ai besoin que tu me donnes cette dernière chance. J'en ai besoin, Pierre. Tu sais, je suis consciente que si je suis rendue où j'en suis aujourd'hui, c'est grâce à toi. Sinon, je serais déjà morte. Ces dernières semaines, j'ai compris beaucoup de choses et je les accepte. J'en reviens au passé pour le moment.

Sophie respire un bon coup et...

– Quand Judith est arrivée à la maison, je ne pouvais plus dormir, j'avais peur, j'étouffais. Les choses se sont gâtées davantage

lorsqu'elle est devenue en âge d'être ta victime. Là ce fut la catastrophe, j'étais affolée à la seule l'idée que... Je ne pouvais plus accepter que tu lui touches. Chaque fois que tu posais tes mains sur elle, je ne voyais que les mains de mon père. Pour moi, un homme demeure toujours un homme, tandis qu'une femme devient une mère. Je sais aujourd'hui que c'est moi qui te faisais du mal. Je t'ai privé d'aimer ton enfant. Oui, à cause de cette peur qui me rongait et du voile qui avait été mis sur mes yeux, je t'ai privé de tenir ta fille dans tes bras, de l'aimer comme tu en avais le droit, comme les autres pères en ont eu le droit. Je ne voyais pas ces choses-là, Pierre, je ne les voyais pas. Une maladie obsessive me tenaillait alors que mon passé me poursuivait et me faisait réagir ainsi. Chaque fois que tu descendais du lit la nuit, j'étais éveillée et je te surveillais. C'est pour cette raison que je dormais le jour et que je veillais la nuit.

Sophie s'essuie les yeux et reprend...

– Judith a grandi et Isabelle est née. Ce fut l'enfer pour moi. J'en avais deux à surveiller, à protéger contre toi et contre tous les hommes. Je t'aurais tué si tu avais touché à mes filles. Pourtant, un combat se faisait en moi, je t'aimais et je t'aime encore.

Quelques secondes de silence s'écoulaient...

– Les filles ont pris de l'âge et ma surveillance redoublait. Mais la fatigue grandissait et je n'avais plus le contrôle de mes émotions. Et, ce sont ces émotions qui me contrôlaient et me donnaient la force de vivre. Mes filles avaient besoin de moi et j'étais toujours là, prête à

intervenir en te sacrifiant. J'étais prisonnière d'un carcan, contrainte à souffrir et à faire souffrir.

Sophie respire et lutte pour trouver la force de continuer. Elle regarde Pierre qui a fermé les yeux pour retenir ses larmes.

– Quelques fois, je t'ai vu les observer. Je croyais alors que tu cherchais à t'isoler avec elles pour faire ce que mon père faisait. Je voyais dans tes yeux cette envie de vice et de l'abus. Pierre, je voyais le mal en toi et je te haïssais. Pourtant, quand nous étions seuls dans notre chambre, j'avais besoin de ta présence. C'est comme si je voyais deux hommes en toi. Celui qui m'aimait comme j'étais et celui qui enviait la pureté de mes filles. Pas un seul instant je n'ai pensé que ces enfants étaient aussi ta chair et que tu avais des droits sur elle autant que moi. Des droits de père, des droits de les aimer, des droits de leur donner de l'affection. Je n'ai jamais pensé que tu avais ces besoins.

Sophie résiste de toutes ses forces, elle veut continuer...

– Pierre, j'ai enfin compris toutes ces choses dont je n'étais pas consciente.

Pierre pose une main sur la cuisse de Sophie. Ce petit geste lui donne le courage de poursuivre.

– Puis, il y a eu le suicide, à ce moment-là, je voyais tout en noir et toutes les nuits je te voyais attaquer mes filles. Je n'avais plus la force de les protéger. J'étais épuisé de les surveiller. Je ne pouvais pas t'en

parler parce que je ne comprenais pas. Puis, il y a eu Hélène. Quand elle est rentrée dans notre vie, je l'aimais, c'était la seule amie que j'avais et je tenais beaucoup à elle. Mais j'étais jalouse. Jalouse envers toi, jalouse envers elle aussi, parce que je la percevais si sereine. Je lui ai souvent parlé de mes problèmes. Comme si je voulais qu'elle les vive en même temps que moi, qu'elle subisse la même peine et la même douleur que moi. Finalement, elle a fini par s'éloigner. Je ne l'ai pas accepté. J'avais peur de me retrouver seule. C'est à moment là que l'idée du suicide m'est venue. C'est la seule solution que j'avais trouvée. Je ne pouvais pas partir seule et laisser les filles en danger. Quand je me suis réveillée à l'hôpital, tu étais à mes côtés. Aussitôt, j'ai su que j'avais manqué mon coup et que mon calvaire allait reprendre où je l'avais laissé. Ce fut tout un choc. Je t'en ai voulu longtemps d'être intervenu et je me suis fait la promesse que la prochaine fois, tu ne le pourrais pas.

Pierre soulève la main de sa compagne et y dépose un baiser. Sophie s'interrompt quelques instants. Le temps ne compte plus pour eux, alors qu'un puissant lien se tisse au fil des confidences. Elle reprend...

– Quand je pense à toutes ces années perdues à cause de moi et de mes doutes. Tu t'es brouillé avec ta famille, ta mère ne nous parle presque plus et ta sœur nous hait. Mais, elles n'ont jamais su. Si un jour tu veux leur dire, c'est libre à toi. Je t'ai assez gardé prisonnier, c'est terminé maintenant.

Pierre appuie sa tête sur l'épaule de Sophie.

– J'ai détesté ma mère depuis que je suis toute petite. Pourtant, je voulais l'aimer et je voulais qu'elle m'aime aussi. Je voudrais faire la paix avec elle, une bonne fois pour toutes. Excuse-moi, je ne voulais pas te parler de ma mère. Tu es beaucoup plus important qu'elle, nos filles aussi. Tu as travaillé toute ta vie pour nous apporter le nécessaire et moi, je ne t'ai rien donné en retour.

À mesure que son récit progresse, Sophie sent pénétrer en elle une paix nouvelle et grandissante qui l'encourage à poursuivre.

– Bien sûr, nous faisons l'amour, mais combien d'hypocrisie j'y ai mis. Je t'ai fait croire tant de choses qui étaient fausses. Quels beaux moments j'ai perdus avec toi et, surtout, que je t'ai fait perdre. Je le sais aujourd'hui. Pourtant, tu vois, je ne me sens pas coupable de toutes ces choses horribles et abominables, je n'étais pas consciente. J'étais incapable de me confier à toi ou qui que ce soit, j'avais tellement honte de moi. Oui, la honte qu'on se moque de moi, qu'on minimise ou qu'on ridiculise ma souffrance. Les quelques personnes qui ont su au fil des années n'attachaient que peu d'importance à ce qui m'est arrivé. C'est sans doute ce qui me faisait refermer davantage. Tu sais Pierre, lorsqu'on ne vit pas les choses, on ne peut pas les ressentir, ni les souffrir. Et, la pauvre Myriam! De quelle patience elle a dû faire preuve pour m'écouter et m'endurer. Et, David, parlons-en! Lui aussi je le voyais à l'image de mon père. Je voyais tous les hommes, sans exception, à l'image de mon père. Je ne

discernais ni le bien ni le mal. Tous les gestes qu'on posait sur mes filles cachaient le mal. Tu m'as manqué, Pierre. Tellement manqué! J'aurais tant voulu te confier mes angoisses et mes craintes. Tu étais si absent, tu t'étais renfermé pour te protéger, du moins, c'est ce que je pensais. Je ne savais pas que c'était moi qui t'avais forcé à devenir ainsi. Je te haïssais parce que tu ne m'écoutais pas, que tu ne m'entendais pas. Plusieurs fois, j'ai voulu détruire cette maudite télévision qui te prenait à moi. D'un autre côté, quand je pensais à mes filles, j'adorais cette même télévision qui prenait tout ton temps et t'empêchait de toucher à mes filles.

Pierre lève la tête et la regarde. Un mince sourire se dessine sur ses lèvres et Sophie caresse son visage avant de reprendre.

– Je vois aussi ce que j'ai fait de mes filles. Je les ai torturées, blessées et formées à mon image. Je sais maintenant pourquoi elles m'ont quitté. Depuis qu'elles sont nées, j'ai toujours dit *mes filles*. Je t'ai répété ça pendant vingt ans. Je ne voulais pas qu'elles soient tes filles. Je ne voulais pas qu'elles t'appartiennent, car tu leur aurais fait du mal. Je regrette. Je le regrette beaucoup. J'ai de la peine, mais aussi de l'espoir. Ce sont tes filles autant que les miennes, nos enfants et sans me rendre compte, j'ai détruit tout ça. Aujourd'hui, je dois reconstruire notre maison, notre famille et notre amour. Si tu veux m'aider à le faire, je sais que je peux y parvenir avec toi. Tu es fort, tu es mon homme, celui que j'ai toujours aimé et que j'aimerai toujours. Je veux encore te dire merci. Merci pour tout ce que tu as enduré en

silence, pour tout ce que tu as fait pour nous. Je t'aime, Pierre. Je t'aime profondément. Cependant, je te laisse libre. Tu peux partir si tu le veux, je ne t'en voudrais pas. Voilà, merci de m'avoir écouté.

Sophie se lève, mais Pierre la retient et l'approche près de lui. Il l'embrasse avec tendresse, émotion et amour. Des larmes coulent sur leurs joues et se mêlent à leurs baisers, des baisers qui scellent de nouveau leur amour. Ils restent serrés l'un près de l'autre, sans bouger, respirant à peine.



Pour Sophie, le travail n'est pas terminé. Elle doit reconstruire les liens avec les filles et entre elles ainsi qu'avec sa mère. Il lui faudra reconstruire trente-six ans de sa vie. Ce ne sera pas chose facile. Elle ne pourra le faire qu'avec des efforts soutenus et parcourir seule toute cette route. Ce sera long, très long. Elle a pourtant confiance. Ayant réussi à parler avec Pierre, elle sait maintenant qu'elle aura le courage et la force de le faire avec les filles et sa mère. Elle s'est propulsée en dehors de ce grand trou noir où elle a été enlisée et elle entreprend maintenant le retour vers la vie. Bien sûr, jamais elle n'oubliera son passé dramatique, mais aujourd'hui, elle a finalement appris à vivre avec, sans qu'il détruise son présent et son avenir.

Partie treize

La vie entre Pierre et Sophie a changé du tout au tout. Ils ont maintenant l'impression d'avoir renoué le lien de leur mariage. Ils se connaissent mieux et s'apprécient davantage. Les chemins tortueux qu'ils ont parcourus sont maintenant derrière eux. Sophie, bien sûr, n'a pas changé du jour au lendemain. Plusieurs semaines, plusieurs mois se sont écoulés, les rapprochant de plus en plus. Avant de revoir les filles, elle souhaite d'abord retrouver son mari, son compagnon, l'amant dont elle a toujours rêvé. Elle doit aussi faire naître la femme en elle, la femme libre de croître, libre d'aimer, libre de vivre, la femme qu'elle n'a jamais connue.

Pierre a lui aussi évolué. Il a cheminé avec Sophie. Il poursuit le chemin avec elle, il a escaladé la montagne avec elle, en lui ouvrant les sentiers les plus difficiles. Il l'encourage à poursuivre sa thérapie. Chaque fois que Sophie revient à la maison, il ferme la télé et parle avec elle. Elle se raconte à lui et lui à elle. Ils ont appris à échanger, ils se disent à fond leurs pensées et n'ont plus de secret l'un pour l'autre.

Depuis que Judith et Isabelle ont parlé avec leur père et qu'il leur a rendu visite à plusieurs reprises, il garde ce seul et lourd secret. Les filles ne sont pas prêtes à recevoir leur mère. Judith est enceinte et l'échographie a identifié le sexe de son futur enfant, une fille. Lorsque Pierre a appris la nouvelle, un voile noir a assombri ses yeux et son cœur. Un lourd secret qu'il ne pourra partager avec Sophie.

Chaque jour, elle fait de grands efforts, mais il a peur qu'elle aille trop vite et ne retombe aussi rapidement. Elle a progressé si vite, qu'il est difficile d'admettre que ce soit possible en si peu de temps.

Pierre a demandé une rencontre avec la thérapeute, le docteur Dion. Cette dernière lui confirme ses craintes. Elle le met en garde, le prévenant qu'il peut y avoir une rechute pour Sophie, mais elle n'ose pas freiner son ardeur. Elle demande à Pierre de montrer beaucoup de patience envers sa femme et de la suivre dans chacun de ses combats, de la soutenir chaque jour et de l'encourager. L'entretien se déroule sur plus d'une heure. Lorsqu'il sort, Pierre est un peu déçu. Il croyait cela réglé pour toujours. Quand il rentre chez lui, Sophie est prête pour le souper. Des chandelles sont sur la table qui est aussi décorée de fleurs cueillies à même son jardin et soigneusement arrangée. Elle semble si heureuse qu'il n'a pas le courage de briser ses ardeurs. Il entre dans son jeu et l'accompagne.

Leur relation va de mieux en mieux et ils parviennent à la tendre intimité dont ils avaient toujours rêvé. Elle se lève beaucoup moins la nuit, et maintenant, chaque fois qu'elle le fait, c'est lui qui la surveille.

Il épie ses moindres mouvements et la nuit parfois, sous prétexte d'aller à la salle de bain, il la trouve assise sur le divan, enveloppée d'un drap santé. Elle fait de la lecture. De la main, elle lui fait un petit salut et se replonge dans son livre. Pierre est inquiet, mais Jeanne Dion lui a conseillé de la laisser avancer à son rythme. Il n'en est pas pour autant rassuré. Il ne veut plus jamais revenir en arrière et supporter les jours sombres et noirs du passé. Il ne pourrait pas le supporter, plus maintenant.

Pierre a beaucoup parlé avec les filles. Elles se sont confiées et rapprochées de lui. Maintenant, il accepte les gendres, et surtout, il les respecte. Il n'a plus cette jalousie qui le mettait en conflit constant. Malgré le fait qu'il soit encore réticent à toucher à ses filles, il sait qu'il lui faudra beaucoup de temps pour redevenir un père normal. Dix-neuf ans ne se rattrapent pas en quelques semaines ou quelques mois. Parfois, il se laisse caresser la main, mais il n'arrive pas à effacer cette peur d'être surpris avec elles.

Il se demande si Sophie a deviné, même s'il ne lui a rien dit. Plusieurs fois, il a failli lâcher le morceau et tout lui avouer, mais chaque fois, sa promesse faite aux filles le retenait. Il n'oserait pas trahir la confiance qu'elles ont mise en lui, leur père.

Il craint aussi la réaction de Sophie lorsqu'elle apprendra qu'il les fréquente depuis si longtemps. Lui en fera-t-elle le reproche?



Un après-midi, Sophie est dans son jardin. Elle n'y avait pas travaillé depuis le départ des filles. C'est avec elles qu'elle l'entretenait. Elle entend se refermer une porte d'automobile, mais ne peut rien voir, le soleil la frappe en plein visage et l'aveugle. De sa main, elle se crée une protection au-dessus des yeux et reste figée, incapable de bouger. Ses jambes ne répondent plus, elle n'arrive pas à articuler, la surprise est trop forte.

– Bonjour maman,

– Ma... petite fille.

Sophie lâche un grand cri alors que les larmes montent à ses yeux. Elle ouvre les bras. Elle est tellement émue qu'elle ne réussit pas à avancer.

Judith se jette sur sa mère et la serre très fort. Elles pleurent ensemble des larmes de bonheur, de joie. Elles demeurent de longues minutes sans bouger, comme si elles voulaient reprendre le temps perdu, le temps passé.

– Mon bébé, mon bébé, finit par dire Sophie. Je suis si heureuse. Je croyais ne plus jamais te revoir. J'ai eu si peur.

– Maman, reprends-toi. Je suis là maintenant.

– Tu ne sais pas tout le bonheur que tu me donnes en ce moment. Jamais je n'aurais cru cela possible. Viens t'asseoir et raconte-moi. Raconte-moi tout ce que tu as fait, tout ce qui t'arrive. Tu m'as

tellement manqué. Tu nous as tellement manqué à ton père et à moi.
Raconte.

- Je suis venu pour t'annoncer quelque chose.
- Tu me fais peur. Parle, je t'en prie. Cesse de me torturer.
- Maman, Stéphane et moi, nous allons nous marier.
- Mais c'est merveilleux, ma chérie, c'est merveilleux.
- Attends, je ne t'ai pas tout dit. Je suis enceinte.
- Mon bébé, toi enceinte. Tu vas avoir un bébé, toi mon bébé.
- Oui maman, un petit enfant, une fille.

Le dernier mot résonne comme un coup de tonnerre dans les oreilles de Sophie. Elle se serre les mains, ne sait plus où donner des yeux. Elle est nerveuse, mais parvient à se contenir.

Judith a ressenti le choc. C'est précisément ce qu'elle voulait provoquer chez sa mère. C'était pour elle le test ultime à lui faire subir avant de renouer définitivement. Malgré tout ce que lui a dit son père, elle voulait lui faire passer cette épreuve, constatée par elle-même. Maintenant, elle regrette sa visite. Sa mère n'était pas prête à recevoir ce coup et encore moins à le supporter. Elle baisse la tête. Elle a beaucoup de peine et en ressent de la honte.

Comme elle s'apprête à repartir...

- Non, attends mon bébé. Attends, je t'en prie. Ne t'en va pas. Pardonne-moi cette faiblesse. Tu as réveillé des souvenirs que je

croyais refoulés tout au fond de mon cœur et de mon être. Maintenant, ça va aller, le coup est passé. Tu sais, j'ai besoin de temps pour réparer tout ce qui était brisé en moi.

La mère et la fille prennent place sur le vieux banc de jardin, réparé maintes et maintes fois par Pierre. Pendant plusieurs heures, elles parlent, pleurent et se serrent l'une contre l'autre.

Cinq heures approchent. Judith doit partir. Elle doit retourner à la maison où Stéphane l'attend.

– Maman, merci pour tout ce courage et toute cette force que tu as.

Sophie regarde partir sa fille. Des larmes coulent encore sur ses joues, mais ce ne sont pas des larmes de douleur, ce sont des larmes de joie, de victoire et d'amour. En quelques heures, elle a fait un immense pas, sûrement le plus difficile de toute sa vie.

Elle rentre rapidement dans la maison, passe sous la douche et revêt une de ses plus belles robes. Une robe que Pierre aime particulièrement, mais qu'elle n'a pas portée depuis fort longtemps. Il aime ce décolleté plongeant, il dit que ça l'excite de voir sa femme aussi belle.

Sa toilette terminée, elle prépare la table pour un souper en amoureux.

Lorsque Pierre arrive de son travail, il cherche Sophie des yeux, mais ne la voit pas. Il remarque la table et reste surpris. Il avance et Sophie

sort de la chambre en courant vers lui, saute dans ses bras et l'embrasse.

– Je suis tellement heureuse, Pierre. Je vais être grand-maman et toi, grand-papa. Judith va avoir un bébé. Tu m'as entendu, elle va voir un bé...bé.

– Maintenant je comprends toute cette mise en scène. Où l'as-tu rencontrée?

– Elle est venue ici. Oui, elle est venue m'annoncer la bonne nouvelle. Elle et Stéphane vont se marier et avoir un bébé. Tu n'as pas l'air d'être heureux?

– Bien sûr que je le suis. Comment va notre grande fille?

– Va te changer et je vais tout te raconter.

Pendant que Pierre est sous la douche, Sophie a peine à chasser de son esprit que Judith va avoir une fille. Un terrible combat se livre en elle. Elle n'a pas réussi à prononcer le mot fille. Nerveuse, elle ne sait que faire pour s'occuper et se changer les idées. Elle ouvre une bière, puis une deuxième, puis une troisième.

– Sophie, pourquoi m'as-tu ouvert trois bières? Je ne peux tout de même pas en boire trois en même temps.

– C'est que... je... veux en prendre une avec toi.

– Et la troisième?

– Pour tous les deux. On... va... la... boire à deux.

– Sophie, tu me caches quelque chose. Il y a trop longtemps que je ne t'ai pas vu aussi nerveuse. Que se passe-t-il?

Sophie se prend la tête à deux mains, elle ne peut lutter plus longtemps. Pierre s'approche d'elle et la prends dans ses bras. Il la serre très fort et embrasse ses cheveux qu'il caresse de la main.

– Ne t'en fais pas, tout va bien aller. Elle sera une bonne mère et Stéphane un bon père, il est un homme très doux. Maintenant, si nous fêtons cette merveilleuse nouvelle, suggère Pierre.

Elle le regarde en s'essuyant les yeux. Elle prend le verre de bière que lui offre Pierre et ils boivent à leur nouveau statut de grands-parents. Au cours du souper, elle raconte à Pierre tout ce dont elle a parlé avec Judith. Elle oublie même de manger tellement son bonheur et sa joie sont grands. Pierre lui rappelle sans cesse que son souper va refroidir, mais elle n'en tient pas compte. Elle parle, parle et parle. Elle voudrait tout raconter en même temps.

Il y avait bien longtemps que Pierre n'avait pas vu Sophie aussi heureuse, peut-être même jamais.

Le téléphone sonne...

– Bonjour Sophie, c'est moi.

– Nadia...

– Oui, c'est moi.

– Mais où es-tu?

- Je suis à Montréal.
- Dis-moi où, Pierre va aller te chercher.
- Je suis au dépanneur tout près de chez vous.
- Alors, qu'est-ce que tu attends pour venir me rejoindre?
- Je ne savais pas si tu me recevrais.
- Pauvre chérie, rejoins-moi tout de suite. Si tu savais comme j'ai hâte de te revoir.

Quelques minutes plus tard, Nadia frappe à la porte. Sophie lui ouvre aussitôt et les deux sœurs se jettent dans les bras l'une de l'autre. Une fois l'émotion passée, Sophie invite sa sœur à prendre place au salon.

- Si tu me faisais visiter ta maison, c'est tellement joli chez toi, tu as les mêmes plantes que maman.
- Comment va-t-elle?
- Pas très bien. Sa santé diminue. C'est son sœur, selon les médecins. Elle aurait aussi quelque chose aux poumons. Tu sais, c'est vraiment joli chez toi. J'aimerais aussi avoir un chez-moi comme ça.
- Tu demeures encore avec maman et les garçons?
- Il ne reste plus que Charles. Les deux autres sont partis travailler à l'extérieur, sur la Côte-Nord.
- Et toi, qu'est-ce que tu deviens?

– Je travaille à la maison. Je fais de la couture pour les gens du village et de deux ou trois autres paroisses des environs. Je ne chôme pas.

– T'es pas encore mariée?

– Non, je ne le serai jamais. Je crois bien que je vais mourir vieille fille, comme dit souvent maman. J'ai la couenne trop dure pour un homme.

– Je suis si heureuse que tu sois là. J'ai pensé à toi tellement souvent, surtout depuis quelque temps. Je me demandais ce qui arrivait avec toi. Comment tu t'en sortais.

– Tu vois, je vais très bien. J'ai une bonne santé et je suis heureuse comme ça.

– Es-tu vraiment heureuse comme tu dis?

– Oui... je pense.

– Je ne suis pas si certaine. Nous en reparlerons. Raconte-moi. Qu'est-ce qui t'amène à Montréal?

– Je suis venue acheter des tissus chez les Juifs, directement à la manufacture. C'est moins cher. J'ai hésité avant de venir chez toi, je ne savais pas si...

– Je ne comprends pas, on ne s'est jamais chicanées.

– Je sais bien, mais tu ne nous as pas donné de nouvelles depuis si longtemps. Parfois, maman parle de toi et se demande comment tu vas.

– Tu sais, j'ai parcouru beaucoup de chemin depuis quelques années. Je suis allée en thérapie pour mieux comprendre tout ce qui n'allait pas en moi. Aujourd'hui, je suis heureuse, j'ai presque totalement vaincu ma peur. Heureusement, Pierre et les filles étaient là. Sinon, je n'aurais jamais pu réaliser ça. Je me sens mieux, je comprends mieux et je supporte mieux. Tu as dû avoir un pressentiment, car hier, je me disais qu'il faudrait que j'aille voir maman et régler cette histoire une fois pour toutes.

– Je ne comprends pas ce que tu peux avoir à régler avec maman. Elle n'a rien à voir dans ce qui nous est arrivé.

– C'est à que tu te trompes. Au contraire, elle a tout à voir, elle savait et n'a rien fait.

– Je pense que tu fais erreur, maman m'a toujours juré qu'elle ignorait tout.

– Et tu l'as crue?

– Je n'ai pas de raison de douter d'elle.

– Merde! Ouvre-toi les yeux. Elle savait tout, elle l'a surpris avec nous dans notre lit, tu ne te souviens pas?

– Non...

– Comment peux-tu être aussi aveugle? Il passait des nuits entières dans notre lit. Il dormait avec nous. Nadia, je t'en prie, réveille-toi.

– Je ne veux pas parler de ça. C'est du passé, on ne vit pas avec le passé. Comment vont tes filles?

Sophie comprend alors que Nadia a complètement refermé la porte sur son passé. Elle a tout oublié, elle a tout refoulé en elle. Elle en veut à personne et refuse d'admettre les fautes de sa mère. C'est impossible! Comment a-t-elle pu enfouir tout ça aussi facilement, aussi profondément?

La conversation se poursuit sur les filles, et les deux sœurs ne reparlent plus du passé. Sophie a vu la colère monter dans les yeux de Nadia lorsqu'elle amis la faute sur sa mère. Elle refuse de se brouiller avec sa sœur. À la fin de la soirée, Pierre et Sophie vont reconduire Nadia vers son hôtel. Elle se retrouve difficilement dans Montréal, c'est sa première visite.

Sur le chemin du retour, Sophie ne peut s'empêcher de parler à Pierre du comportement de Nadia, mais il l'arrête aussitôt.

– Je ne veux pas savoir comment elle vit. Elle, ce n'est pas toi et si elle veut garder ses idées, qu'elle les garde. Je sais qu'elle protège ta mère, alors tu la laisses tranquille et tu la laisses faire à sa manière.

– Bon, si tu ne veux pas en parler.

Partie quatorze

Sophie progresse de plus en plus dans sa démarche, au fond de son cœur, elle sait que ce n'est pas encore terminé et que cela ne le sera probablement jamais. Dans son groupe d'aide, elle est devenue un exemple pour ses compagnes. Parfois, elle prend la parole et y va à fond de train. Elle remonte le moral des autres, se basant sur sa propre expérience.

Jeanne Dion n'en croit tout simplement pas ses yeux. Jamais elle n'avait vu un changement aussi rapide et aussi convaincant. À chaque rencontre, Sophie a guéri une nouvelle partie de ses blessures autrefois béantes.

À la maison, Sophie passe la plupart de son temps à s'occuper de son jardin. L'obsession du ménage est guérie. Elle le fait maintenant parce qu'elle aime l'ordre et la propreté. Ses béquilles psychologiques ne servent plus qu'à se calmer ou se changer les idées. Les anciennes peurs restent en dehors d'elle. Sa sensation d'étouffement, de manque d'air ou d'espace l'a quitté. Elle dort des parties de nuit ce

qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps. Elle s'endort quelques heures et, si elle ouvre les yeux, elle est surprise d'être dans son lit, aux côtés de Pierre. Elle ne va plus dans la chambre de Judith. Elle visite quelques instants, tous les jours, celle d'Isabelle et le fera aussi longtemps que sa fille ne reviendra pas faire la paix.

Sophie l'a aperçu un jour, à son travail. Isabelle a envoyé la main, sans plus. Sophie ignore que c'est envers son père qu'elle posait ce geste. Pierre n'a toujours pas trahi son secret.

Sophie aurait bien voulu entrer dans le magasin, mais Pierre le lui a déconseillé. Il lui rappelle que c'est à Isabelle à faire les premiers pas, de décider quand elle voudra la revoir et renouer avec elle. Sophie comprend, mais accepte à contrecœur. Son cœur de mère la pousse sans cesse, elle doit refréner son instinct maternel et laisser place à celui de femme et d'amie envers ses filles. Elle doit chasser l'autorité matriarcale qu'elle a toujours exercée, les laisser respirer, les laisser vivre et fonder leur famille. Ses filles sont encore ses bébés et le seront toujours, à tout le moins dans son cœur de mère, mais, dans la vraie vie, elles sont devenues des femmes.

Elle avait toujours cru qu'il lui serait plus facile d'approcher Isabelle, mais les événements lui ont prouvé le contraire. Pourtant, elle était si douce. Aujourd'hui, elle est beaucoup plus loin d'elle et a même l'impression qu'elle s'en éloigne davantage. Son bébé, si fragile, si détaché, celle qui ne parlait jamais, ne demandait jamais.

« Isabelle, pourquoi es-tu si loin, si inaccessible? Est-ce que je t'ai fait tant de mal pour que tu ne veuilles plus me voir? Non, pas toi, Isabelle. »



Sophie a demandé à Pierre de la conduire à Saint-Joseph. Elle préfère louer un motel à quelques kilomètres du village plutôt que de coucher chez la parenté. Elle est prête à rencontrer sa mère et résolue à exclure de leur conversation toute colère et tout reproche. Elle veut simplement lui parler, comprendre, accepter et peut-être oublier. Elle ne veut pas pardonner, car elle ne croit pas au pardon. D'ailleurs, lui pardonner quoi? Ce qu'elle a fait, ce qu'elle n'a pas fait, non, il n'y a rien à pardonner.

Lorsqu'ils arrivent devant la maison, Sophie a le cœur serré, une angoisse l'assaille. Elle avance, mais voudrait reculer en même temps. Elle prend une grande respiration et se décide à entrer. Pierre ne veut pas assister à cette rencontre qui doit se dérouler entre la fille et la mère. La chance favorise Sophie, sa mère est seule lorsqu'elle entre dans la maison.

– Tiens ! V'la une revenante.

Sophie ne tient pas compte de la remarque de sa mère et s'avance pour l'embrasser. Yvonne Lajoie reste impassible et sur ses gardes, prête à se défendre contre toute attaque provenant de sa fille.

– Maman, je veux parler avec toi. Je voudrais, si tu le veux bien, que nous prenions le temps de parler toutes les deux. Sans crier, sans hurler, sans s'accuser l'une et l'autre. Seulement se parler, maman.

– Commence toujours, lance la mère sans baisser sa garde.

– Maman, tout ce qui s'est passé entre papa et moi, entre mes frères et moi, j'essaie de l'oublier, mais je sais que je n'y arriverai pas. Le mieux que je puisse faire, c'est d'apprendre à vivre avec ce passé. Et pour ça, je demande ton aide. Je voudrais te dire que je n'ai pas de reproches à te faire. Je comprends maintenant quelle vie tu as menée, dans quelle situation tu étais. J'ai revu tout cela ces derniers mois et je comprends mieux maintenant. Je sais que je n'ai rien à te reprocher. Je n'ai aucune raison de t'en vouloir, tu as fait ce que tu as cru bon. Tu as fait avec ce que tu avais et avec ce que tu connaissais. Papa a fait ce qu'il a fait, je ne t'en tiens pas pour responsable et... Je ne lui en veux plus. Et... mes frères, ils ont fait ce qu'ils ont vu faire. Je ne dis pas que c'est bien, mais c'est du passé. Je veux m'en sortir maman, je veux vivre. Mes frères, je ne veux plus les voir, ils ne m'apporteront rien de bien. Ils ne comprennent pas et ne comprendrons jamais. Mais je ne suis pas venu ici pour te parler d'eux.

Sophie prend une grande respiration et regarde sa mère droit dans les yeux.

– Tu es ma mère, c'est toi qui m'a mis au monde, que tu l'aies voulu ou non. Ce n'est pas ça qui est important. Ce qui importe, c'est que tu

m'as donné la vie. Je ne veux rien d'autre que l'amour auquel j'ai droit. Si tu me le refuses, je partirai et on ne se reverra plus. J'aurai beaucoup de peine dans mes souvenirs, que de la souffrance dans ma vie. Comprends-tu maman que c'est important pour moi ? Je veux savoir si tu m'aimes. Dis-le-moi maman, dis-moi que tu m'aimes. Crie-le et serre-moi dans tes bras comme jamais tu n'as osé le faire. Peux-tu faire ça pour moi ?

Yvonne a les yeux fixés sur le mur du salon. Un lourd silence s'écoule, silence qui semble durer une éternité pour Sophie. Sa mère n'a pas encore répondu. Elle ne bouge pas, ne parle pas.

Lorsque finalement Yvonne tourne les yeux vers Sophie, son regard lance des pointes acérées de haine et de dégoût.

– En tant que mère, je peux peut-être t'aimer, mais en tant que femme je te hais. Tu m'as volé mon mari et mes garçons et tu voudrais que j'oublie ça? Crois-tu vraiment que je puisse t'aimer?

– Mais maman, je t'aime moi.

– Avant d'être une mère, je suis une femme et je te hais pour avoir détruit cette partie de moi.

– Mais maman, je suis ta fille...

– Je t'ai mise au monde pour mon plus grand malheur.

– Maman, je ne suis pas responsable pour ce que papa m'a fait ni même ce que mes frères ont fait. Ce n'est pas ma faute, je n'étais qu'une enfant de cinq ans.

- Tu n'avais qu'à refuser qu'ils te tripotent.
- Maman, je n'étais qu'une enfant, comprend ça.
- Oui, mais une enfant vicieuse. Tu t'acharnais à me voler l'amour de mon homme. Pas satisfaite de ça, tu m'as aussi volé l'amour de mes fils. Ils n'avaient plus ni tendresse ni affection pour moi, ils ne voyaient que ton sale petit cul de putain en chaleur. Tu as commis le péché de la chair, supportes-en les conséquences.
- Je n'arrive pas à y croire que tu me détestes à ce point, dit Sophie en baissant la tête pour dissimuler ses larmes qui coulent lentement sur ses joues.

Sophie se dirige vers la porte...

- Va t'en, hurle Yvonne Lajoie. Je te hais. Je te hais pour tout ce que tu m'as fait souffrir.

Sophie referme la porte derrière elle et n'entend plus la colère de sa mère. L'amour qu'elle recherchait s'est transformé en haine, elle a reçu ce rejet comme un couteau acéré qui s'est enfoncé dans son cœur, coupant du même coup tous les liens entre elle et sa mère. Le cordon ombilical n'existe plus et le sang de la haine s'en écoule.

- Maman est morte...

En fermant cette porte, quarante années de sa vie viennent de s'écrouler. Du même coup, Sophie a ressenti, au niveau de son nombril, la douleur de cette rupture violente. Une mère peut-elle haïr sa fille, son sang et sa chair?

Elle marche lentement sur le vieux trottoir de son enfance en s'éloignant de la maison paternelle. Elle sent trainer sur le sol, le bout du cordon qui vient d'être coupé par le couteau de la haine. Elle lève la tête, ouvre les yeux et entend à nouveau les paroles que sa mère lui a craché au visage. Des paroles qui ont provoqué une profonde déchirure dans sa plaie et qui rouvrent les portes de son enfer. Mais en même temps, elle a la sensation, l'impression de monter vers le ciel de la liberté. Une lumière scintillante s'est allumée, éclairant son cœur et sa nouvelle route de vie. Une nouvelle Sophie vient de naître.

Sophie marche sans but. Chaque fois qu'elle arrive au bout du village, une force inconnue la pousse à rebrousser chemin, à revenir sur ses pas. Elle erre dans le village comme un corps sans âme. Elle marche et marche, passe et repasse devant le magasin où elle a connu Pierre, devant son petit parc, le parc où elle aimait regarder les canards, là où Pierre lui avait demandé de partir avec lui. Puis, ses yeux se fixent sur la petite église où ils se sont mariés. Elle n'arrive pas à quitter ce village. La tête basse, elle avance sans voir personne, ne salue personne, ne reconnaît personne.

Poussée par la culpabilité et le regret, elle se dirige, une dernière fois, vers la maison de sa mère. Elle regarde cette maison minuscule et délabrée qui fut si longtemps sa prison. Elle s'arrête, regarde la porte, puis chacune des fenêtres. Rien, personne, pas de visage, pas d'yeux, pas un signe de la main qui pourrait lui redonner l'espoir, qui pourrait alléger sa souffrance. Sa mère n'est nulle part.

– Maman est morte, hurle Sophie en se laissant tomber à genoux. Presqu'en même temps, une voiture s'arrête près d'elle. C'est Pierre. C'est celui qui l'a toujours sauvée. Il la prend par les épaules, ouvre la portière et l'aide à prendre place sur la banquette.

– Pierre, maman est morte. Ma mère est morte...

Il la prend, l'enlace dans ses bras et la serre tendrement sur son cœur.

– Ramène-moi chez nous Pierre, ramène-moi chez nous...

En route vers Montréal, Sophie demande à Pierre de s'arrêter dans une halte routière. Elle l'entraîne avec elle sous les arbres et ils s'y assoient. Elle ne pleure plus. Elle regarde Pierre et l'embrasse avec passion, comme si c'était leur premier baiser d'amoureux. Ils font l'amour, cachés à l'abri des arbres qui les protègent, mais sont ouverts à eux-mêmes.

Dans les jours qui suivent, Sophie prie pour sa mère, demandant à Dieu de l'aider, de la soulager de sa haine comme elle a elle-même réussi à le faire. Le temps aidant, Sophie se sent chaque jour de plus en plus allégée de son fardeau, de plus en plus heureuse, mais aussi, de plus en plus libérée de son atroce souffrance qu'elle a traînée toute sa vie. Elle est parvenue à rompre les chaînes de l'inceste. Maintenant, elle sait qu'elle pourra vivre de nouveau comme une vraie femme, la femme qu'elle aurait dû être depuis sa naissance. Les profondes cicatrices laissées par les blessures de l'inceste seront toujours présentes, mais ne l'empêcheront plus de progresser et de devenir ce qu'elle a toujours voulu être. Elle se sent naître de

nouveau et s'épanouir. En elle, de nouvelles forces qu'elle ignorait posséder font leur chemin. Les deux femmes en elle s'étreignent et pleurent ensemble. Ses yeux de femme et de mère ont retrouvé la vue sur la vie, sa vie, jetant du même coup un voile impénétrable sur son passé.



Par un beau samedi après-midi, Pierre demande à Sophie de préparer un repas pour six personnes. Elle est intriguée, mais il se contente de lui dire que Myriam et David vont se joindre à Judith et à Stéphane pour leur rendre visite et partager un souper. Sophie est dans tous ses états. Pierre la regarde se démener et admire cette femme qui a eu autant de courage et de force.

Tout est prêt et personne n'est encore arrivé. Sophie est nerveuse et ne tient plus en place. Pour la première fois depuis son départ, Judith mangera avec eux. Sa petite fille qui attend un bébé vient souper à la maison. Quand la porte s'ouvre, Judith entre suivie de Stéphane, mais le couple qui le suit n'est pas celui que Sophie attendait. Isabelle entre avec Gilles.

Sophie reste bouche bée, figée au sol. Isabelle la regarde droit dans les yeux et s'approche. Sophie tremble et ouvre ses bras comme une automate. Les deux femmes s'étreignent longuement. Pierre observe

la scène pendant qu'il tient entre ses bras Judith qui montre des signes évidents de grossesse.



Les mois passent et l'accouchement de Judith approche. Pierre et Sophie désirent y assister, car ils veulent devenir grands-parents ensemble.

À la naissance de Marie-Catherine, leur première petite-fille, les grands-parents sont heureux et comblés. Pierre berce sa petite-fille sous les yeux attendris de Sophie. Il profite enfin du droit d'aimer, de ce droit de chérir un petit enfant, descendant de sa chair et de son sang.

Deux ans plus tard, Yvonne Lajoie meurt sans avoir revu sa fille et sans avoir connu sa petite-fille. Pierre et Sophie se rendent aux funérailles, discrètement assis sur le dernier banc de la petite église en bois qui tombe en ruines.

La cérémonie terminée, ils passent quelques minutes chez les parents de Pierre. La visite est froide, mais Aline Bourgeois échange quand même quelques mots avec sa belle-fille. Un jour, peut-être, les choses s'arrangeront-elles.

Quelques mois après la mort d'Yvonne, Nadia est hospitalisée, atteinte d'une profonde dépression. Le décès de sa mère avait provoqué une blessure profonde qui tel un volcan avait explosé dans

le cœur de la femme. Son passé, si longtemps refoulé et caché sous verrou dans un coin de son être, venait de refaire surface et la femme n'avait pu ni le nier ni le refoulé de nouveau.

Pierre et Sophie sont maintenant heureux. Ils sont libres et évoluent ensemble, comme parents et surtout comme grands-parents. On ne parle plus de tous les fantômes du passé. Elle a maintenant apprivoisé ce passé, appris à vivre à ses côtés, sans se laisser surpassé par lui. Elle sait maintenant comment le canaliser et le transformer en une force puissante. Il ne sera jamais oublié, entièrement mort, mais un passé aussi tumultueux ne s'oublie pas. Il peut cependant permettre de renaître à la vie.

FIN